

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (6<sup>e</sup>). 3

## Œuvres Complètes du T. R. P. MONSABRÉ des Frères Prêcheurs

N. B. — 1. — Pour tous les volumes vendus séparément, les frais d'envoi sont à la charge du destinataire. Ces frais sont comptés à raison de 0.50 pour les volumes in-12, et de 0.60 pour les volumes in-8.

2. — Si plusieurs volumes sont demandés ensemble, le prix déboursé pour l'envoi est seul réclamé au destinataire.

3. — Aux acheteurs de la collection complète, les envois sont faits franco de port et d'emballage.

### VIENNENT DE PARAITRE

—o—

## DISCOURS ET PANÉGYRIQUES

TOME QUATRIÈME

In-8° carré. . . . . 4.00 ; In-12. . . . . 3.00

(Voir le détail des 4 volumes publiés, page 3)

### AVANT — PENDANT — APRÈS

## LA PRÉDICATEUR

*Conseils aux jeunes ecclésiastiques*

OUVRAGE HONORÉ D'UN BREF DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

In-8° carré. . . . . 4.00 ; In-12. . . . . 3.00

(Voir la table des matières, page 4)

### DÉTAIL DES VOLUMES PUBLIÉS A CE JOUR

—o—

## INTRODUCTION AU DOGME CATHOLIQUE

4 volumes in-8 carré. 16.00 ; 4 volumes in-12. 12.00

Chaque volume se vend séparément:

	Edition in-8°	Edition in-12
TOME I. — Rapports de la foi et de la raison. — Les principes et les erreurs.	4.00	3.00
TOME II. — De la préparation rationnelle de l'acte de foi par l'examen des prophéties	4.00	3.00
TOME III. — De la préparation rationnelle de l'acte de foi par l'examen des miracles	4.00	3.00
TOME IV. — De la préparation rationnelle de l'acte de foi par l'examen des témoignages.	4.00	3.00

a

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (6<sup>e</sup>).

Œuvres Complètes du T. R. P. MONSABRÉ (suite)		Edition in-8°	Edition in-12
<b>CONCILE ET JUBILÉ — AVENT 1869</b>	1 volume . . . . .	4.00	3.00
Radicalisme contre Radicalisme	CARÈME 1872	4.00	3.00

## EXPOSITION DU DOGME CATHOLIQUE

*Conférences de Notre-Dame de Paris, données durant  
les Carèmes 1875-1890*

18 volumes in-8° carré. 72.00 ; 18 volumes in-12. 54.00

Chaque volume se vend séparément :

CARÈME 1873. Existence de Dieu. — CARÈME 1874. Être, Perfection, Vie de Dieu. — CARÈME 1875. Œuvre de Dieu. — CARÈME 1876. Gouvernement de Dieu. — CARÈME 1877. Préparation de l'Incarnation. — CARÈME 1878. Existence et personne de J.-C. — CARÈME 1879. Perfection de J.-C. — CARÈME 1880. Vie de J.-C. — CARÈME 1881. Œuvre de J.-C. — CARÈME 1882. Gouvernement de J.-C. — CARÈME 1883. Grâce de J.-C.; Sacrements. — CARÈME 1884. L'Eucharistie. — CARÈME 1885. La Pénitence. — CARÈME 1886. L'Ordre. — CARÈME 1887. Le Mariage. — CARÈME 1888. La vie future. — CARÈME 1889. L'autre monde. — CARÈME 1890. Amen. Synthèse et conclusion.

Chaque volume, édition in-8, 4 00 ; édition in-12, 3.00

## BETRAITES PASCALES Données à Notre-Dame de Paris (1872-1890)

9 volumes in-8° carré. 36.00 ; 9 volumes in-12. 27.00

Chaque volume se vend séparément :

BETRAITES 1872-73-74. Psalme « Miserere »; Les Idoles. — 1875-76. La somme de nos devoirs. La Prière. — 1877-78. La Tentation. Recherche de Jésus-Christ. — 1879-80. L'Enfant prodigue. Le jugement de J.-C. — 1881-82. Paraboles du Salut. Devoirs envers l'Église. — 1883-84. Le Chrétien. Devoirs eucharistiques. — 1885-86. Œuvres catholiques. Pratique de la Pénitence. — 1887-88. Le Mariage (partie morale). Leçons de la mort. — 1889-90. Les Avertissements de l'autre monde. Les adieux du Sauveur.

Chaque volume, édition in-8°, 4.00 ; édition in-12, 3.00

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (6<sup>e</sup>).

ŒUVRES COMPLÈTES DU T. R. P. MONSABRÉ (*suite*)

## DISCOURS ET PANÉGYRIQUES

4 volumes in-8° carré. 16.00; 4 volumes in-12. 12.00

Chaque volume se vend séparément :

TOME I. — La Fidélité. — L'œuvre des étudiants anglais. — Une nouvelle France. (les orphelins arabes de la province de Constantine). — La Jeunesse (discours de distribution de prix, à Arcueil). — Fête de Saint-Pierre (discours prononcé à l'Université catholique de Paris). — Cercles catholiques (trois discours). — Panégyrique de Saint Jean-Baptiste. — Panégyriques de Sainte Marie-Madeleine, — du Bienheureux Jean Berchmans. — Une ville héroïque (la défense de Châteaudun).

TOME II. — Pour l'Irlande. — Œuvre de Saint Michel. — L'autel. — L'orgue. — Noces d'or des Conférences de Saint Vincent de Paul. — Œuvres de charité de Constantinople. — Œuvre des Italiens. — Œuvre des orphelins de Notre-Dame des flots. — Les orphelins de Saint Vincent Ferrier. — Congrès des œuvres eucharistiques. — Œuvre de la propagation de la Foi. — Panégyrique de Saint Jean-Baptiste de la Salle. — Panégyrique de Jeanne d'Arc. — Eloge funèbre de l'abbé Bourgeois. — XIX<sup>e</sup> anniversaire de la mort du Père Lacordaire.

TOME III. — L'œuvre du vœu national. — Allocution au Pèlerinage de Notre-Dame de Paris, à Montmartre. — Le roi d'amour. — Le culte universel de Marie. — L'empire du diable. — La croisade au XIX<sup>e</sup> siècle. — La France moderne au baptistère de Reims. — La justice des Saints. — Panégyrique de Saint Thomas d'Aquin. — La gloire de Jeanne d'Arc.

TOME IV. — Le Temple. — Une première pierre. — Les cloches. — La cloche du monastère. — L'orgue : synthèse et symbole. — La Chaire. — La Croix. — Les Ornements. — Première messe. — Première Communion. — Saint Dominique. — BB. Diane, Cécile et Aimée. — Jeanne d'Arc modèle et patronne du patriotisme chrétien. — La comtesse de Ponbriand. — Le R. P. Félix. — Le R. P. Chocarne. — Victimes du Bazar de la Charité. — Les naufragés de la Bourgogne. — Apologie des Congrégations religieuses.

Chaque volume, édition in-8, 4.00; édition in-12, 3.00

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (6<sup>e</sup>).

OÉUVRES COMPLÈTES DU T. R. P. MONSABRÉ (*suite*)

AVANT — PENDANT — APRÈS

**LA PRÉDICATI**  
*Conseils aux jeunes ecclésiastiques*

OUVRAGE HONORÉ D'UN BREF DE S. S. LÉON XIII

Fort volume in-8<sup>e</sup> carré. . . . . 4.00  
Le même ouvrage, en format in-12. . . . . 3.00

LIVRE PREMIER. — Avant la Prédication. — CHAP. I. Première Préparation. — CHAP. II. La science sacrée; ses sources. — CHAP. III. La science sacrée; ses servantes. — CHAP. IV. Modèles de l'éloquence sacrée; Ecriture sainte. — CHAP. V. Modèles de l'éloquence sacrée; Pères et Prédicateurs. — CHAP. VI. Ce qu'il faut prêcher. — CHAP. VII. Le don de la parole. — CHAP. VIII. Composition et ornements du discours. — CHAP. IX. Passions et convenances oratoires. — CHAP. X. Dispositions de l'âme et secours divins. — CHAP. XI. Dernière préparation.

LIVRE DEUXIÈME — Pendant la Prédication. — CHAP. I. En chaire. — CHAP. II. L'action. — CHAP. III. La voix et la prononciation. — CHAP. IV. La diction et le ton de la chaire. — CHAP. V. La physionomie et le geste. — CHAP. VI. Communications avec l'auditoire. — CHAP. VII. La vie en prédication.

LIVRE TROISIÈME. — Après la Prédication. — CHAP. I. Le regard vers Dieu. — CHAP. II. Le regard sur soi-même. — CHAP. III. Louanges et critiques. — CHAP. IV. Revision du discours et contrôle de l'expérience. — EPILOGUE.

**LE MARIAGE**

Cette publication est dédiée à son Eminence Monseigneur le Cardinal Archevêque de Paris

**LE PLUS UTILE CADEAU DE MARIAGE**

1<sup>o</sup> Splendide volume in-quarto, cadres rouges, orné de 5 grandes gravures bistres hors texte, 11 têtes de chapitre, lettrines, cul-de-lampe, etc. — Prix: broché . . . 20.00

2<sup>o</sup> Beau volume in-16 raisin, orné d'une gravure, avec cadres variés à chaque page, dessinés et gravés par MÉAULLE, net. 5.00 ; Franco par la poste, net. 5.50 (Hauteur : 0<sup>m</sup>16 ; largeur : 0<sup>m</sup>13 ; épaisseur : 0<sup>m</sup>2 1/2)

3<sup>o</sup> Beau volume in-12 sans gravures . . . . . 3.50  
Le même, relié 1/2 chagrin. . . . . 5.50

4<sup>o</sup> Gracieux vol. in-12 écu (*petite édition abrégée*) 1.50  
*Conditions spéciales par nombre*

L'Abandon

A

La Volonté de Dieu.





## APPROBATION DE LA NOUVELLE ÉDITION

---

Nous avons lu, par ordre du Très Révérend Père Provincial de la Province de France, un ouvrage du R. P. Alexandre Piny, Maître en Théologie, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, revu par le R. P. Marie-Augustin Charmoy, Lecteur en Théologie, du même Ordre, et intitulé : *L'Abandon à la volonté de Dieu*. Nous en approuvons volontiers la réédition.

FR. RÉGINALD MONPEURT,  
*Lecteur en Théologie,*  
*Prieur du couvent de Saint-Jacques.*

FR. VINCENT SCHEIL,  
*Lecteur en Théologie.*

Paris, couvent de Saint-Jacques le 10 juin 1898

### Imprimatur

Parisis, die 5<sup>a</sup> Martii 1902.

G. LEFEBVRE  
vic. gén.

9-A

# L'Abandon A LA VOLONTÉ DE DIEU

*RETRAITE DE DIX JOURS*  
D'APRÈS

Le Père Alexandre PINY, des Frères Prêcheurs  
MAITRE EN THÉOLOGIE

NOUVELLE ÉDITION

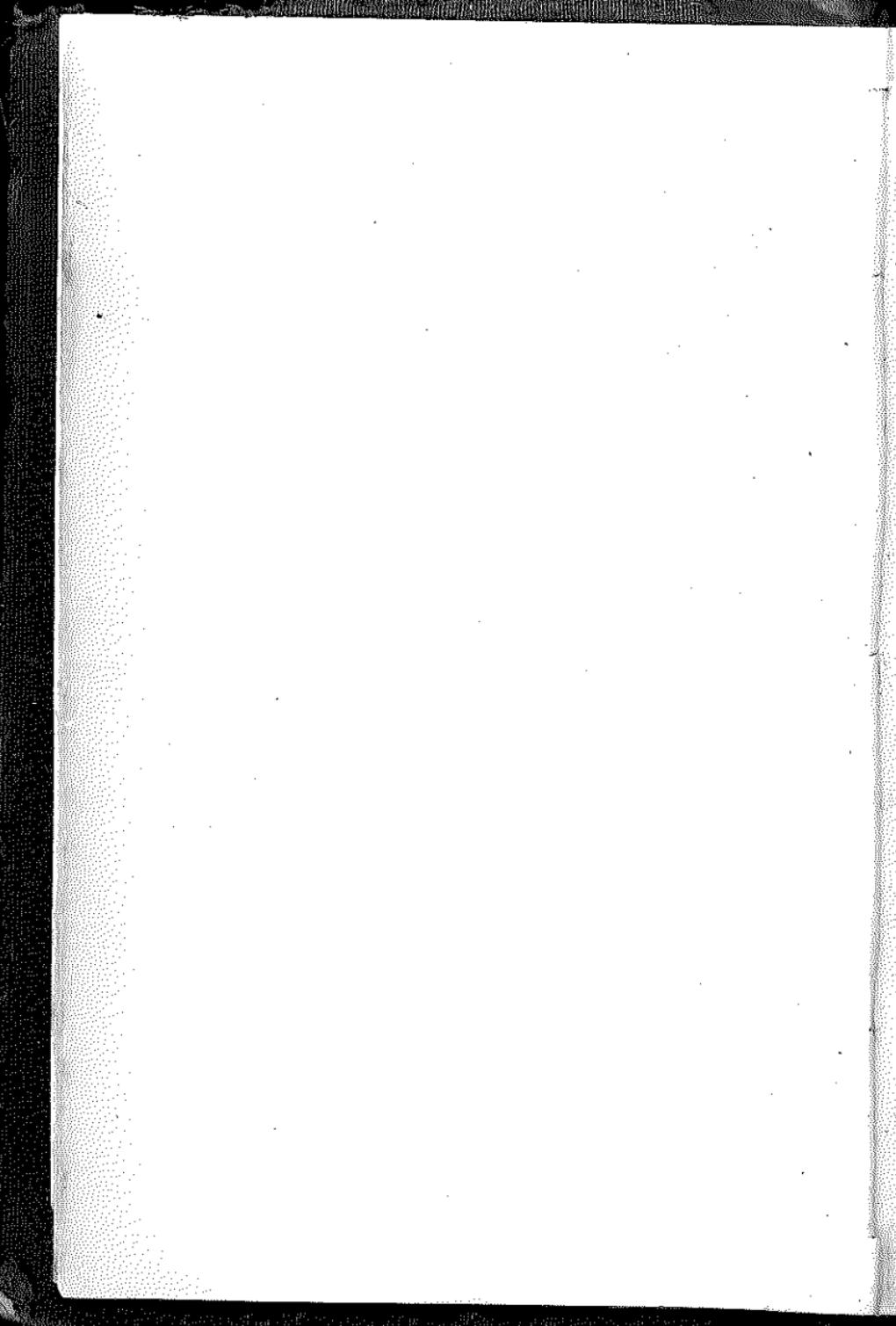
Par le P. M.-AUGUSTIN CHARMOY  
Du même Ordre



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10





## APPROBATION DE LA PREMIÈRE ÉDITION

---

*Facultas Reverendissimi Patris Generalis  
Ordinis FF. Prædicatorum.*

Nos Frater Antonius de Monroy, Sacréæ Theologiæ Professor, et totius Ordinis Fratrum Prædicatorum humilis Magister Generalis, servus, salutem.

Harum serie, nostrique Offici authoritate licentiam facimus R. P. Fr. ALEXANDRO PINY, in Theologiâ Magistro, Ordinis FF. Prædicatorum, typis edendi opus inscriptum, *Retraite sur le pur amour ou pur abandon à la divine volonté*, dummodo fuerit approbatum à duobus in Theologiâ Magistris, et aliis servatis de jure servandis. In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.

Datum Romæ 1683.

FR. ANTONIUS DE MONROY,  
*Magister Ordinis.*

FR. ANTONIUS CLOCHE,  
*Magister et socius.*

---

APPROBATIONS DES THÉOLOGIENS  
DE L'ORDRE.

---

Je soussigné, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Prieur du grand couvent des Jacobins, certifie avoir lu un livre d'Exercices spirituels, qui a pour titre : *Retraite sur le pur amour ou pur abandon à la divine volonté*, composé par le Père ALEXANDRE PINY, Docteur en Théologie, religieux du même Ordre, lequel livre peut beaucoup aider aux âmes qui veulent travailler avec succès au détachement de tout amour-propre, pour s'attacher uniquement à ce pur amour qui nous rend parfaitement unis à la volonté de celui à qui nous devons nous attacher uniquement, et qui est cet amour désintéressé, qui fait goûter combien le Seigneur est suave et doux aux âmes qui l'aiment de la sorte, par la paix intérieure qu'il leur procure, et l'assurance où il les met de toujours avoir tout ce qu'elles veulent, ne voulant plus alors que Dieu et sa volonté. J'ai donc lu avec plaisir ce livre capable de servir à ces fins auxquelles l'auteur l'a composé, et ainsi j'y donne avec joie l'approbation de livre sans tache, ni pour les mœurs ni pour la doctrine.

Fait à Paris, ce 31 août 1683.

FR. CHARLES THÉBAULT  
*Docteur de la Faculté de Paris,  
et Prieur du grand couvent des  
Frères-Prêcheurs de Paris.*

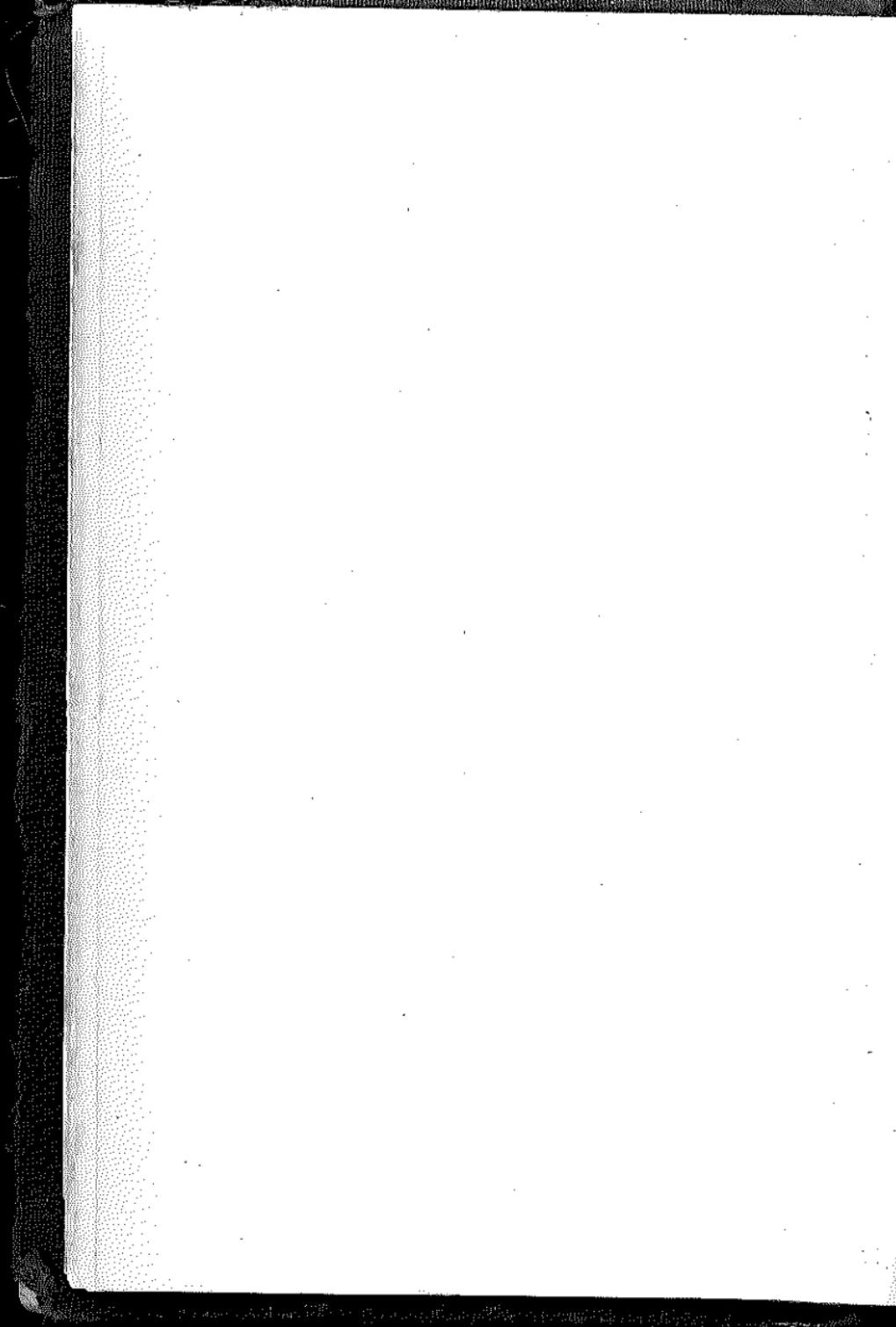
---

J'ai lu avec autant de soin que d'édification le livre composé par le R. P. Alexandre Piny, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, Docteur en Théologie, qui a pour titre : *Retraite sur le pur amour, ou pur abandon à la divine volonté*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui ne soit conforme à la doctrine catholique, et très propre à édifier les fidèles et à porter les âmes à la perfection du divin amour. C'est pourquoi je l'ai jugé très utile au public.

Fait à Paris, le 31 août 1683.

FR. ANTOINE GOUDIN,  
*Docteur en Théologie, Régent  
au grand couvent et collège  
des Prêcheurs de Paris.*

---





## LETTRE DU T. R. P. BOULANGER

Provincial de la Province de France.

---

*Mon Révérend Père,*

*Le livre que vous présentez au public se recommande par l'excellence de sa doctrine et par l'autorité du vénérable religieux qui en est l'auteur : le Père Alexandre Piny.*

*Il y a bien des manières de servir Dieu, depuis la plus imparfaite jusqu'à la plus parfaite. Le dessein du Père Piny a été d'enseigner la voie la plus parfaite pour aller à Dieu.*

*Mais, quelle est la manière la plus parfaite de servir Dieu ?*

*A la fin du dix-septième siècle, à l'époque où écrivait le Père Piny, la France, qui le croirait ? était profondément remuée par une question de même nature et par les diverses réponses qu'y faisaient les hommes les plus considérables dans l'Église et dans l'État.*

*La voie la plus parfaite, disaient les disciples de Molinos, c'est le pur amour de Dieu, c'est l'état dans lequel l'homme abandonne tout à Dieu, même le souci d'acquérir des mérites ou des vertus, même le bonheur éternel.*

*Le 20 novembre 1687, l'Église frappait d'anathème la doctrine de Molinos. Et, un peu plus tard, en 1699, parce que, dans un livre de l'archevêque de Cambrai, se retrou-*

*vaient des propositions entachées des mêmes erreurs, l'Église n'a pas hésité à frapper Fénelon lui-même.*

*Le Père Piny, lui aussi, s'est posé la même question : Quelle est la voie la plus parfaite pour aller à Dieu ? Empêchez donc les âmes, avides de servir et d'aimer Dieu de se la poser ! Comment l'Eglise laisserait-elle sans réponse une question si pressante ? La tradition catholique est là pour attester que, si l'Église a condamné un prétendu pur amour de Dieu, elle a toujours préché le pur amour qui n'est que la charité parfaite. A tel point que, pour supprimer la doctrine du pur amour, il faudrait supprimer toute la tradition catholique.*

*« La chose la plus importante,*  
*« disait un jour Dieu à sainte Cath-*

« rine de Sienne, c'est qu'il ne faut  
« pas que tu m'aimes pour toi, que  
« tu t'aimes pour toi, que tu aimes  
« le prochain pour toi; il faut que  
« tu m'aimes pour moi, que tu  
« t'aimes pour moi et que tu aimes  
« le prochain pour moi. »

C'est la formule la plus exacte pour exprimer la doctrine même du Père Piny.

Et, dans sa pensée, ce pur amour n'a qu'un but, nous aider à atteindre notre fin dernière, qu'il est impossible de cesser de vouloir quand on aime Dieu véritablement. « Il est donc bien vrai, écrit le Père Piny, que la pratique du pur amour, en même temps qu'elle nous est un vrai paradis d'amour, qui consiste à nous complaire ici-bas en ce que

« Dieu est ce qu'il est, nous est, en  
« même temps, une assurance et un  
« gage que nous posséderons un jour  
« notre paradis dans le ciel; car,  
« Dieu nous l'affirme en termes forts,  
« clairs et précis : Il aime ceux qui  
« l'aiment. Ego diligenter me diligo.»

Il faut d'ailleurs bien entendre ce paradis de la terre qu'on appelle le pur amour. Ce n'est pas le repos de la nature qu'on y goûte, ni celui de la paresse et des satisfactions sensuelles, c'est le repos de la grâce.

A la vérité, cette pratique du pur amour a pour but de mettre l'âme dans l'état d'une sainte indifférence. Mais cette indifférence, d'après le Père Piny, n'est autre que celle de l'apôtre saint Paul, au moment de sa conversion, quand il disait à Notre-

Seigneur : « Domine, quid me vis facere ? Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » C'est une indifférence qui oblige l'âme à agir dans la mesure de la volonté de Dieu. Puis il continue : « Après que l'Apôtre eut exprimé son sentiment et sa disposition d'abandon par ces paroles : « Que vous plaît-il, Seigneur, que je fasse ? Dieu lui fit entendre que bientôt il lui montrerait combien il aurait à souffrir pour son nom : « Ostendam illi quanta oporteat pro nomine meo pati, comme pour nous apprendre que l'abandon à la divine volonté n'est point tant pour agir qu'il ne soit encore plus pour souffrir et pour tout souffrir. »

Aussi, je comprends Noël Alexandre dans l'approbation qu'il a donnée

de l'un des ouvrages du Père Piny :  
« L'auteur de ce petit livre, dit-il,  
« nous enseigne que la voie la plus  
« parfaite est celle d'un abandon  
« complet à la volonté de Dieu, ou  
« d'un anéantissement de notre pro-  
« pre volonté, de toutes nos inclina-  
« tions, de tous nos désirs, de toutes  
« nos complaisances sous les ordres  
« de cette volonté adorable, pour en  
« être les heureuses victimes, comme  
« Jésus-Christ a été la victime de  
« la volonté de son Père, « depuis  
« son Incarnation jusqu'à sa Pas-  
« sion, dit Tertullien, usque ad  
« Passionem effectus est victima. »  
« Il ajoute : « J'ai lu cet ouvrage  
« avec une édification et une con-  
« solation singulières, parce que  
« les maximes de ce directeur

xvi Lettre du T. R. P. Boulanger.

---

« sont toutes puisées dans l'Évangile. »

Pouvait-il, d'ailleurs, en être autrement? Le Père Piny avait passé une grande partie de sa vie à enseigner l'Écriture sainte et la théologie. Il n'avait pas encore trente-six ans que déjà il était élevé par son mérite au grade de maître en théologie. Il avait publié un grand nombre d'ouvrages traitant de matières dogmatiques. Lorsque le R<sup>me</sup> Père Rocaberti voulut, d'accord avec Louis XIV, donner au collège du couvent de Saint-Jacques, à Paris, une organisation plus puissante, le Père Piny fut désigné pour faire partie du corps enseignant de cette célèbre maison. On lit, d'ailleurs, en tête de chacun de ses opuscules, sans parler des

*docteurs de Sorbonne, les noms des plus célèbres théologiens de l'Ordre, en ce temps-là : c'est le Père de Monroy, le Père Cloche, le Père Noël Alexandre, le Père Goudin...*

*Écrits dans un style simple, absolument dépourvu de tout ornement, les ouvrages du Père Piny ont un attrait tout spécial pour les âmes qui ne cherchent que la vérité. A travers toutes ces lignes, on sent une âme profondément convaincue. Séduit lui-même par l'austère beauté de sa doctrine, il ne compte que sur cette beauté cachée pour parler à l'esprit du lecteur. Mais surtout, on le sent, il parle, non d'une doctrine dont il a entendu parler, mais d'une doctrine qu'il connaît par lui-même et par sa propre expérience. Il a vécu sa doc-*

trine avant de l'enseigner, à l'exemple de son divin Maître : « Cœpit Jesus facere et docere. » L'expérience, en effet, ajoutée à la science compétente, peut seule autoriser le prêtre à prêcher une doctrine aussi parfaite.

Le Père Échard, qui a vécu avec lui dans les couvents de Paris, nous raconte qu'il est mort le 20 janvier, au milieu du cruel hiver de 1709. Depuis 1692, entièrement consacré au salut des âmes, il vivait retiré au couvent de l'Annonciation, de la rue Saint-Honoré.

Voici, toujours d'après le Père Échard, le résumé du dernier jour de sa vie. A minuit, selon une habitude à laquelle il n'avait jamais manqué, il se leva pour l'office des

*Matines. Après Matines, il passa une heure dans l'oraison.*

*Le matin, après s'être confessé, il se rendit au confessionnal pour y entendre les confessions des fidèles. Vers midi, c'était son heure habituelle, il célébra le saint sacrifice de la messe. A trois heures après midi, il se coucha pour recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction. A partir de ce moment, il demeura enseveli dans le recueillement de la prière, ne parlant plus qu'à Dieu seul. A onze heures du soir, son âme, depuis longtemps détachée de tout, se sépara doucement de son corps pour s'en voler vers le ciel. Il avait soixante-neuf ans. Tel fut le Père Piny dans la vie et dans la mort.*

*Pourquoi ne le dirais-je pas ? Fruit*

*de votre zèle et de votre obéissance,  
cet ouvrage ne peut être que bénî de  
Dieu.*

*Arrêté tout à coup dans les élans  
de votre zèle, au début même de votre  
vie apostolique, par une longue ma-  
ladie, vous n'avez pas voulu vous  
laisser vaincre par la puissance du  
mal. La maladie vous privait de  
votre voix, vous avez pris votre  
plume. Vous le saviez, depuis long-  
temps vos supérieurs avaient souvent  
exprimé le désir de voir tirer de la  
poussière du passé les ouvrages spi-  
rituels publiés autrefois par nos  
anciens Pères. Vous avez, avec sim-  
plicité, déféré à ce désir et choisi  
pour objet de votre travail la  
réédition des ouvrages spirituels  
du Père Alexandre Piny. C'est sa*

retraite que vous publiez aujourd'hui.

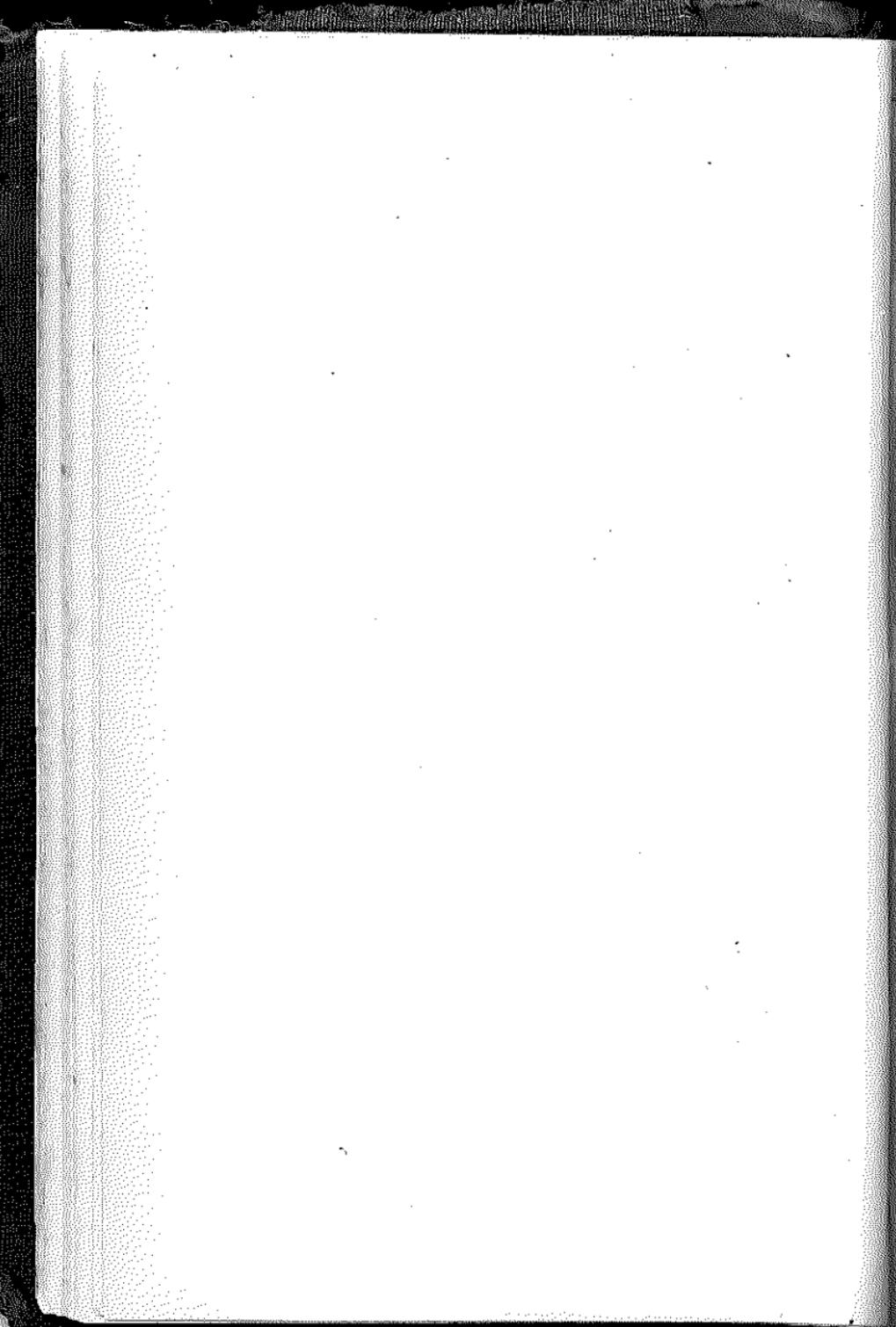
Ainsi que le faisaient, il y a deux cents ans, le Père Échard et ses contemporains, le public accueillera avec faveur l'ouvrage du Père Piny que vous lui donnez; il le lira avec édification; et le succès vous encouragera à hâter la publication de ses autres ouvrages.

Je vous bénis, au nom de Notre-Seigneur; je le prie de vous accorder la guérison de votre santé, la grâce de le servir encore longtemps sur la terre, et je vous renouvelle l'assurance de mon affectueux dévouement.

F.R. RAYMOND BOULANGER,  
des Fr.-Pr., Prieur Provincial.

---

~~~~~





## PRÉFACE

---

**L**A lettre que le T. R. P. Provincial a bien voulu nous adresser, fait connaître à nos lecteurs la vie édifiante du Père Alexandre Piny et le caractère de sa doctrine mystique. Nous ajouterons quelques mots sur l'ouvrage que nous publions : *L'Abandon à la volonté de Dieu*.

Cette retraite sur l'abandon a pour but de conduire les âmes au pur amour de Dieu, c'est-à-dire à la charité parfaite, en leur enseignant le détachement d'elles-mêmes. L'auteur s'emploie à cette tâche avec une conviction si

profonde, avec une foi si simple, si communicative et si entraînante qu'on est bientôt sous le charme et qu'il est difficile de sortir de cette retraite sans se sentir et être devenu vraiment meilleur.

Elle s'adresse à toutes les âmes, car toutes les âmes sont appelées à pratiquer la *vertu d'abandon* ou de renoncement. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit qu'il est impossible de le suivre sans renoncer à soi-même : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum !...*

Pourtant la doctrine du Père Piny s'élève parfois et s'adresse plus particulièrement à ces âmes privilégiées que Dieu appelle au saint état *d'abandon*. Mais même dans ces passages, il semble que le saint religieux n'ait pas

voulu perdre de vue la majorité des âmes : ses enseignements peuvent être utiles à tous et donner aux plus imparfaits eux-mêmes l'ambition d'atteindre, eux aussi, avec la grâce de Dieu, aux sommets de l'amour divin.

Cette retraite renferme et développe l'idée dominante du Père Piny, l'idée chère à son cœur et qui a fait l'âme de toute sa vie. Ses autres ouvrages viendront ensuite s'y rattacher et la compléter. Ils traitent de sujets variés : *La vie cachée.* — *L'amour de Dieu.* — *La perfection.* — *L'oraison du cœur.* — *La présence de Dieu.* — *La souffrance...* mais toujours pour en revenir à prêcher le détachement de soi-même et l'amour de Dieu. Nous avons l'intention, si nos forces nous le permettent, de publier successivement ces diffé-

---

rents traités, et de donner tout entière, au public, l'œuvre du Père Piny.

Notre désir eût été également de la lui donner telle qu'elle était sortie de la plume du pieux écrivain. C'était malheureusement impossible : la langue française, en formation à la fin du dix-septième siècle, était parfois trop éprouvée par certains auteurs de cette époque — alors qu'elle était immortalisée par d'autres — pour qu'elle pût se présenter, en pareil état, à des lecteurs du dix-neuvième siècle ! Nous avons donc été obligés de faire subir au texte primitif, soit pour le style, soit pour les images, souvent même pour l'idée et les développements, des modifications nombreuses. Nous avons enfin donné la forme définitive de retraite à l'ouvrage du Père

Piny, qui en renfermait sans doute tous les éléments, mais dans un ordre auquel on n'est plus habitué de nos jours.

Malgré ces modifications nécessaires, nous avons eu à cœur, et nous tenons à le dire, de conserver tout ce qui pouvait échapper à une critique indulgente, les expressions personnelles, certains tours de phrase, en un mot, un ensemble qu'il eût été facile de rendre beaucoup plus correct, mais sans lequel on n'aurait plus reconnu le Père Piny. Que serait devenu le parfum de simplicité qui fait le grand attrait de ses œuvres, que serait devenue la personnalité elle-même du Père Piny si nous eussions voulu, pour une plus grande correction littéraire, lui faire subir un style nouveau?

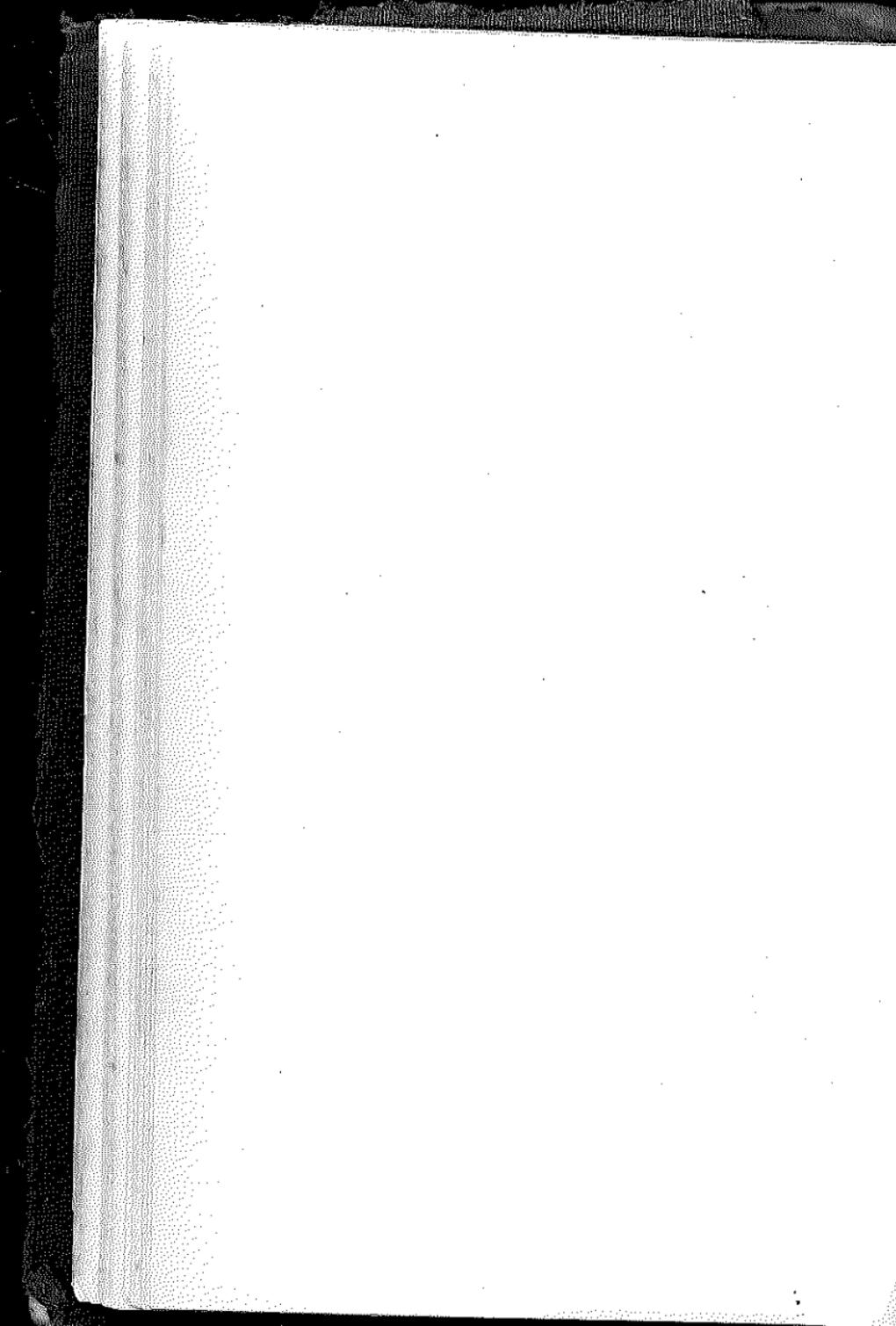
Il ne nous reste plus qu'à demander à Dieu de bénir ce travail. Qu'il fasse un peu de bien aux âmes! C'est l'unique but qu'a poursuivi le Père Piny en l'écrivant; c'est le seul que nous nous soyons proposé dans cette nouvelle publication.

FR. MARIE-AUGUSTIN CHARMOY,  
des Frères-Prêcheurs.

Paris, 20 juin 1896.



PREMIER JOUR  
DE LA RETRAITE.





## MÉDITATION POUR LE SOIR.

DU GRAND BONHEUR DES AMES QUI VIVENT EN  
CE MONDE ABANDONNÉES A LA VOLONTÉ DE  
DIEU.

### PREMIER POINT.

L'ABANDON A LA VOLONTÉ DE DIEU PROCURE A L'AME  
UN GRAND BONHEUR DANS LA VIE PRÉSENTE.

**L**e but de cette retraite est de vous conduire, âmes chrétiennes, au pur amour de Dieu par l'abandon à sa divine volonté. C'est de vous affirmer à jamais dans cette belle vertu, en sorte que vous ne respiriez plus à l'avenir que le bon plaisir de Dieu en toutes choses et que sa sainte volonté soit seule désormais à régner sur vous. Aussi je voudrais, dès le début, vous convaincre du grand

#### 4    *L'Abandon rend l'âme heureuse*

---

bonheur que l'âme possède dans cette disposition d'abandon.

Écoutez d'abord comment raisonnait autrefois une âme bien spirituelle et qui possédait cette disposition. On la croyait infortunée et malheureuse, dans l'indigence et le grand besoin où elle se trouvait des choses nécessaires à la commodité de la vie. Il n'en est rien, disait-elle, et je suis aussi heureuse en réalité que je suis malheureuse dans l'opinion et l'estime des hommes. N'est-il pas vrai, en effet, que, s'il y a du véritable bonheur sur la terre, c'est particulièrement pour ces âmes en état de pouvoir dire qu'il n'arrive que ce qu'elles veulent, et que tout ce qu'elles veulent arrive et arrive en la manière qu'elles le veulent? Or, voilà, dit-elle, l'état et la disposition où je me trouve depuis que Dieu m'a fait la grâce d'entrer dans cette voie d'abandon et que, par le pur amour de son bon plaisir,

je vis abandonnée à sa divine volonté. Non, il n'arrive que ce que je veux et tout ce que je veux arrive comme je le veux. *C'est* Quand je me trouve dans l'indigence et le besoin des choses nécessaires à la vie, je pense que c'est la volonté de Dieu. Quand je me vois exposée à toutes les rigueurs des saisons, quand je me vois humiliée, contredite et souffrante, je pense que c'est la volonté de Dieu. Quand, parfois, tout mon intérieur semble être dans la désolation, que toute ma joie s'est évanouie, et que je me sens plongée dans l'ennui et dans la tristesse; quand je ne sens plus rien de ce que j'ai senti autrefois dans les choses de Dieu et que Dieu me traite d'une manière à être véritablement un Dieu caché, je pense encore, dans cette désolation intérieure, que c'est la sainte volonté de Dieu. Et alors, dans tous ces états et dans toutes ces dispositions, il n'arrive que ce que je

veux et tout ce que je veux arrive, et en la manière que je le veux. Je ne veux, en effet, que la volonté de Dieu et je suis sûre que, soit à moi, soit aux autres, il n'arrivera jamais que la sainte volonté de Dieu.

L'expérience vient aussi confirmer cette vérité du bonheur des âmes abandonnées à la divine volonté : l'expérience de ceux qui sont entrés en cette riche voie d'abandon et l'expérience de ceux qui n'y sont pas.

Dites-moi, en effet, vous qui n'êtes pas encore parvenus à cette pureté d'amour, de ne rien vouloir par vous-mêmes, mais de tout vouloir dans l'ordre de la volonté de Dieu ; dites-moi s'il n'est pas vrai que votre partage, jusqu'à ce jour, a été le trouble, l'agitation, la perplexité, la crainte ? Oh ! oui, c'est bien là l'état infortuné de toutes les âmes qui ne veulent pas ou qui n'osent pas s'abandonner

---

une bonne fois à la sainte volonté de Dieu. Elles sont ce qu'elles ne voudraient pas, et elles ne sont pas ce qu'elles voudraient. Comme elles sont et qu'elles demeurent propriétaires de leur volonté, leur partage est une agitation et une crainte continues, ou d'être traversées en ce qu'elles veulent, ou de perdre ce qu'elles ont, ou de ne pas arriver au terme de leurs désirs. Si leur cœur appartient encore au monde, elles sont continuellement inquiétées par mille sortes de désirs qu'elles agitent dans leur esprit sans en voir jamais l'entier accomplissement; si elles sont ou pensent être déjà dans la vie intérieure, sans pourtant être abandonnées à la divine volonté pour toutes les dispositions où il plaira à Dieu de les tenir, elles sont également en proie à de continues anxiétés d'esprit, se voyant intérieurement dans des dispositions autres que celles où elles voudraient être.

Qu'elles aperçoivent dans d'autres âmes des grâces qu'elles ne peuvent pas avoir elles-mêmes, plus de recueillement, plus de lumière, une plus grande sensibilité de cœur, les voilà qui commencent à gémir et à se plaindre. Elles reprochent à Dieu de les abandonner dans la pauvreté intérieure, le dénuement, les obscurités, alors que d'autres abondent en consolations et sont comblées des faveurs d'En-Haut.

Pauvres âmes ! Pour être encore propriétaires d'elles-mêmes et n'avoir pas osé franchir le pas de l'abandon, elles traînent comme une vie mourante sur la terre, une vie de trouble, d'anxiété, de crainte et d'agitation continuels !

Mais il n'en est pas de même de ces âmes heureusement abandonnées à la sainte volonté de Dieu ; leur expérience est bien opposée à celle des autres. Une âme ainsi véritablement abandonnée ne

craint plus rien, n'ayant plus rien à perdre, puisqu'elle a tout donné, tout abandonné et tout perdu, par amour, dans la volonté de Dieu. Elle ne saurait ni désirer ce qu'elle n'a pas, ni envier ce qu'ont les autres, Dieu et sa volonté lui étant tout en toutes choses, *Deus meus & omnia.* Elle sait que, si Dieu, qui est la Bonté même, ne se communique pas davantage à elle, après qu'ont été levés les obstacles : l'attache volontaire et l'affection du cœur aux imperfections, c'est qu'il ne le veut pas. Et alors elle est aussi contente dans sa privation que toutes les autres dans leurs jouissances, car elle sait trouver la jouissance dans la privation par l'union amoureuse, quoique crucifiée, de sa volonté à la volonté de son Dieu. C'est en cela, en effet, que consiste en ce monde le véritable bonheur.

Mais allons encore plus avant pour nous mieux convaincre du bonheur de ces

âmes qui sont parvenues à ce point d'abandon. Leur bonheur est tel, qu'avec cet abandon, elles ne sont jamais plus riches spirituellement que quand elles sont plus avant dans la pauvreté intérieure; elles s'enrichissent à mesure qu'elles semblent plus pauvres. Il n'y a pas, en effet, de si pauvre disposition dans la vie spirituelle qu'elles ne convertissent, au moyen de cet abandon, en tout ce qu'il y a de plus riche dans cette même vie spirituelle; je veux dire en amour, en union, en mort de leur propre volonté, et, par conséquent, en sainteté. Une âme ainsi abandonnée à la volonté de son Dieu n'a qu'à se souvenir de cette volonté sainte et sanctifiante dans toutes les dispositions, même les plus pauvres, pour l'approuver, l'accepter, l'adorer en tout. Les épreuves intérieures lui servent alors à s'unir encore plus intimement et plus amoureusement à cette

volonté adorable, car en les acceptant parce que Dieu le veut, elle montre qu'elle aime son Dieu et sa volonté, non seulement en voulant ce qu'il veut et en ne voulant que ce qu'il veut, mais en le voulant même à l'encontre de sa volonté propre. Et lorsque cet abandon devient peu à peu la vie de ces âmes, qui peut douter qu'elles ne sont riches et heureuses au point même qu'elles ne sont jamais plus riches que lorsqu'elles sont plus pauvres et qu'elles s'enrichissent de leurs pauvretés et de leurs misères ? Elles n'ont qu'à tenir ferme dans leur abandon, au milieu de toutes leurs épreuves intérieures, pour que ces épreuves mêmes leur servent à bien pour s'unir encore plus intimement, plus amoureusement et d'une manière plus épurée à Dieu et à sa volonté.

C'est donc vraiment un grand bonheur que le bonheur de ces âmes vivant en ce

monde abandonnées à la divine volonté, quand même on ne considérerait ce bonheur qu'à l'égard de la vie présente. On n'a, en effet, de véritable paix et de tranquillité, ainsi que nous l'avons vu, qu'autant qu'on a de part à cet abandon. C'est lui qui nous met au-dessus de tout ce qui pourrait nous troubler. C'est lui qui nous unit si intimement à la sainte volonté de Dieu, que plus rien ne nous arrive que nous ne le voulions, puisque nous ne voulons plus que cette divine volonté. C'est par lui enfin que nous pouvons nous enrichir dans nos pauvretés, et nous unir encore plus amoureusement, et d'un amour plus pur à Dieu et à sa volonté au milieu de toutes nos épreuves intérieures, alors que ces épreuves, dans toute autre voie que celle de l'abandon, seraient autant d'obstacles à notre avancement spirituel.

---

---

## DEUXIÈME POINT.

---

L'ABANDON A LA VOLONTÉ DE DIEU TRANQUILLISE  
L'AME EN FACE DE L'AVENIR.

---

Mais si cette disposition d'abandon nous acquiert tant de biens pour la vie présente, c'est encore un bien plus grand bonheur si on la considère par rapport à l'avenir.

L'avenir, c'est pour nous la mort que nous attendons et ce que nous pouvons craindre ou espérer après la mort. Or, on peut affirmer que tout ce qu'il y a de plus affreux et de plus terrible dans la mort ne saurait altérer la paix d'une âme qui a vécu abandonnée à la volonté de son Dieu. La mort, en effet, tout affreuse qu'elle soit, ne peut nous donner de l'épouvante et troubler notre paix, qu'en se présentant à nous avec ce

visage qui regarde le temps qu'elle finit, ou avec celui qui regarde l'éternité qu'elle commence. Mais, je vous le demande, que peut craindre, soit du côté du temps, soit du côté de l'éternité, une âme abandonnée qui n'a point d'autre volonté que la volonté de son Dieu ? Comment pourra-t-elle craindre la mort du côté du temps, puisqu'au moyen de cet amoureux abandon, elle s'est détachée, elle s'est séparée de tout ? Elle est déjà morte, par vertu, à toutes ces choses dont la mort aurait pu prétendre la séparer cruellement et violemment, si l'amour de l'abandon ne l'avait déjà fait amoureusement et tranquillement ! Aussi, une âme ainsi abandonnée ne saurait s'épouvanter ni se troubler à la vue de la mort et de toutes ces cruelles séparations qui se font alors. Cette âme, en effet, peut dire à la mort qu'elle s'y prend trop tard, que le pur amour de la divine volonté a déjà

fait ce qu'elle voulait faire, qu'il l'a heureusement dégagée de l'attache à la vie, à la santé, à l'estime, aux biens, aux parents, aux amis, qu'elle ne veut plus et qu'elle n'aime plus que dans l'ordre de la divine volonté. Cet amour a consommé et achevé le grand ouvrage que Dieu lui avait confié : *Opus consummavi quod dedisti mihi*, je veux dire, la mort de la volonté propre en laquelle consiste la charité parfaite et la perfection de l'amour, *perfecta charitas, nulla cupiditas.*

S'il est vrai qu'une âme ainsi abandonnée ait si peu à craindre à l'heure de la mort, en ce qui regarde le temps que la mort finit, disons qu'il n'y a pas plus à craindre pour elle du côté de l'éternité que la mort commence. Nulle disposition au monde ne saurait donner à l'âme cette tranquille assurance que lui donne le pur abandon à la volonté divine, à l'égard de l'éternité, soit pour l'attendre bienheu-



reuse, soit pour ne la point craindre malheureuse. Qu'est-ce qui nous fait craindre, en effet, pour l'éternité et appréhender les jugements de Dieu? N'est-ce pas uniquement notre propre volonté qui est, d'après saint Bernard, le seul bois qui brûle au feu de l'enfer? *Tolle propriam voluntatem et non erit infernus.* A moins d'être soumise à Dieu, notre volonté, venant de nous et non de Dieu, ne peut être que péché et crime, puisque tout bien ne peut venir que d'En-Haut et n'avoir sa source qu'en Dieu, le Bien Souverain et la Bonté par essence. *Omne bonum de-sursum est.* Or, n'est-il pas vrai que, de toutes les voies intérieures, il n'en est pas une où l'âme soit plus dénuée de sa volonté propre que dans cette voie du pur abandon? Tous les pas qu'on y fait sont, chacun, autant de préférences, autant d'acceptations de la divine volonté aux dépens de la nôtre et, partant, autant

de sacrifices de cette volonté propre, autant de coup mortels pour la détruire. N'est-ce donc pas là un état bien heureux que cet état d'abandon à la divine volonté, où l'on est à couvert des frayeurs et des épouvantes de la mort, non seulement du côté du temps qu'elle finit, mais du côté de l'éternité qu'elle commence ? On ne peut, dans cette disposition d'abandon, ne pas attendre une sainte éternité, puisqu'on y est dénué de cette volonté propre qui seule pouvait nous faire craindre une éternité malheureuse.

Enfin comment craindre la mort en vue de l'enfer avec cette disposition d'abandon à la divine volonté ? L'âme, en effet, sort du corps avec les mêmes affections et les mêmes dispositions qu'elle avait unie au corps. Or, dans les enfers on ne cesse de blasphémer éternellement contre la volonté adorable de Dieu. Les âmes, dit l'Esprit-Saint, ne descendant

dans les enfers qu'avec leurs armes : *Descendunt damnati ad inferos cum armis suis*, ou, comme ajoute le Docteur angélique saint Thomas , avec les affections et les dispositions qu'elles avaient, unies au corps : *Cum affectionibus pravis*. S'il en est ainsi, comment est-il possible qu'une âme qui a vécu dans cet amoureux abandon de tous ses intérêts et d'elle-même à la volonté de Dieu, qui a fait sa joie et son plaisir de se voir un sujet où la divine volonté fût accomplie, quoi qu'il lui en ait pu coûter, et qui sort du corps dans cette même disposition d'abandon et de soumission amoureuse à la Volonté de son Dieu, comment est-il possible que, mourant comme elle a vécu, cette âme soit reçue dans les enfers où éternellement on blasphème la volonté adorable de Dieu ? *Æstuaverunt æstu magno et blasphemaverunt nomen Domini*. C'est donc un grand bonheur pour

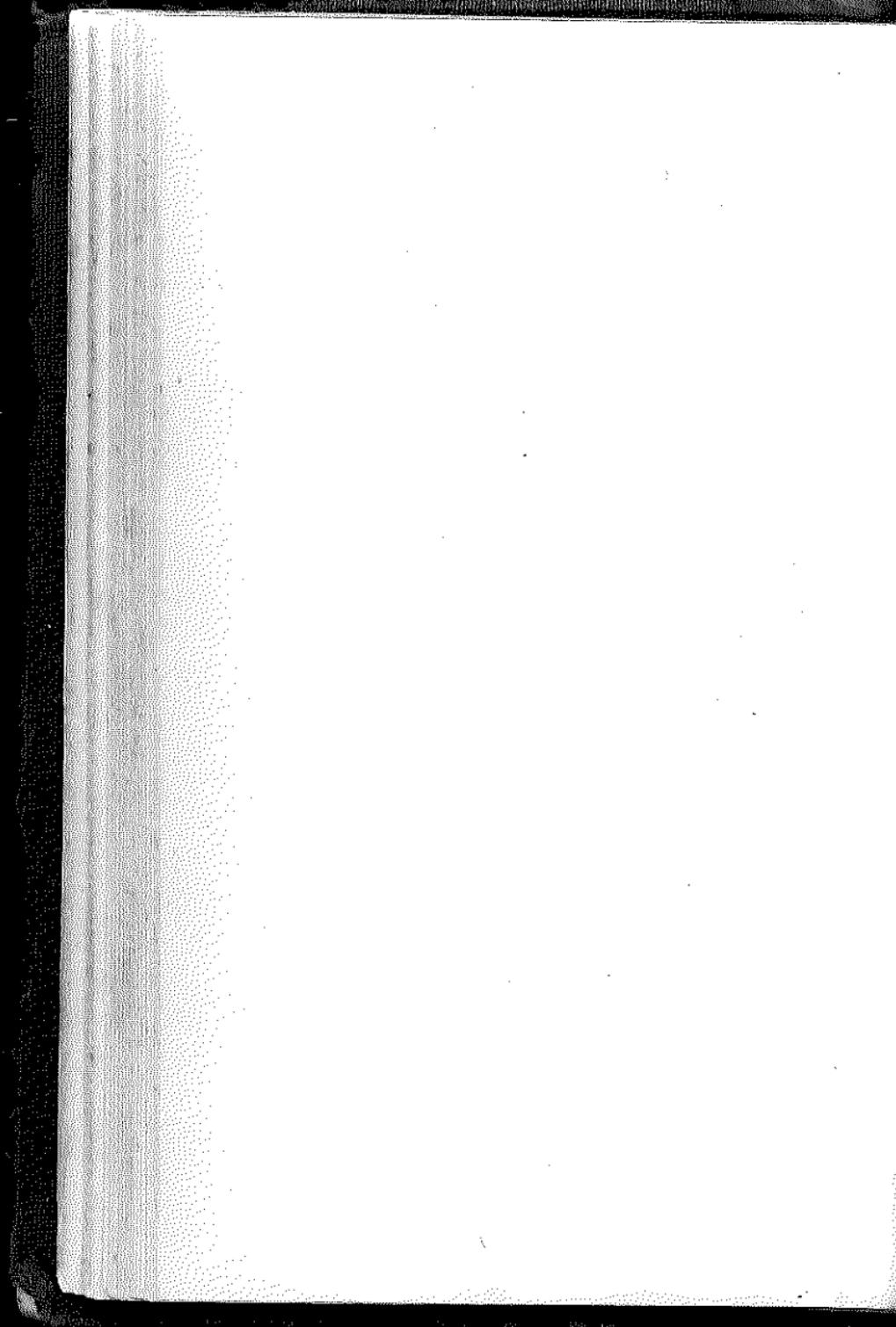
une âme de vivre en ce monde abandonnée à la divine volonté, d'envisager cette adorable volonté en tout ce qui arrive, puisque rien n'arrive que par son ordre, comme dit le grand saint Augustin : *Nihil fit nisi omnipotens fieri velit*, et de l'envisager en tout pour l'approuver, pour l'adorer et pour l'accepter toujours.

C'est là le véritable bonheur. Il nous rend heureux dans la vie présente par la paix qu'il nous procure en faisant qu'il n'arrive que ce que nous voulons. Il nous assure pour la vie future, pour la mort et pour l'éternité, nous mettant au nombre de ces âmes fortunées dont parle l'Écriture quand elle dit que ceux qui perdent par amour leur âme dans ce monde entre les mains de la divine volonté, sont ceux-là mêmes qui les sauvent avec assurance pour la vie éternelle et la bienheureuse éternité!



SECOND JOUR  
DE LA RETRAITE.

---





## PREMIÈRE MÉDITATION.

LA BONTÉ DE DIEU NOUS EST UN JUSTE ET PRESSANT MOTIF DE NOUS ABANDONNER ENTIÈREMENT A SA DIVINE VOLONTÉ.

### PREMIER POINT.

DES BONTÉS DE DIEU A NOTRE ÉGARD DANS L'ORDRE DE LA NATURE.

**S**COUTEZ les transports d'amoureux abandon auxquels se laissait aller le roi Prophète à la vue de la bienfaisante bonté de Dieu :

« Seigneur, s'écriait-il, faites que je vous aime, mais d'un amour si grand que je m'oublie moi-même, pour ne plus vouloir et ne plus aimer que vous et votre volonté. Vous êtes, Seigneur, par votre bonté souverainement bienfaisante, ma force, mon appui, mon secours, mon

refuge, mon Dieu et mon Tout. » Comment ne pas partager ces sentiments, nous remettre tout entiers, nous et nos intérêts, entre les mains d'un Dieu si bon, et de qui nous tenons tout ce que nous avons ? Le premier présent qu'il nous a fait, n'est-ce pas, en effet, nous-mêmes, comme le dit saint Bernard : *Primum, quod nobis præstítit, nos ipsi sumus.*

En effet, nous sommes-nous faits nous-mêmes ? Est-ce nous qui avons formé notre corps, notre âme ? n'est-ce pas cette bonté bienfaisante de notre Dieu qui nous a donné tout ce que nous sommes en nous créant ?

Si nous étions nés aveugles, comme nous pouvions naître, ou sourds, ou sans raison, et que, par bonheur, il se fût trouvé quelque saint qui nous eût donné miraculeusement ce que nous n'avions pas, à quelle reconnaissance notre cœur ne

---

se porterait-il pas envers notre bienfaiteur ? Quelle confiance n'aurions-nous pas en lui, en sa bonté, en sa vertu et avec quelle joie lui remettrions-nous la garde de nos intérêts et de nous-mêmes ? Et pourtant c'est la seule bonté de Dieu, qui, sans aucun mérite précédent de notre part, sans avoir aucun besoin de nous, a formé de rien nos corps et nos âmes. C'est elle qui a préparé admirablement tous les organes de nos sens. C'est elle qui a imprimé sa divine image sur chacune de nos âmes, qui les a pourvues avec abondance d'intelligence, de volonté et de cœur. C'est elle qui, à tous les instants de notre existence, conserve dans la vie ces âmes et ces corps, ces facultés, ces sens avec tous leurs organes. Pour qui donc aurons-nous de l'amour ? Pour qui, de la reconnaissance, si ce n'est pour ce Dieu ? En qui aurons-nous confiance, si nous n'avons pas con-

fiance en cette Bonté généreuse? Oh? oui; aimons-le notre Dieu si bon! Ayons confiance en lui, mais une confiance si grande, qu'il n'y ait plus rien en nous que nous n'abandonnions à sa divine volonté, et nous-mêmes plus que tout, puisque nous sommes nous-mêmes l'ouvrage de ses mains. *Ipsius enim factura sumus!*

Si la création et la conservation de notre être nous sont déjà un si juste motif d'abandonner à Dieu ce qui est encore plus à lui qu'à nous, dites-moi, je vous prie, dans quels sentiments d'abandon n'entrerons-nous pas quand nous aurons fait, s'il se peut, le dénombrement des innombrables faveurs qui accompagnent ces premiers dons? Ce ne serait rien en effet de nous avoir créés, ce serait peu de nous conserver dans l'existence, si la Bonté infiniment obligeante de Dieu ne s'était fait une loi volontaire

de se mettre elle-même comme à notre service et de nous assister à chacun des instants de notre vie. C'est par elle que notre corps et nos membres peuvent se mouvoir; c'est elle qui fait battre nos cœurs; c'est elle qui donne la pensée à nos intelligences; c'est elle enfin qui est le principe premier de toutes nos actions. Est-il un seul instant de notre vie pendant lequel cette divine Bonté nous ait refusé son assistance? Nous a-t-elle jamais fait attendre après elle? Non vraiment, et s'il en est ainsi, croirons-nous qu'un Dieu si bon n'a pas tout à fait à cœur de nous aider, de nous fortifier, de nous soutenir et de nous acheminer à une heureuse fin avec tout ce qui nous concerne, lorsque nous nous serons abandonnés entre ses mains, pour qu'il soit fait en tout selon sa sainte volonté?

Mais, direz-vous, ces dons si généreux de la Bonté divine ne sont que d'un ordre

---

naturel et, venant de cette même main de Dieu qui pourvoit aux besoins de tous les êtres, ils nous sont communs avec les animaux et les êtres les plus insensibles? Quand vous parlez de la sorte, vous parlez en ingrat ou en ignorant.

Vous parlez en ignorant si vous ne savez pas que tout l'univers sensible est fait pour vous : *Omnia propter vos.* Tout ce qui est moins que l'homme ne reçoit par conséquent les dons de la divine Bonté que pour servir et profiter à l'homme. Et vous parlez en ingrat si, n'ignorant pas cette vérité, vous ne sentez pas que vous êtes accablé, à chaque moment, d'un fardeau de bienfaits aussi grand et aussi vaste qu'est le monde entier.

Aussi vous voyez bien que c'est un devoir de vous abandonner et de vous perdre amoureusement entre les mains

d'un Dieu si bon et qui a créé pour vous et votre service le monde et tous les êtres qui le peuplent.



## DEUXIÈME POINT.

---

### DES BONTÉS DE DIEU A NOTRE ÉGARD DANS L'ORDRE DE LA GRACE.

---

S'il est impossible à un cœur bien fait de rester insensible à la vue de ces bienfaits infinis dont Dieu nous comble dans le simple ordre de la nature, avec quelle ardeur et quelle pureté d'amour ne faudra-t-il pas se jeter entre ses bras et s'abandonner pour toutes choses à sa divine Bonté, lorsque nous aurons consi-

déré de quelle façon cette même Bonté nous a donné et nous donne un Dieu dans l'ordre de la grâce ! Apprends, s'écrie le pieux saint Bernard, ce que Dieu a fait pour toi, en considérant ce qu'il s'est fait lui-même pour toi : *Disce quanta tibi fecit Deus ex eo quod pro te factus est !*

Oui, c'est sa Bonté infinie qui, après nous avoir donné Dieu le Père dans la création, nous a donné Dieu le Fils pour médiateur et rédempteur dans l'incarnation et l'Esprit-Saint pour sanctificateur dans l'œuvre de notre justification.

C'est sa Bonté qui, après avoir fait l'homme et avec lui tant de milliers de créatures pour lui, a enfin porté le Dieu qui avait tout fait, à se faire lui-même homme pour nous. *Et homo factus est.* Oh ! qu'attends-tu donc davantage, mon âme, pour te perdre, pour t'abîmer par

le plus sincère, le plus absolu et le plus amoureux des abandons, dans ce vaste océan et cet abîme sans fond de bonté ? Oui, ce Dieu de bonté s'est fait une même chair avec toi afin que tu deviennes un même esprit et un même cœur avec lui. Il a voulu par cette unité d'esprit et de cœur que tu l'épouses en grâce dans le temps, afin que tu l'épouses encore pour l'éternité dans la gloire et dans les délices qui ne finiront jamais. Il ne s'est pas même contenté de t'avoir donné trente-trois années de vie mortelle, consommées en toutes sortes d'humiliations, de mépris, de pauvretés, d'ennuis et de souffrances : il te donne encore tous les jours sa vie. Il te donne, avec cette vie, lui-même tout entier puisqu'il existe dans un sacrement où tu le possèdes avec toutes ses richesses, aussi souvent que tu veux le recevoir.

Après toutes ces profusions d'amour,

---

serait-il bien possible qu'il y eût encore un cœur assez insensible, une âme assez ingrate, un homme assez ennemi de ses intérêts pour refuser de tout abandonner entre les mains d'un Dieu si bon, qui nous a tout donné dans l'ordre de la nature et à qui nous avons tant coûté dans l'ordre de la grâce !

Mais plutôt à Dieu que nous voulussions, ainsi que le divin Époux, nous retirer une fois par jour à l'écart et, en dehors de toutes les autres considérations que nous pouvons faire, donner un peu de notre attention à ce que nous avons nous-mêmes reçu en notre particulier de cette divine Bonté. Si la vue des bienfaits généraux et communs de la bonté divine n'a pu porter notre cœur à cet abandon, si glorifiant pour Dieu, si sanctifiant pour notre âme, puisse la considération des bienfaits particuliers le toucher et achever ce que la considération de ces

bienfaits communs n'a peut-être fait qu'ébaucher et commencer. En effet, qui hésitera ou refusera de s'abandonner tout entier, pour tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut être, entre les mains d'un Dieu qui a tant fait pour nous ? N'est-ce pas sa Bonté infinie qui a supporté avec une si longue patience tant de péchés, tant d'insolences, tant de sortes de désobéissances et de rébellions, contre ses saintes lois ?

N'est-ce pas sa Bonté qui a attendu si longtemps le jour où nous avons commencé à nous repentir de nos fautes, au lieu de nous précipiter dans les enfers comme tant d'autres qui, pour ce sujet, souffrent maintenant et souffriront éternellement ? N'est-ce pas cette divine Bonté qui nous a accueillis comme d'autres enfants prodiges, nous a pardonné nos péchés et nous a rendu facile le chemin du ciel ?

N'est-ce pas elle qui nous a donné un cœur nouveau par lequel tout ce qui nous paraissait amer auparavant nous semble doux, et ce qui nous paraissait autrefois délicieux dans le monde, nous semble maintenant insupportable ?

N'est-ce pas encore à cette aimable Bonté que nous sommes redevables de toutes les bonnes résolutions que nous avons prises, de toutes les bonnes œuvres que nous avons faites, de toutes les larmes que nous avons versées, de toutes les consolations que nous avons reçues du Saint-Esprit, de tous les sentiments pieux dont nous avons été touchés, de toutes les lumières qui nous ont été données, et de tout ce qui nous a réussi dans les pieux desseins que nous avons formés ? Cette Bonté souveraine, en effet, est la source féconde et inépuisable de tous les biens et de toutes les grâces. Oh ! comment donc ne nous écrierions-nous pas une

bonne fois avec cette pureté d'amour qui conduit au pur abandon : *Sero te cognovi bonitas antiqua!* Comment avons-nous été si longtemps à connaître une telle Bonté ? Comment, après l'avoir connue, avons-nous hésité et hésitons-nous encore à nous perdre en elle par la plus amoureuse et la plus entière confiance, afin de ne plus vouloir être, pour l'âme et pour le corps, pour la vie et pour la mort que tout ce qu'il plaira à une telle Bonté que nous soyons ?

Oh ! de grâce, craignons-nous nous-mêmes, car nous sommes nos pires ennemis, craignons notre propre volonté qui a tant de fois défait et ruiné en nous ce que la divine Bonté y avait fait et refait. Craignons que Dieu ne nous abandonne à nous-mêmes et qu'ainsi nous devenions bientôt du nombre de ces enfants perdus dont parle le Prophète quand il dit que Dieu les a enfin, pour comble de malheur,

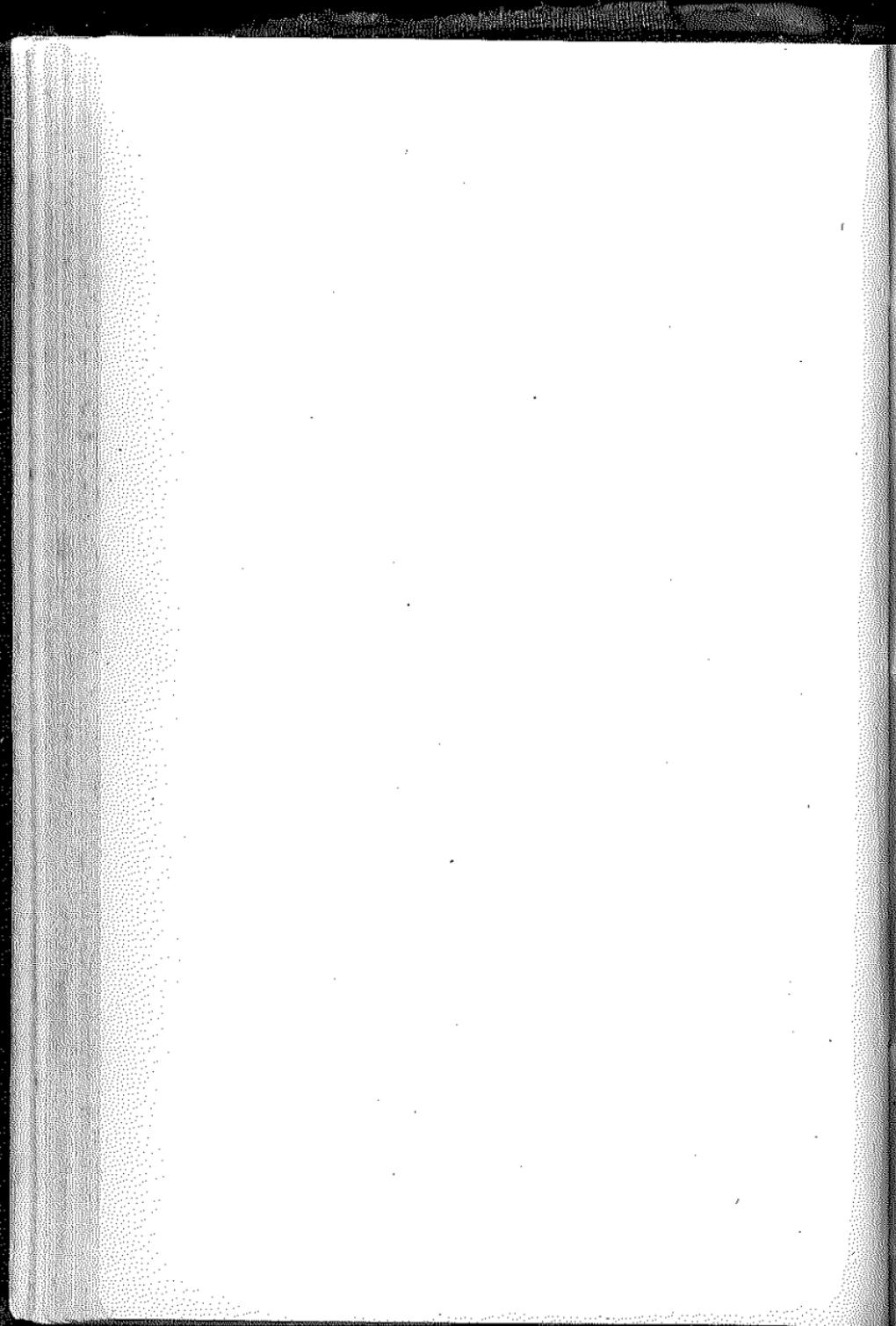
abandonnés à eux-mêmes et par eux-mêmes, aux voies de l'iniquité : *Etdimisi eos secundum desideria cordis corum, ibunt in adinventionibus suis.*

Mais, de grâce aussi, ne craignons pas un Dieu d'amour, ne craignons pas de tomber entre les mains d'un Dieu dont la nature est la Bonté même. Ne craignons pas d'avoir mal placé nos intérêts quand nous en aurons fait un amoureux transport entre les mains d'un Dieu si bienfaisant. La bonté ne peut que bien faire et faire du bien lorsqu'on la laisse faire. Laissons agir ce Dieu et acceptons de tout cœur ce qu'il fait, qu'il mortifie ou qu'il vivifie, qu'il nous donne le bonheur ou la souffrance, qu'il nous laisse aux désolations intérieures ou qu'il semble nous éléver par les contemplations lumineuses jusqu'aux ardeurs des Séraphins.

Encore une fois, laissons-le faire.

Acceptons en paix, avec douceur et avec joie tout ce qu'il fait afin de lui prouver la vérité de notre pur abandon. La Bonté suprême ne peut que bien faire quand on la laisse faire.





---

## DEUXIÈME MÉDITATION.

---

COMBIEN LA MISÉRICORDE DE DIEU NOUS EST  
UN PRESSANT MOTIF POUR NOUS PORTER  
AU PUR ABANDON.

---

### PREMIER POINT.

COMBIEN EST GRANDE LA MISÉRICORDE DE DIEU.

---

**M**A miséricorde de Dieu nous est un juste et pressant motif pour nous dépouiller de toute volonté propre et pour abandonner tous nos intérêts entre les mains de Dieu, afin que, miséricordieux comme il l'est et comme nous allons le voir, il dispose de nous selon qu'il lui plaira. Pour comprendre cette pensée, il est nécessaire de nous souvenir que nous avions perdu la grâce de notre Dieu par nos péchés, et qu'abandonnés à notre

propre faiblesse, il nous était aussi impossible de la recouvrer par nous-mêmes, qu'il nous eût été impossible de nous ressusciter nous-mêmes, si nous eussions été morts, ou de créer un autre monde. En ce funeste état de disgrâce, étant déchus de la filiation de Dieu, nous avions, en même temps, perdu tous nos droits de prétendre à son héritage céleste, et, en cet état, notre âme n'était plus ni son temple, ni son autel, ni son trône et encore moins son épouse.

C'est vous seule, ô chère et toute aimable Miséricorde, qui avez, de toute éternité, plaidé notre cause devant Dieu ! C'est vous qui, dans le conclave adorable de la Très Sainte Trinité, fûtes suivie, quand vous inspirâtes le conseil admirable de l'incarnation du Fils unique de Dieu ! Après un tel don que vous nous avez fait faire en nous faisant donner un Verbe incarné, quelle âme hésiterait

encore à se remettre entre les mains d'une telle Miséricorde, à adorer et à approuver tous ses divins décrets, et, par un sentiment de pur abandon, à ne plus rien demander que l'accomplissement de sa volonté !

Oui, aimable et suraimable miséricorde de mon Dieu ! c'est vous et vous seule qui avez empêché que, dès mon premier péché, je sois tombé malade à mourir sur-le-champ ; que j'aie perdu alors la raison et le sens ; que j'aie été livré en proie au démon et que, pour ma punition éternelle, j'aie été condamné à perdre Dieu sans ressource et avec lui à perdre tout : *Totum perdidit, qui te perdidit !* N'ai-je donc pas bien sujet de m'abandonner aveuglément à la volonté d'un Dieu si miséricordieux et, pour preuve de la vérité aussi bien que de la pureté de mon abandon, de ne rien refuser de sa main ! N'ai-je pas

mille fois raison de ne plus lui demander,  
pour moi et pour tout ce qui me regarde,  
que l'accomplissement de sa volonté!

Mais il y a bien plus encore. C'est vous en effet, ô douce Miséricorde, qui, voyant que, par nos péchés, nous avions traité Dieu avec une insolence qui ne peut se comparer à aucune autre, puisque c'était un néant devenu rebelle contre son Tout, c'est vous, dis-je, qui avez néanmoins porté à l'indulgence ce divin Tout, en sorte qu'au lieu de nous châtier, il nous a donné son propre Fils pour médiateur de la paix qu'il a voulu faire avec nous.

Ce n'est pas encore assez. C'est vous, ô seule aimable Miséricorde, qui, en nous pourvoyant d'un médiateur Dieu et homme, nous avez en même temps donné toute la valeur de son sang, tout le prix de ses travaux, le mérite de toute sa vie et tout le fruit de sa mort.

O'est encore vous, ô divine, ô toute

---

aimable, qui nous avez fait entendre qu'au premier soupir d'un cœur sérieusement contrit, vous portez Dieu à ne plus se souvenir d'aucune de nos offenses : *In qua cumque die ingemuerit peccator, omnium iniquitatum ejus non recordabor !* Or, après cela, qui ne reviendra de toutes ses craintes pour tout espérer ! qui ne s'abandonnera, corps et âme, à la discrétion d'une telle Miséricorde, mais d'un abandon tel, qu'il ne lui demande plus et qu'il ne veuille plus lui demander que l'accomplissement de sa volonté sur lui !

C'est pour exciter dans nos âmes ces sentiments d'abandon entre les bras de la divine Miséricorde que l'Esprit-Saint, dans la Sainte Écriture, après avoir assuré que Dieu est véritablement un Dieu juste et un Dieu jaloux, qui punit les péchés du père jusqu'à la troisième et à la quatrième génération : *Ego Deus*

*zelotes, visitans iniquitatem patrum  
in filios usque ad tertiam et quartam  
generationem... ajoute qu'il est bien  
autrement porté à faire du bien, qu'à  
châtier et à punir. Quoique ces deux  
perfections soient infinies en elles-  
mêmes, la justice aussi bien que la  
miséricorde, elles sont pourtant bien  
différentes quant aux effets, Dieu n'exer-  
çant la justice et ne punissant que jus-  
qu'à la troisième et à la quatrième géné-  
ration et faisant au contraire miséricorde  
jusqu'à mille: Et faciens misericordiam  
in millia!*

C'est pour nous inspirer les mêmes  
sentiments et pour nous faire entrer, de  
tout notre cœur, dans ce pur abandon  
que le Prophète, parlant de la fureur  
et des rrigueurs de la justice de Dieu,  
nous assure qu'elles ne feront que tom-  
ber goutte à goutte sur nous: *Stillabit  
super vos maledictio*, est-il dit dans le

prophète Daniel, et dans les cantiques :  
*Manus meæ stillaverunt myrrham !*

Quand, au contraire, il parle des faveurs et des grâces de cette suraimable Miséricorde, bien loin de dire : *Stillaverunt*, qu'elles viendront sur nous goutte à goutte, il nous assure qu'elles viendront et couleront avec impétuosité : *Quæ fluunt impetu de Libano*. Il nous assure que la divine Miséricorde les communiquera avec tant d'abondance, qu'elles seront comme un fleuve de paix, de bénédiction et de grâce : *Ecce ego declinabo super eum quasi fluvius pacis*, est-il écrit dans le prophète Isaïe.

En effet, lorsque Adam eut péché et que Dieu eut ordonné que la justice suivrait son cours, n'est-il pas dit dans l'Écriture que Dieu, s'en allant trouver Adam pour le châtier et le punir, ainsi que la justice le requérait, marchait, à la vérité, mais si lentement, qu'il faisait

bien voir qu'il n'avait rien moins que le désir de le punir: *Ambulabat*, est-il dit dans l'Écriture, *ad auram post meridiem*. Il allait alors, non en courant, mais comme en se promenant. Bien davantage, il allait même et marchait à contre-vent: *Ambulabat ad auram*, comme s'il eût voulu que sa démarche en eût été et plus lente et plus tardive. Enfin, il ne marchait qu'après midi et sur la descente du soleil, *post meridiem*, comme pour nous dire que, quand il s'agit de donner lieu aux châtiments de sa justice, il ne vient pas de bon matin, ni même sur le midi, mais marchant le plus lentement possible, il n'arrive que sur le soir: *Ambulabat ad auram post meridiem*. Mais, ô Miséricorde infinie de mon Dieu, vous n'en fites pas de même quand il fallut accueillir le pauvre prodigue, cet enfant perdu et dévoyé de l'Évangile qui a été notre figure, à nous tous pécheurs.

Lorsqu'il voulut revenir et recourir à vous, oui, vous accourûtes aussitôt à lui, non pas à petits pas et en vous promenant, mais en courant avec empressement: *accurrens*, comme dit l'Évangile. Et, après l'avoir embrassé, après lui avoir donné les baisers de réconciliation et de paix, vous vous mîtes aussitôt à crier qu'on le revêtît promptement: *Cito proferte stolam primam!*

Vous vouliez nous faire entendre, ô divine Miséricorde, combien vous êtes plus prompte et plus prête à pardonner et à recevoir en grâce, que ne l'est la justice à nous châtier et à nous punir. Vous vouliez nous faire comprendre que ceux qui craignent d'abandonner leurs intérêts temporels et spirituels à une volonté aussi miséricordieuse, sont du nombre de ceux dont parle l'Écriture, qui craignent où il n'y a nul sujet de craindre: *Trepidaverunt timore, ubi non erat timor.*

---

## DEUXIÈME POINT.

---

LA MISÉRICORDE DIVINE NOUS EST UN PRESSANT  
MOTIF POUR NOUS PORTER AU PUR ABANDON.

---

S'il est vrai, en effet, comme nous venons de le voir et comme l'Église nous l'assure, que c'est le propre de Dieu de toujours faire miséricorde : *Deus cui proprium est misereri semper et parcere*, si même, au sentiment et selon l'expression de saint Augustin, il n'est pas plus naturel au soleil de luire et au feu de chauffer, qu'il n'est propre à Dieu, dont la nature est la Bonté même, de faire miséricorde, de se communiquer miséricordieusement et favorablement et de faire du bien : *Sicut proprietas ignis est calefacere, sicut proprietas solis est lucere, ita proprietas Dei est misereri*, peut-on hésiter encore? Peut-

on craindre pour ses propres intérêts quand on les abandonne entre les mains d'une telle Miséricorde, qui n'est pas moins portée à se communiquer à nous et à faire notre bien, que le soleil à nous éclairer et le feu à nous chauffer ?

Au contraire, s'il y a à craindre que cette Miséricorde ne nous regarde pas favorablement, n'est-ce pas précisément si nous refusons de nous abandonner à sa volonté et de la laisser faire, arrêtant ainsi à notre égard le cours de ses grâces et de ses faveurs ? De même, ceux-là seulement ne participent pas à cette propriété du feu qui est de chauffer ou à celle du soleil qui est de luire, qui, au lieu de se présenter pour être chauffés ou éclairés, fuient et se dérobent autant qu'ils le peuvent.

Enfin, pour terminer cette méditation par un trait admirable de cette divine et toute aimable Miséricorde, mais un trait

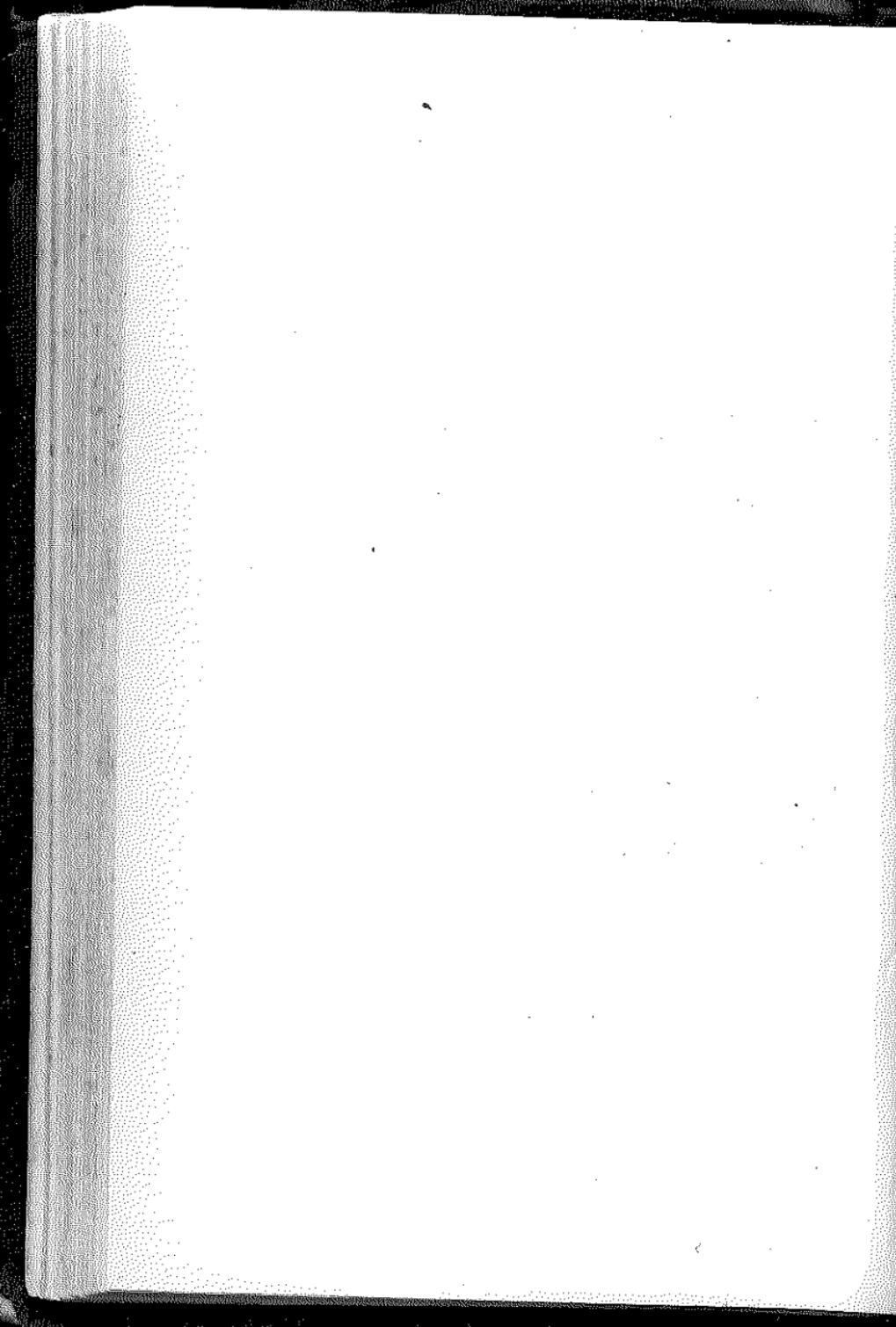
capable d'amollir tous les cœurs endurcis et de les porter au pur abandon, considérons un peu, je vous prie, et pesons la manière dont cette aimable Miséricorde traite ce grand pécheur qui fut le roi David. Il commit un grand crime qui fut suivi d'un autre non moins grand et encore plus inhumain, et pourtant, au premier soupir de son cœur contrit et repentant, Dieu l'accueille. Il est dit dans l'Écriture qu'après que le prophète Nathan eut fait entendre au roi David que c'était lui-même qui avait commis ce crime qu'il avait d'abord jugé digne de mort, David, rentrant alors en lui-même et revenant comme d'un profond sommeil, ne dit que ces deux mots, mais, à la vérité, d'un cœur véritablement repentant : J'ai péché contre le Seigneur : *Peccavi Domino!* Après quoi l'Écriture sainte ajoute aussitôt : *Dixitque Nathan ad David: transtulit Dominus peccatum tuum.*

Nathan dit à David dans le même instant, au même moment et au premier soupir : *Transtulit Dominus peccatum tuum !* David, remerciez ! Soyez reconnaissant ! Admirez ! Mais aimez et abandonnez-vous encore plus amoureusement entre les bras d'une telle miséricorde ! Que votre abandon soit proportionné à sa bonté qui vous a remis votre péché au premier soupir de votre cœur et qui a fait tout aussitôt un transport de la peine éternelle qu'il vous avait méritée en quelques croix, quelques peines et adversités temporelles qui sont bien plus pour vous purifier que pour vous affliger et vous troubler ! *Trans-tulit Dominus peccatum tuum.* N'est-ce pas là un effet de la plus grande miséricorde qu'on puisse concevoir ? Qu'un David, que Dieu avait formé selon son cœur, qu'il avait également rempli de force pour se défendre et de lumière pour

se conduire, qu'il avait tiré d'auprès de ses troupeaux pour l'élever jusque sur le trône et le couronner de la royauté, qu'un David, dis-je, après tant de grâces si singulières, vienne à tomber dans l'un des plus infâmes de tous les crimes et, pour couvrir celui-là, qu'il tombe encore dans celui de tous le plus inhumain ; et cependant qu'au premier instant, au premier soupir de son cœur converti, Dieu lui fasse entendre que son péché lui est remis : *Transtulit Dominus peccatum tuum !* Peut-on imaginer une plus grande Bonté ? Et après tout cela pouvons-nous craindre encore de nous abandonner entre les mains de Dieu et de nous en rapporter à tout ce qu'il fera ? Pouvons-nous craindre qu'il nous perde, si nous voulons fermement être à lui et lui appartenir toujours ? Oh non ! Disons plutôt avec le même David, après une telle miséricorde : *In manus tuas, sortes*

meæ! Oui, Seigneur! mais Seigneur non plus des armées, mais de toutes les miséricordes, c'est entre vos mains que j'abandonne le sort de mes affaires et de toute ma vie! Je l'abandonne absolument, sincèrement et de tout cœur, ne pouvant douter que tout ne soit bien plus sûrement entre les mains d'une Miséricorde immense telle que vous êtes, qu'entre les mains d'une misère telle que je suis. Je déclare, dès ce moment, pour tout le temps de ma vie et je proteste en face du ciel et de la terre que, plutôt que de rétracter cet abandon, je veux et je demande que la mort me prévienne aujourd'hui même. Je le veux et le demande du même cœur que je souhaite et veux que Dieu me fasse miséricorde!

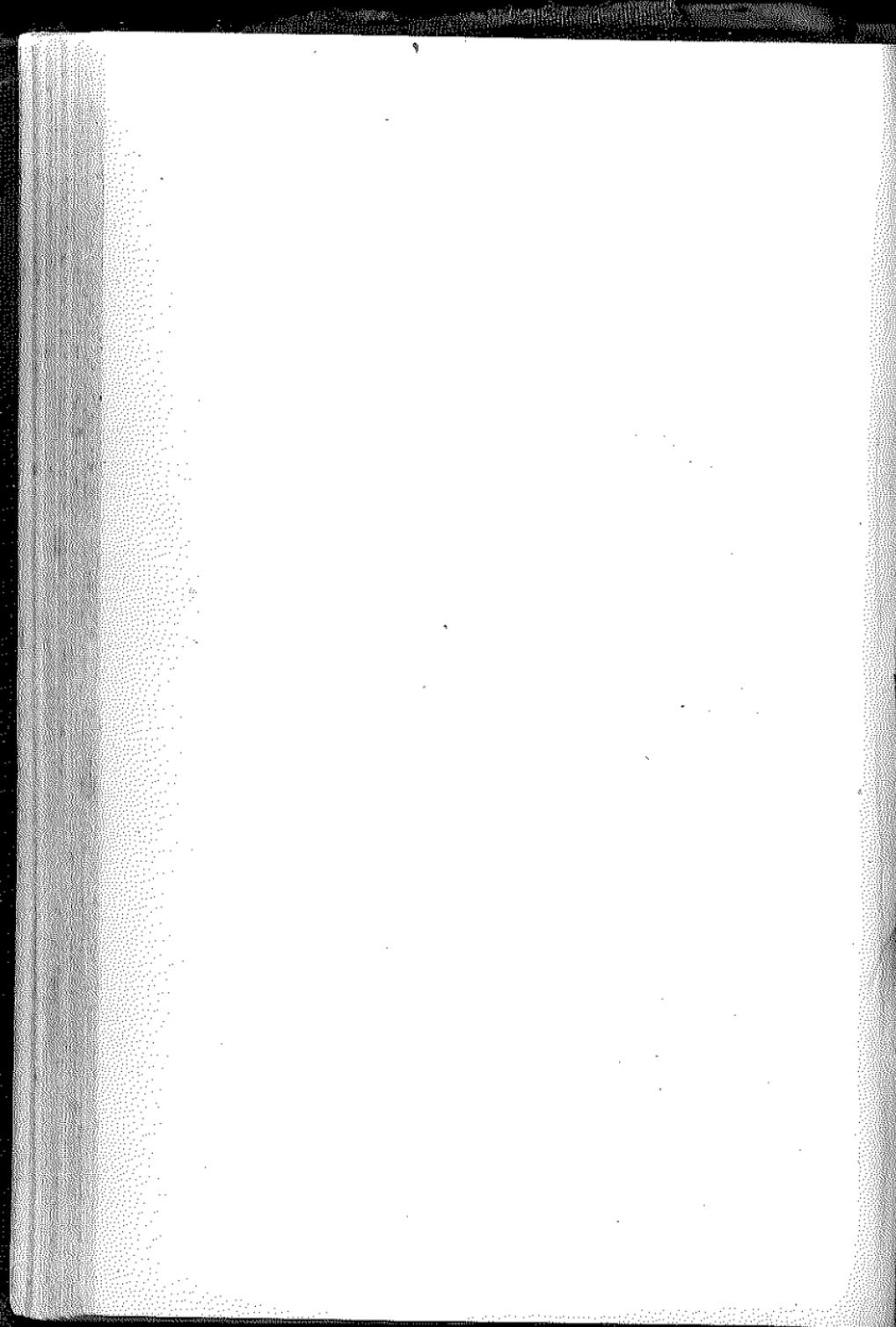
---



TROISIÈME JOUR

\* DE LA RETRAITE,

---





## PREMIÈRE MÉDITATION.

---

COMBIEN LA CONSIDÉRATION DE PÈRE ET D'UN  
DIEU PÈRE EST PUISSANTE POUR NOUS  
PORTER AU PUR ABANDON.

---

### PREMIER POINT.

DIEU EST NOTRE PÈRE.

---

C'EST une vérité dont on ne peut pas douter, à moins de vouloir tomber dans l'infidélité et dans l'erreur. Puisque nous tenons de Dieu le corps et l'âme, qu'il nous a faits, qu'il nous conserve et qu'il nous a destinés à son propre héritage : là possession de lui-même pendant toute l'Éternité, Il est notre Père, tout Dieu qu'il est de grandeur et de majesté, et nous sommes ses enfants. Nous le sommes, non pas seulement pour en

porter le nom, mais de fait et véritablement, comme a dit le disciple bien-aimé.

C'est de cet aimable nom de Père que Jésus-Christ, son Fils, nous commande de l'appeler. C'est de ce même nom de Père qu'il l'appella à notre égard quand il nous quitta pour monter au ciel : *Ascendo, nous dit-il, ad Patrem meum et Patrem vestrum ! Je m'en vais trouver mon Père et le vôtre.* Et l'on remarque que, dans tout l'Évangile, il ne lui en donne point d'autre à notre égard.

Bien plus, pour nous assurer que Dieu n'est pas seulement notre Père de nom, mais qu'il l'est aussi véritablement que nos pères selon la chair, le même Jésus, pour notre consolation et pour nous disposer par la confiance à nous abandonner volontiers à la volonté toute paternelle d'un tel Père, ajoute dans l'Évangile de saint Mathieu ces paroles si consolantes : « Nappelez personne votre père sur la

terre, parce que vous n'avez qu'un Père qui est dans le ciel. » Il voulait nous faire entendre par là que toute l'affection des pères et des mères qui sont sur la terre n'est rien en comparaison de l'amour et de la Providence paternelle que Dieu exerce à notre égard.

En effet, y a-t-il un père sur la terre qui nous ait destinés à un bien pareil à celui que Dieu nous prépare, ou qui ait fait pour ses enfants des choses aussi extraordinaires que celles que Dieu a faites pour chacun de nous, puisqu'il a bien voulu nous créer pour sa gloire et qu'il a livré son propre Fils pour nous éléver à ce haut état?

N'est-ce pas à ce même sujet et en confirmation de cette vérité que David a dit admirablement: *Pater meus et mater mea dereliquerunt me, Dominus autem assumpsit me!* Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur, qui

---

est bien autrement mon père, m'a pris sous sa protection, sans jamais m'avoir quitté d'un moment !

N'est-ce pas pour nous persuader encore fortement de cette vérité, que le prophète Isaie a dit en parlant à Dieu : *Vere Pater noster tu es.* Vous êtes véritablement notre Père, Abraham ne nous ayant pas connus et Israël n'ayant su qui nous étions !

Et n'est-ce pas pour nous confirmer cette même vérité que Dieu lui-même a parlé en ces termes par la bouche de ce prophète : Une mère pourrait-elle oublier son enfant ? Pourrait-elle être sans pitié pour le fruit qui est sorti de ses entrailles ?... Mais quand elle serait capable d'en perdre le souvenir, pour moi, je ne vous oublierai jamais : *Etsi illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui !*

Mais pourachever de nous convaincre sur cette qualité de Père que Dieu pos-

sède à notre égard, et qui doit être l'un des principaux fondements de notre abandon, écoutons raisonner notre angélique Docteur, saint Thomas d'Aquin. Il prouve par ces trois principes et ces trois titres de création, de gouvernement et d'adoption que Dieu est notre Père, et Père, non seulement de tous en général, mais de chacun de nous en particulier.

Oui, dit cet Ange de l'École, Dieu est le Père de chacun de nous en particulier par titre de création, selon ces paroles de l'Écriture : *Ipse est Pater tuus qui possedit te, et fecit et creavit te.* Il est ton Père, qui t'a fait et qui t'a créé. Car, ajoute l'angélique Docteur, la manière dont il nous a créés est bien différente de celle dont il a créé le reste des créatures, dont il n'est que le Créateur. Il est bien vrai que Dieu a créé toutes choses, mais non pas de cette création singulière dont il a formé

les créatures raisonnables, puisqu'il nous a créés à son image et à sa ressemblance.

C'est là ce qui différencie sa qualité de Père d'avec celle de Créateur : Il nous a créés avec une âme spirituelle comme lui, immortelle comme lui, libre comme lui, invisible comme lui, douée comme lui d'entendement, de volonté et de mémoire et capable du même bonheur, de la même gloire et de la même félicité que lui-même possède.

Mais Dieu, dit ce même Ange de l'École, n'est-il pas encore notre Père et Père de chacun de nous aussi bien que de tous en général, par le titre de gouvernement qu'il garde sur nous : *Titulo gubernationis*. En effet, quoique Dieu régisse, gouverne et conduise toutes les créatures à leur fin et qu'il pourvoie à toutes, selon ces paroles de la Sagesse : *Tua pater providentia omnia gubernat*, il est pourtant vrai qu'il nous con-

duit et nous gouverne en personnes libres, il nous traite en enfants de la maison et il a comme de l'égard pour nous, ainsi qu'il est encore dit dans le même livre de la Sagesse : *Et cum magna reverentia disponis nos.* Il gouverne au contraire tout le reste des créatures en serviteurs, en esclaves et comme des êtres qui ne sont point faits pour eux, mais pour nous : *Omnia propter vos !*

Enfin, conclut ce Docteur angélique, Dieu est encore notre Père à un troisième titre : celui de l'adoption. Il nous a adoptés et élevés par cette adoption à la véritable qualité et aux droits de ses enfants. Car il ne s'est pas contenté de nous faire participer avec lui, à l'être et à la vie, dons et présents combien petits ! qu'il a répartis, en quelque manière, au reste des créatures; mais il nous a élevés par cette adoption au même héritage que

lui-même possède, qui n'est autre que la possession de lui-même. *Aliis quidem dedit munuscula, nobis autem hereditatem.* Et cette adoption à son héritage nous revêt de la qualité de fils et d'enfant et lui donne la qualité de Père, selon ces paroles du grand Apôtre : *Non accepistis spiritum servitutis in timore, sed spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus Abba Pater !*

Voilà pourquoi, conclut cet Ange de l'École, Dieu est notre Père, non seulement par ce premier titre de création singulière, non seulement par cet autre titre de gouvernement et de conduite privilégiée, mais principalement par ce troisième titre d'adoption et d'héritage auquel il nous a élevés comme étant ses enfants : *Si filii et heredes.*



## DEUXIÈME POINT.

---

**PUISQUE DIEU EST NOTRE PÈRE, NOUS DEVONS  
NOUS ABANDONNER TOUT ENTIERS ENTRE SES BRAS.**

---

Or, je demande maintenant à quoi doit nous porter cette qualité de Père que Dieu possède à notre égard, et cette considération d'un Dieu Père ? Je sais bien que si nous consultons là-dessus l'Ange de l'École, il nous dira que cette qualité de Père et cette considération d'un Dieu Père, fondée, comme nous l'avons vu, sur un triple titre, doit nous porter pareillement à trois choses à son égard : premièrement à lui rendre l'honneur qui lui est dû, selon ces paroles du Prophète : *Si ego Pater, ubi est honor meus ?* et cela, soit par le sacrifice de louange qui l'honore singulièrement, au sentiment du Psalmiste, quand il nous dit, en la per-

sonne de Dieu même : *Sacrificium laudis honorificabit me*, soit en conservant notre corps qui est comme son temple, dans la pureté, selon le bel avis de l'Apôtre : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro.*

En second lieu, cette considération d'un Dieu Père doit nous porter à l'imiter, selon ces paroles du même Apôtre : *Estote imitatores Dei, sicut filii charissimi.* Pour cela, nous devons nous efforcer de nous rendre parfaits par grâce comme lui-même est parfait par nature : *Estote perfecti sicut pater vester cœlestis perfectus est.*

Enfin cette considération doit encore nous porter, dit le Docteur angélique, à la soumission et à l'obéissance, selon ces paroles du même Apôtre : *Multo magis obtemperabimus Patri spirituali.* Et cela, d'autant plus que nous avons un si bel exemple dans ce même Fils qui est

Dieu par nature comme son Père et qui, néanmoins, s'est rendu, dans le temps, obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la Croix. *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem Crucis.*

Je sais donc que cette qualité de Père que Dieu possède à notre égard demande d'abord ces trois choses de chacun de nous. Mais je sais aussi, pour revenir à notre sujet, je sais aussi, avec le même saint Docteur, qu'il y a une quatrième chose bien importante à laquelle cette paternité de Dieu doit nous porter d'une manière bien pressante : c'est l'abandon, l'acquiescement, la soumission paisible et patiente à cette volonté paternelle en tout ce qu'il lui plaît et pour tout ce qui lui plaira de faire de nous, pour tous les châtiments, pour toutes les croix, pour tous les travaux, toutes les humiliations, toutes les peines, soit intérieures, soit extérieures, pour la vie et

pour la mort. Si, en effet, il est notre Père, le meilleur de tous les pères, à qui nous n'avons pas moins coûté que le prix du sang de son Fils pour nous élever à son héritage céleste, il ne nous corrige, il ne nous châtie, il ne nous punit en ce monde que parce qu'il nous aime et qu'il nous prépare pour l'autre vie qui n'est autre que la bienheureuse éternité : *Quem enim diligit Dominus, corripit et quasi Pater in Filio complacet sibi.*

O nerespirons donc plus qu'abandon, mais abandon en tout à l'égard d'un Dieu Père, car il n'y a point de sortes de promesses, point d'espérance, point de confiance, point d'assurance, point d'amour qui ne soit renfermé dans cette divine qualité de Père.

Oui, pauvres nécessiteux et affligés, vous n'avez plus qu'à vous abandonner à la volonté toute paternelle d'un tel Père. Il n'est point d'accident, en effet,

---

point de tempête qui puisse troubler le calme de votre vie, si vous voulez désormais vivre à l'abri d'un tel Père. Si vos ennemis vous persécutent, il vous défendra autant qu'il est expédient pour votre salut ; s'ils vous dépouillent de vos biens temporels, il pourvoira autant qu'il le faut à vos besoins ; si votre âme est dans des doutes et des peines d'esprit, il vous enseignera. Si, dans votre vie intérieure, vous marchez au milieu des ténèbres et dans l'ombre de la mort, il guidera vos pas. Toujours il sera avec vous en cette qualité de Père, mais d'un Père tout-puissant et infiniment bon, qui a pour nous des soins bien plus efficaces et une Providence bien plus amoureuse que tous les pères et toutes les mères de la terre, comme il nous l'assure lui-même par ces paroles : *Et si mulier oblita fuerit filii uteri sui, ego tamen non obliviscar tui.*

Et ceci ne s'adresse pas seulement aux innocents et aux âmes timorées, mais aussi aux âmes les plus criminelles et aux plus grands pécheurs, s'ils veulent véritablement et sincèrement revenir à Dieu, à tel prix qu'il lui plaira. Si, en effet, nous avons perdu tant de fois la qualité de fils et d'enfants de Dieu, Dieu n'a pourtant jamais perdu à notre égard la qualité de Père.

Oui, pécheurs; oui, âmes criminelles qui, lassés dans la voie de l'iniquité, souhaitez maintenant d'être à Dieu, et tout à Dieu, oui, vous pouvez dans cet état de bonne volonté, vous abandonner entre les mains de Dieu pour le passé, pour le présent et pour l'avenir et, afin de marquer la pureté et la sincérité de votre abandon, ne demander que l'accomplissement de sa volonté paternelle sur vous et sur tout ce qui vous concerne. Puisqu'en effet, il est votre Père, et un

Père comme dit l'Apôtre, duquel dérive tout ce qu'il y a de paternel et de tendre dans les autres pères : « *a quo omnis paternitas,* » il n'y a point de bien, point de faveurs, point de soins, point de miséricordes que nous ne puissions et ne dussions attendre de lui en cette qualité de Père. Puisqu'il est notre Père, et un tel Père, il ne saurait nous manquer pour le nécessaire, quand il nous verra nous confier en lui. Il nous conduira toujours dans les routes de cette vie, il nous aidera dans nos faiblesses, il nous protègera au milieu des dangers, il nous conseillera dans nos doutes. De cette manière, vivant sous la Providence et à la garde d'un tel Père, nous sommes dans le plus doux de tous les états ; c'est une servitude libre, c'est une protection parfaite et assurée, un châtiment salutaire et agréable, une riche pauvreté, une possession

paisible, puisque c'est le propre des pères de prendre sur eux tout le travail et d'en partager le fruit avec leurs enfants.

Mais le nombre de mes péchés, dites-vous, surpassé les grains de sable de la mer ! Qu'importe ? Dieu n'est-il pas votre Père ?... Mais toute ma vie s'est passée, ou en pensées vaines et criminelles, ou en actions injustes et désordonnées, ou en paroles inconsidérées, folles et présomptueuses !... Cela n'empêche pas que Dieu soit encore votre Père !... Mais je n'ai payé tant de grâces que Dieu m'a déjà faites que d'ingratiitudes et je ne me suis relevé de mes chutes que pour retomber de nouveau ! — Oui, mais Dieu est votre Père ! — Mais ma faiblesse est si grande que, sans une grâce toute particulière, je ne puis m'empêcher de tomber ! — Il est vrai, mais Dieu est votre Père pour vous la donner ! . . . — Mais la

chair m'est un ennemi domestique qui ne me quitte point, le monde m'amuse, m'abuse et me trahit, et le démon, comme un adversaire encore plus cruel, mêle l'adresse à la violence et à mille ruses et mille artifices pour me combattre et pour me vaincre ! — Je l'avoue, mais Dieu est votre Père pour vous défendre. Vous avez en Dieu un Père tout-puissant, un Père à qui vous pouvez porter vos cris et vos gémissements, un Père tout miséricordieux et le Dieu de toute consolation : *Pater misericordiarum et Deus totius consolationis.*

Oh ! de grâce, prenons exemple sur cet enfant prodigue, ce pauvre dévoyé dont il est parlé dans l'Évangile et qui a été la figure de ce que nous sommes tous ! Voyez avec quel visage, avec quels sentiments, avec quelle confiance et dans quel abandon il retourne à son Père. Il dit seulement : Je sais qu'il est mon Père,

et quoique j'aie perdu la qualité d'enfant, il n'aura pas perdu l'inclination et la bonté de Père. Aussi son attente ne fut pas frustrée, car ce divin Père, voyant son fils revenir à lui avec cette confiance et cet amoureux abandon, trouva des excuses à son péché même. Il se dépouilla de sa qualité de juge pour n'être plus que Père. Il changea toute son indignation en tendresse, il pardonna tout et ne voulut pas que ce fils, s'abandonnant avec tant de confiance à sa volonté toute bonne et toute paternelle, pérît, mais que, retournant à lui, il fût rétabli dans tous ses droits. S'approchant donc de lui, il l'embrassa étroitement, il lui donna le baiser de paix : *accurrens cecidit super collum ejus.* Il commanda qu'on lui apportât promptement une robe riche et qu'on l'en revêtît. Il ne s'informa pas d'où il venait, comme aurait fait tout autre père qu'un Dieu Père, ni où il avait demeuré. Il

ne demanda point ce qu'il avait fait de son bien. Il ne lui fit aucun reproche d'avoir été assez aveugle pour changer l'honneur qu'il avait dans sa maison en une si grande infamie. Non, l'amour infini d'un Dieu joint à l'abandon filial d'un enfant, si perdu qu'il ait été, fait disparaître toutes les fautes, et un Père, qui est la Bonté même, ne sait ce que c'est que de faire languir après ses bonnes grâces, quand il nous voit dans cette amoureuse disposition d'abandon à sa volonté.

Donc, encore une fois, abandon complet entre les bras de notre Père qui est le Père des miséricordes et à qui nous ayons coûté la vie de son Fils, tant nous lui sommes chers. C'est un Père de qui tous les pères reçoivent tout ce qu'ils ont de tendre, d'affectif et de paternel pour leurs enfants : *A quo omnis paternitas in cœlo et in terra nominatur.*

---

Il ne saurait jamais nous repousser.  
Il nous recevra dans ses bras et nous  
gardera pour la vie et pour la mort !





## DEUXIÈME MÉDITATION.

---

QUE LA PASSION DU SAUVEUR EST UN DES PLUS  
PRESSANTS MOTIFS POUR NOUS PORTER AU  
PUR ABANDON.

---

**G**'est ici surtout, me semble-t-il, que nous pourrions bien justement, avec le grand saint Augustin, nous récrier sur notre peu d'amour pour Dieu. Nous l'aimons bien peu, en effet, puisque nous tenons si fort à nous-mêmes, puisque nous n'osons pas lui abandonner ce *nous-même* qui est pourtant bien plus à lui qu'à nous. Mais nous l'aimons peu parce que nous le connaissons peu : *Parum te diligo quia parum te cognosco*.

En effet, si nous connaissons, ou plutôt si nous voulions nous appliquer à connaître, par de sérieuses réflexions, cet amour extrême que Dieu, notre adorable

Sauveur, nous a témoigné dans sa passion si douloureuse; si nous voulions prendre la peine de considérer qui est celui qui est venu du ciel souffrir pour nous, et ce qu'il est venu souffrir pour nous, et la manière si amoureuse dont il a souffert pour nous, pourrions-nous encore tenir à nous-mêmes? Ne voudrions-nous pas plutôt avoir des milliers de nous-mêmes pour en faire autant de victimes d'amour de sa divine volonté en reconnaissance de l'amour qu'il nous a témoigné lui-même dans sa sainte et douloureuse passion, en souffrant pour nous, étant lui ce qu'il est, et nous ce que nous sommes; en souffrant dans tous les genres de souffrances des tourments si cruels et si affligeants et en souffrant avec tant d'amour que son amour n'a pu être rassasié que par toutes sortes d'opprobres: *Et saturatus est opprobriis.*

---

PREMIER POINT.

---

QUI EST CELUI QUI A SOUFFERT POUR NOUS.

---

Considérons avant toutes choses la qualité et l'excellence de celui qui est ainsi venu du ciel sur la terre souffrir pour nous. Souvenons-nous que ce n'est pas un homme du commun qui s'est condamné volontairement aux souffrances que nous dirons ensuite et qui s'est donné en rançon pour nous retirer de la mort à laquelle nous avions été condamnés pour nos péchés. Souvenons-nous, dis-je, que ce n'est pas un homme du commun, ou seulement un homme ou un Ange, mais que c'est le Fils unique du Dieu vivant, que c'est le Créateur du monde, la joie du Ciel, le Paradis des Anges, la splendeur de la gloire du Père et le trésor de la sagesse immense

de Dieu : *In quo sunt omnes thesauri sapientiae et scientiae Dei.* Souvenons-nous que c'est celui-là même qui a affermi la terre sur ses fondements, qui l'a parée de tant de beautés, qui renferme en sa main le globe du monde, qui donne le mouvement aux cieux, qui contient les eaux dans leurs bornes, que c'est celui-là même qui prescrit la loi aux saisons et au temps, qui dispose comme cause première de toutes les causes, qui rend les Anges heureux, qui conduit les hommes et qui gouverne toutes choses avec une sagesse admirable. C'est encore celui que la diversité ne change point, que la nécessité n'appauvrit point, qui n'est point troublé par les choses tristes, à qui l'oubli ne fait rien perdre et à qui la mémoire ne donne rien, celui que les temps n'ont point augmenté et que les accidents ne finiront point, puisqu'il demeurera toujours le même dans sa

---

grandeur, dans ses richesses, dans son bonheur et dans son Tout, durant tous les siècles des siècles. C'est donc là celui qui est venu du Ciel sur la terre afin de souffrir pour nous ! Oui, c'est là celui à qui nous sommes redevables de notre rachat, celui qui est venu pour remédier à notre perte, celui qui a voulu par lui-même et à ses dépens pourvoir à nos maux, quoiqu'il eût pu y remédier en nous envoyant un seul de ces esprits bienheureux qui le servent par milliers dans le paradis et qu'il eût mille autres moyens cachés dans les trésors de sa sagesse pour opérer notre salut. Oh ! comment ne serons-nous donc pas émus à la vue d'un tel rédempteur qui s'est ainsi abandonné et sacrifié pour nous, qui, à son égard, sommes à peine quelque chose : *tanquam nihilum ante te.*

Comment, ô souverain Seigneur de toutes choses, vous êtes-vous ainsi donné

---

à nous, qui sommes des hommes mortels, qui sommes un peu de terre et de cendre, qui sommes des vaisseaux de corruption, des créatures toutes remplies de vanité, d'ignorance et de misère et, ce qui est le plus déplorable, qui sommes souillés d'une infinité de péchés ! Comment, Seigneur, et pourquoi cela, si ce n'est pour attirer plus puissamment notre amour ? Pourquoi, si ce n'est pour nous obliger plus puissamment, avec une sainte honte, d'avoir tant hésité à vous abandonner par amour ce peu que nous sommes, après que l'amour vous a porté à abandonner et à sacrifier tout ce que vous êtes, vous qui êtes tout, pour notre salut et pour nos péchés.

En effet, ne semble-t-il pas que toute bonne justice, toute équité et toute raison demandaient que ce monde criminel pérît mille fois, plutôt qu'un Dieu, que le Fils d'un Dieu et le Créateur du monde

souffrit le moindre des moindres maux ! Oui, Seigneur, quand le monde entier aurait été anéanti pour ses crimes, ce n'eût jamais été qu'un juste châtiment pour une créature bornée, qui, n'ayant été tirée du néant que par bonté, pouvait bien retourner dans le néant par justice ! Mais que vous, qui êtes par droit de nature le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Dieu des dieux, le Saint des saints, soyez vous-même traité en criminel par les criminels eux-mêmes ! Que vous, qui êtes le Souverain en bonté, qui êtes l'Incomparable en sagesse, le très juste dans vos jugements, très véritable en vos paroles, très saint en toutes vos œuvres, en veniez à ce point de subir le jugement des plus iniques et d'expirer entre deux scélérats ! Que vous enfin qui êtes celui qui est, qui renfermez dans l'infinié et dans l'immensité de votre être tout ce qu'il y a de

perfection dans tous les êtres et jusqu'à la beauté des champs : *Pulchritudo agrumecum est*, vous vouliez vous anéantir vous-même, *exinanivit semetipsum*, afin que nous, qui sommes de pauvres néants, des atomes, qui ne sommes que faiblesse, fragilité, impuissance et corruption, soyons remis et rétablis dans tous nos droits ! N'est-ce pas ce qui semble choquer toute raison, ou, du moins, qui confond toutes nos raisons humaines et nous constraint d'adorer ce que nous ne saurions comprendre ?

Cependant vous l'avez fait et l'amour vous l'a fait faire pour nous ! Ne faut-il donc pas que, ne pouvant nous anéantir nous-mêmes pour relever, pour honorer, pour réparer vos divins anéantissements, du moins, nous voulions bien nous abandonner à la volonté de celui qui a fait le sacrifice volontaire de lui-même pour réparer ce que nous avions perdu volont-

tairement par le péché ! Ne faut-il pas que, ne pouvant lui sacrifier un autre Tout pour ce grand et divin Tout qu'il a sacrifié pour notre salut, nous nous désapproprions du moins de tout ce peu que nous sommes pour ne plus dépendre que de sa volonté ?

Mais ne le faut-il pas doublement si nous venons à considérer, non plus seulement celui qui a souffert pour nous, le Fils du Dieu vivant, le maître et le créateur du monde, mais, ce qui marque encore davantage son amour, ce qu'il a souffert pour nous : ce que nul au monde n'a jamais souffert et ne souffrira jamais, tout ce qu'il y a de plus douloureux, de plus amer et de plus écrasant dans la souffrance.



## DEUXIÈME POINT.

QUELLES SOUFFRANCES A ENDURÉES NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST ET DE QUELLE MANIÈRE IL LES A ENDURÉES.

O que ses souffrances furent, en effet, grandes, douloureuses et écrasantes ! Et combien cette considération doit nous être tendre et pressante pour amollir nos cœurs !

Voir cette tête vénérable, devant laquelle les Puissances du ciel tremblent, percée de cruelles épines ! Voir ce visage divin sali de crachats et livide de coups ; l'éclat de ce front si ignominieusement obscurci ; ces yeux brillants aveuglés d'une pluie de sang ; ces mains qui portent le ciel et la terre et qui n'ont jamais fait que du bien à chacun : *Pertransivit benefaciendo et sanando omnes...* blesées et déchirées avec des clous ; ces

pieds, qui n'ont jamais marché par la voie des pécheurs, percés par des blessures mortelles; ce cœur sacré, qui n'a jamais inspiré que paix: *Cogito cogitationes pacis*, plongé dans le plus profond des ennuis et écrasé de tristesse jusqu'à la mort; cette belle âme, qui a été le divin sanctuaire du Saint-Esprit et le plus cher objet des complaisances de Dieu même, réduite au dernier et au plus désolant des délassements intérieurs, *ut quid dereliquisti me !...* O bonté ineffable ! ô charité incompréhensible ! ô libéralité inouïe ! Cette vue n'est-elle pas infiniment puissante et toute pleine d'attraits pour gagner nos cœurs et les porter à être ravis de pouvoir s'abandonner à la volonté d'un Dieu qui a ainsi souffert pour nous ? Et cette volonté ne peut être pour nous que sanctifiante et béatifiante, puisque c'est la même qui l'a porté à souffrir

ces excès de peine et de douleur pour remédier à nos maux, pour opérer l'affaire de notre rédemption et de notre salut, sans qu'il y ait aucun mérite de notre part, ni aucune nécessité de la sienne.

Mais ne considérons pas ces souffrances, ainsi qu'on le fait ordinairement, comme une chose passée ou comme une douleur étrangère. Considérons-les comme un objet présent et comme notre propre tourment pour en concevoir, autant que possible, la grandeur. Mettons-nous à la place de celui qui souffre et imaginons-nous ce que nous souffrions, si on nous enfonçait, dans une partie aussi sensible que la tête, des épines pointues qui nous perçassent jusqu'aux os ! Si nous pouvons à peine souffrir, en cette partie, la piqûre d'une épingle, songeons ce qu'endura ce divin Sauveur, pour s'être fait notre Sauveur, dans un tourment de cette sorte ! Imaginons

ce que nous sentirions si l'on nous déchirait le corps à grands coups de fouet, mais avec tant de cruauté que le sang ruisselât de tous côtés, qu'il allât arroser les murailles voisines et donnât, ainsi qu'à ce divin Sauveur, la liberté de compter nos os : *Dinumeraverunt omnia ossa mea!* Imaginons-nous encore ce que nous souffririons si on nous perçait les pieds et les mains avec de gros clous d'une manière si violente et qu'on tint ainsi des heures entières notre corps suspendu par ces liens cruels! ce que nous souffririons de nous voir exposés à nu à la face d'un peuple! ce que nous souffririons encore si, dans tous ces cruels tourments, nous nous sentions si dénudés et si privés de toute consolation, si délaissés et si abandonnés des créatures et de Dieu même, que la terre ne fût plus pour nous qu'une terre d'épines, et le ciel, un ciel de bronze !

---

Si ces souffrances considérées en nos propres personnes et portées par nous-mêmes, nous paraissent insupportables, tâchons de concevoir quelque chose du tourment et de la peine de cet adorable Sauveur qui s'y est condamné volontairement et par amour pour nous. Et alors, que ces excès de souffrance nous découvrent l'excès de notre aveuglement ou de notre amour-propre, pour avoir hésité et appréhendé jusqu'aujourd'hui à abandonner complètement tous nos intérêts entre les mains de Dieu et à accepter tout ce qu'il fera. Ne voudra-t-il pas faire tout ce qu'il y aura à faire pour notre salut, après avoir tant souffert pour nous le mériter !

Enfin, pour découvrir encore plus l'excès de notre aveuglement et de notre pusillanimité quand nous craignons de nous abandonner à la volonté de celui qui, d'un Dieu de gloire, est devenu pour

nous un homme de douleurs, considérons de quelle manière il a souffert. Considérons avec quelle patience il a enduré toutes ses douleurs parce qu'il s'agissait de nos intérêts et de notre salut. La patience, dit notre angélique Docteur saint Thomas, est grande autant qu'elle peut l'être, quand, d'un côté, les souffrances sont extrêmes et, de l'autre, quand on souffre en silence, et enfin quand, pouvant nous en délivrer, nous ne le faisons pas. Or, ces trois conditions ne se trouvent-elles pas dans la patience du Sauveur ?

N'a-t-il pas souffert des tourments extrêmes et le Prophète n'assure-t-il pas qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais d'affliction pareille à la sienne ? *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus !*

Son silence n'a-t-il pas été admiré par ceux-là mêmes qui le faisaient souffrir ?

*Ita est miraretur præses,* dit le texte sacré. Et le Prophète ne dit-il pas qu'il a souffert comme un pauvre agneau qui demeure sans se plaindre quand on le tond ou qu'on le mène à la boucherie ? *Sicut agnus coram tondente se obmutuit et sicut ovis ad occisionem ducebatur.* Enfin, quand un de ses disciples veut se mettre en état de le défendre, ou que ses ennemis l'assurent qu'il n'a qu'à descendre de la croix pour qu'ils deviennent aussitôt ses disciples et ses adorateurs, ne tient-il pas ferme sur la croix jusqu'à la consommation de ce mystère si salutaire pour nous, si douloureux pour lui ? Et pourtant, il ne tient qu'à lui de prier son Père céleste, pour avoir tout aussitôt des légions d'anges pour terrasser ses ennemis, le mettre en liberté et faire cesser toutes ses peines !

N'est-ce donc pas le dernier des aveu-

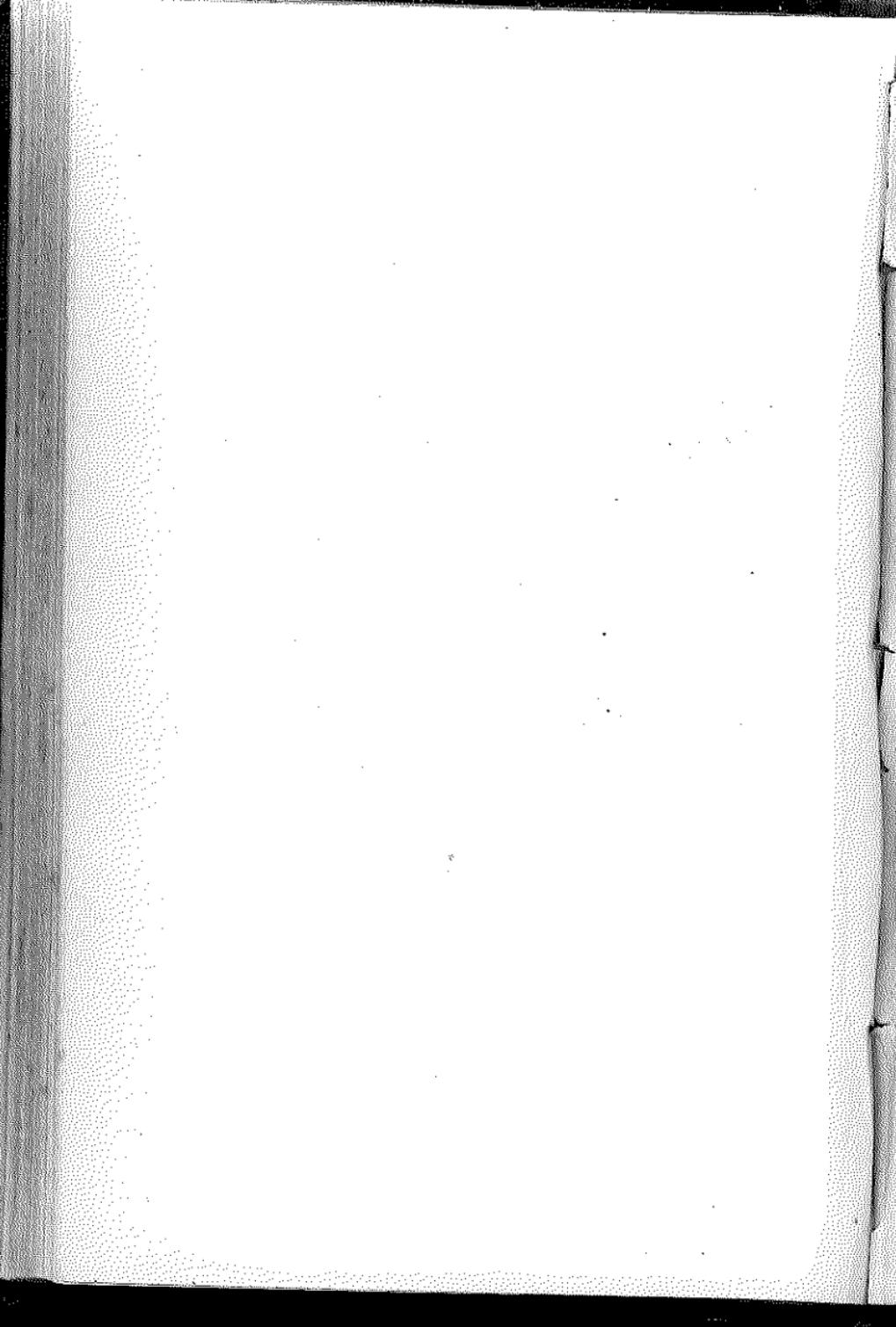
glements et la dernière des pusillanimités, après que le Fils de Dieu a souffert avec tant de patience et d'amour, après qu'il s'est immolé sur l'autel de la croix avec un si violent désir de nous sauver, d'hésiter encore, de vouloir suivre nos propres volontés et ne pas nous abandonner entre ses mains pour le temps et pour l'éternité? Il nous a bien montré qu'il voulait travailler lui-même à notre propre salut, qu'il voulait que ses souffrances deviennent notre trésor, que sa pourpre, inondée de son sang sacré, nous soit un riche et précieux habit, que sa couronne d'épines nous soit glorieuse, que ses meurtrissures nous donnent de la beauté, que ses douleurs nous soulagent, que ses amer-tumes nous nourrissent, que ses plaies nous guérissent, que son sang nous enrichisse, et que son amour, dont il a été lui-même enivré, en ayant été exposé nu à la

risée du peuple comme un autre Noé,  
nous enivre saintement et heureusement  
pour la vie éternelle.



QUATRIÈME JOUR  
DE LA RETRAITE.

---





## PREMIÈRE MÉDITATION.

---

L'AMOUR QUE JÉSUS-CHRIST NOUS A TÉMOIGNÉ  
DANS LE DON QU'IL NOUS A FAIT DE TOUT  
LUI-MÊME AU SACREMENT DE L'AUTEL, EST  
UN DES PLUS PUISSANTS MOTIFS POUR NOUS  
PORTER AU PUR ABANDON.

---

**N**UL sentiment n'a plus d'influence sur nos âmes que celui de l'amour, et il faudrait avoir un cœur de pierre et se montrer l'ennemi déclaré de ses propres intérêts, pour rester indifférent à celui que Dieu nous a témoigné. Mais où nous a-t-il donné une marque plus grande de son amour qu'au Saint-Sacrement de son autel ? C'est là que Jésus-Christ nous fait le don inestimable de tout lui-même. C'est là, plus que partout ailleurs, qu'il nous montre combien il nous aime. C'est

là, par excellence, le mystère de la grâce et de l'amour.

Sans doute toutes les actions de Notre-Seigneur Jésus-Christ, toutes les circonstances de sa vie, toutes ses œuvres admirables, tous les dons merveilleux qu'il nous a faits sont autant de preuves de son amour et bien capables de ravir nos cœurs, de les rendre tout débordants de gratitude, de reconnaissance, de confiance, et de les porter ainsi au plus amoureux abandon. Il est bien certain pourtant que c'est à la fin de sa vie, dans les actions qui précédèrent immédiatement sa mort, qu'il nous livra tout son cœur, comme le remarque saint Jean : *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.*

Oe fut dans ces derniers moments que Jésus-Christ nous gratifia de ses plus signalées faveurs et nous laissa les plus précieux gages de son amour. Et, parmi

tous, le don le plus magnifique est celui qu'il nous fit de lui-même dans cet auguste Sacrement. C'est donc par excellence le grand mystère de l'amour, bien capable, si nous le considérons avec attention, de nous ravir le cœur et de nous conduire au plus pur abandon.

O'est là, en effet, ce qu'il a voulu; c'est bien là ce qu'il a cherché par un don si amoureux. Il a voulu se faire aimer de nous et plus encore, ne faire qu'un avec nous.



#### PREMIER POINT.

---

EN INSTITUANT LE SACREMENT DE L'EUCHARISTIE,  
NOTRE-SEIGNEUR A VOULU SE FAIRE AIMÉR DE  
NOUS.

---

O âmes qui hésitez encore, et qui craignez de franchir le pas du pur abandon, avec lequel pourtant, en perdant tout on

---

gagne tout, considérez, je vous prie, quel a été pour nous l'amour de cet époux céleste dans cet adorable sacrement. Gravez-en un souvenir ineffaçable au plus intime de vous-même. En nous faisant ce don inestimable, son désir le plus cher a été, en effet, de se faire aimer de nos âmes. C'est pour cela qu'il prit ce pain mystérieux, qu'il le consacra par des paroles si puissantes que quiconque le reçoit dignement ne manque pas d'être blessé de cet amour. O mystère admirable et digne d'être imprimé au plus profond de nos cœurs !

Si un prince élevait une esclave jusqu'à lui pour en faire son épouse, la reine et la souveraine de tous ses États, ne dirions-nous pas que l'amour de ce prince est merveilleux et qu'il ne saurait être assez reconnu? Mais s'il arrivait qu'après avoir été abandonné et trahi, il se mit encore en peine de regagner le cœur de

cette esclave, ne serions-nous pas alors dans l'admiration de voir que son amour allât jusqu'à cet excès ? Or, vous avez fait bien plus pour mon âme, ô Roi de gloire, bien plus pour chacun de nous ! Votre cœur ne s'est pas contenté de prendre nos âmes pour ses épouses dans le divin mystère de l'incarnation, alors qu'elles étaient les esclaves du démon. Il les a recherchées, sans se lasser, alors qu'elles le fuyaient, méconnaissant une si grande faveur qui vous avait abaissé vous-même autant qu'elle les avait élevées. Il a créé ce pain mystérieux, ce pain d'amour, et il l'a rendu si puissant qu'il est capable de transformer en vous-même tous ceux qui s'en nourrissent, de changer leurs cœurs, leurs volontés, leurs inclinations et de les faire brûler des plus vives flammes du divin amour.

Qui donc, après cela, pourra douter de l'amour de Dieu pour nos âmes ? La plus

grande marque de l'amour à l'égard de quelqu'un n'est-il pas le désir d'en être aimé ? Notre adorable Sauveur pouvait-il employer un moyen plus puissant et plus extraordinaire, pour nous témoigner ce désir et attirer nos coeurs, que le sacrement de l'autel ? Non, non, mon divin Maître, Époux céleste de mon âme, après un don si magnifique, je ne saurais douter que vous m'aimiez, et que vous m'aimerez d'autant plus tendrement que je m'abandonnerai à vous avec une plus entière et plus douce confiance.



#### DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR A VOULU NE JAMAIS SE SÉPARER  
DE NOUS.

Mais avançons dans la considération d'un si divin mystère pour y découvrir

encore bien d'autres secrets d'amour, bien d'autres motifs du plus tendre abandon.

Sachons bien que le désir de se faire aimer de nous n'a pas été le seul motif qui a déterminé ce divin Époux à nous donner comme nourriture son propre corps et son propre sang. Il a voulu encore, par là, ne jamais se séparer de nous. Oui, il fallait qu'il nous quittât, mais comme son cœur n'aurait pu supporter l'absence des âmes qu'il aimait, il fallait en même temps qu'il demeurât avec nous. Lui, étant Dieu, ne pouvait demeurer plus longtemps sur la terre, et les âmes ses épouses ne pouvaient pas encore le suivre dans le ciel, puisqu'il devait y en avoir jusqu'à la fin des siècles sur la terre. Il trouva alors un moyen pour qu'ils ne fussent pas séparés l'un de l'autre, lui remontant au ciel, et les âmes, ses épouses, demeurant encore dans le monde. Il

↓  
institua ce divin et mystérieux sacrement, par lequel les âmes sont unies à lui par un lien d'amour si étroit qu'elles ne font plus avec lui qu'un cœur, qu'une âme et qu'une volonté. De même, en effet, que la nourriture et celui qui la reçoit ne font plus qu'un, Notre-Seigneur Jésus-Christ et celui qui le reçoit ne font plus en quelque sorte qu'un seul, ainsi que je viens de le dire, par l'union intime des cœurs et des volontés. Mais quelle différence ! Ce n'est pas Jésus-Christ, en effet, comme le remarque saint Augustin, qui se change en nos âmes, mais nos âmes et nos cœurs qui se changent en Jésus-Christ. Les natures restent distinctes, mais il y a unité d'amour, de sentiments, de cœur et de vie.

Pouvons-nous maintenant, après avoir considéré les motifs qui ont inspiré à Notre-Seigneur l'institution de ce divin Sacrement, le désir ardent de se faire

aimer de nous et la volonté de s'en séparer jamais, pouvons-nous, dis-je, douter encore de la grandeur de son amour dans ce don qu'il nous a fait de lui-même ? Ne devons-nous pas y répondre par l'abandon total de tout nous-même à la volonté de cet Époux céleste ? Il est impossible de mieux placer nos intérêts, que de les abandonner tout entiers entre les mains de celui qui, étant le Dieu de grandeur et de majesté, a bien voulu pourtant nous aimer jusqu'à prendre la forme d'une nourriture commune pour se faire aimer de nous et ne jamais se séparer de nous.



## TROISIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR A VOULU NE FAIRE QU'UN  
AVEC NOUS.

Il y a enfin un troisième motif qui a inspiré Notre-Seigneur pour l'institution de cet admirable Sacrement, motif non moins digne que les deux précédents d'émuvoir nos cœurs. Ce divin Sauveur, en effet, voyant sa mort prochaine, ne voulut pas partir de ce monde sans faire son testament. Il voulut, avant de les quitter, honorer et enrichir nos âmes, ses épouses, de quelque don signalé qui servit, tout ensemble, à leur entretien, à leur conservation, à leur aliment et à leur salut. C'est alors qu'il leur laissa cette nourriture divine qui contient son corps, son âme, sa divinité et lui-même sous les espèces du pain et du vin, le

don le plus riche, le plus utile et le plus magnifique de tous ceux qu'il pouvait leur faire.

L'âme, en effet, n'a pas moins besoin que le corps d'une nourriture proportionnée à sa nature. Elle doit vivre d'une vie sainte et surnaturelle, aussi lui a-t-il donné ce pain du ciel, pour entretenir en elle une vie toute céleste. Voyez maintenant, ô âmes, si on aurait pu donner aucune marque d'amour qui égalât celle-ci: qu'un Dieu ait laissé sa propre chair et son propre sang dans le monde pour nourrir nos âmes, pour servir de remède à nos maux, de soutien à notre faiblesse et devenir par là même une seule chose avec nous!

L'histoire nous apprend que, pendant le siège de Jérusalem, pressées par la faim, des mères ont mangé la chair de leurs enfants; mais a-t-on jamais entendu dire qu'une mère ait donné à manger de

sa propre chair à son enfant pour le garantir de la faim ? Nous n'avons point encore connu ces sortes de mères sur la terre.

Cependant, c'est ce qu'a fait cet Époux céleste qui a eu pour nous un cœur plus tendre que celui de toutes les mères, et il l'a fait pour gagner notre cœur et nous porter à nous donner entièrement à lui. Voyant que nos âmes mouraient de faim et que lui seul pouvait leur conserver la vie, il a bien voulu se livrer lui-même aux bourreaux et à la mort, afin que nous puissions nous nourrir de sa chair immolée pour nous. Et il ne nous l'a pas donnée une seule fois, mais il a voulu, par un prodige de bonté, nous la donner pour jamais, pour tous les jours de notre vie, au moyen de ce sacrement dans lequel il demeure et demeurera jusqu'à la fin des siècles. Pouvait-il nous honorer d'une plus riche, plus rare et plus amou-

reuse faveur ? Mais aussi, après une si grande marque d'amour, est-il possible d'hésiter encore et de ne pas entrer dans le pur abandon, soit pour s'y établir en désir et en volonté, soit pour le pratiquer dans les occasions ?

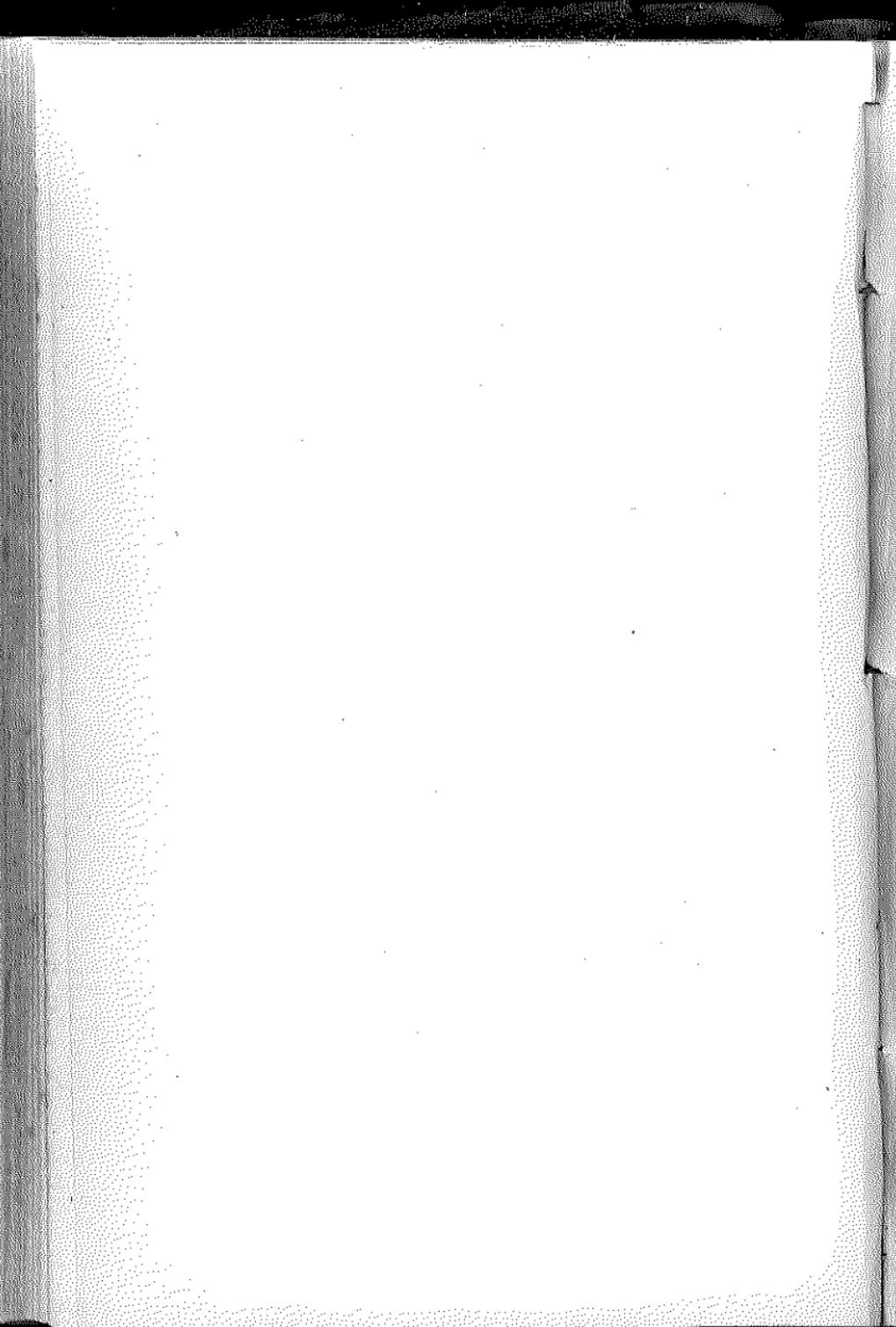
Qui de nous ne sera ravi d'une sainte joie de remettre tous ses intérêts, de s'abandonner lui-même, plus que tout, entre les mains d'un Dieu si amoureux de notre salut et de nos âmes, d'un Dieu qui a tout fait pour l'amour de nous : *Omnia propter vos*, qui s'est abaissé jusqu'à se faire notre égal : *Et homo factus est*, qui enfin, n'a pas hésité à s'anéantir jusqu'à devenir ce pain mystérieux ?

Qui ne souhaitera, du plus sincère de son cœur, de s'unir par le plus parfait de tous les abandons, à un Dieu qui a su trouver, pour ne jamais se séparer de nous, une telle invention d'amour, un

pain, non seulement vivifiant, mais vivant, qui n'est autre que lui-même : *Ego sum Panis vivus!* Pain divin! au moyen duquel nos âmes sont incorporées spirituellement à ce Dieu d'amour et unies à lui d'un lien si étroit qu'elles ne font plus qu'un même cœur, une même inclination, une même volonté.

Après un tel amour, peut-on respirer autre chose qu'abandon, acceptation, acquiescement aux ordres de la volonté d'un Dieu qui, après s'être livré lui-même à la mort, a voulu qu'on le rende tous les jours de nouveau hostie et victime? Il a voulu, en nous nourrissant de sa chair, immolée une fois sur l'autel de la croix et continuellement sur nos autels, que nous vivions de sa propre vie, c'est-à-dire d'une vie élevée au-dessus des sens et des inclinations de la chair et de la nature, d'une vie céleste qui nous donne un saint penchant pour ne plus

converser que dans les cieux, d'une vie divine qui ne respire plus que Dieu et volonté de Dieu, d'une vie qui soit un gage de cette vie éternelle que nous attendons dans la bienheureuse éternité : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum.*





## DEUXIÈME MÉDITATION.

---

LA GRANDEUR ET L'EXCELLENCE INFINIE  
DE DIEU NOUS SONT DE JUSTES ET PRES-  
SANTS MOTIFS POUR NOLS PORTER AU PUR  
ABANDON.

---

### PREMIER POINT.

GRANDEUR ET EXCELLENCE INFINIE DE DIEU.  
SA BEAUTÉ.

---

**T**E pur abandon n'est pas autre chose qu'une soumission parfaite à Dieu et à sa volonté, un humble acquiescement à ses ordres pour tout ce qu'il voudra faire de nous et un sacrifice de tous nos intérêts et de tout nous-même plus que de tout le reste, au bon plaisir d'un Dieu qui vaut infiniment plus que nous-même, infiniment plus que des millions de nous-même. Mais s'il en est ainsi, il

n'y a pas de doute que la grandeur et l'excellence infinie de Dieu, qui renferme le comble de toutes les perfections, ne nous soient un des plus justes et des plus pressants motifs pour nous porter à cet abandon. Nulle considération ne peut nous obliger plus puissamment à la soumission, à l'acquiescement et au sacrifice de nous-même le plus entier et le plus parfait qui nous soit possible.

Quel plus juste et plus puissant motif pourrions-nous avoir pour nous porter à la soumission ? Celui entre les bras duquel nous nous abandonnons est notre Dieu, et un Dieu d'une telle grandeur, d'une telle excellence et d'une telle perfection qu'il est, tout ensemble, notre principe, notre centre, notre fin, notre repos, notre soutien et comme l'âme de tout nous-même, enfin notre Tout ! Il est si grand, si excellent et si parfait qu'on peut dire qu'il est invisible et

---

qu'il voit tout, qu'il est immuable et inaltérable et qu'il fait tous les changements. Il est celui que la diversité ne change point, que la nécessité n'appauvrit point, qui n'est point troublé par les choses tristes, devant qui le passé n'est point écoulé et pour qui l'avenir ne succède point, que les temps n'ont pas commencé et que les accidents ne détruiront pas, puisqu'il demeurera éternellement et qu'il sera le même dans tous les siècles des siècles : *Tu autem in æternum permanes!*

Oui, celui auquel il importe de nous soumettre est tellement parfait et excellent dans son être qu'on peut dire qu'il a tout créé, mais sans aucun besoin ; qu'il soutient tout, mais sans se lasser ; qu'il gouverne tout, mais sans travail ; et qu'il donne le mouvement à tout, sans se mouvoir. On peut dire de lui qu'il est, en quelque manière, tout œil et toutes

main<sup>s</sup> parce qu'il voit tout et qu'il porte tout, qu'il fait et qu'il conserve tout. Il est si parfait et si excellent dans son Être qu'il est dans toutes choses sans en être limité, hors de toutes choses sans en être exclu, au-dessous de toutes choses sans en être abaissé, au-dessus de toutes choses sans en être plus élevé. Oui, il est si parfait dans son Être que, si nous nous en séparons, nous tombons; si nous nous en approchons, nous nous relevons, et si nous demeurons avec lui, nous subsistons. Il est celui dont personne ne s'éloigne sans être trompé, que personne ne cherche sans être instruit et que personne ne trouve s'il n'est pur. C'est celui encore dont on peut dire que le connaître, c'est vivre; le servir, c'est régner; le louer, c'est le salut et la joie.

Si donc il est d'une telle perfection, d'une telle excellence, d'une telle gran-

deur d'être, peut-on refuser de soumettre par le pur abandon le rien à celui qui est tout, et tellement tout que s'il venait un moment à se séparer de nous et à cesser, comme dit saint Grégoire, de nous prêter son secours et son concours, nous retomberions au même moment dans notre premier néant : *Deus, si ab his quæ sunt regendis cessaret, simul et nostra cessaret actio, omnisque natura concideret !*

Ne faut-il pas être dans le dernier aveuglement, comme le remarque si bien notre angélique Docteur, pour ne pas se soumettre volontairement, par cet abandon, à la volonté d'un Dieu auquel nous ne pouvons manquer d'être soumis volontairement ou par force. C'est, en effet, une nécessité, en raison de l'excellence et de la toute-puissance de la volonté de Dieu, ou que l'homme fasse librement cette volonté en s'y soumettant, ou que

Dieu fasse souverainement sa volonté sur l'homme et se le soumette avec rigueur en punissant sa folle et vaine résistance : *Cum enim voluntas Dei sit ita efficax ut oporteat illam penitus impleri, alterum erit necessarium, aut quod homo faciat voluntatem Dei subiiciendo se, aut quod faciat Deus voluntatem suam puniendo eum.*

Mais entrons encore plus dans le détail des divines perfections de cet Être souverain pour voir plus clairement combien cette grandeur et cette excellence infinie de Dieu nous sont de justes motifs de soumission à sa volonté. Parmi les motifs qui donnent de l'amour et, par l'amour, engagent le cœur à s'abandonner, la beauté a toujours tenu un des premiers rangs. Qui donc d'entre nous n'aimera pas notre Dieu, mais d'un amour à nous ravir le cœur pour le sacrifier par le pur abandon à son bon plaisir, si

---

nous considérons qu'il est la source de toutes les beautés et l'ornement et la beauté de tout cet univers, puisque ayant créé toutes choses, il les a faites belles chacune en sa manière? Qui d'entre nous ne l'aimera pas, si nous considérons, comme disait une sainte martyre, qu'il est un Dieu dont la lune et le soleil admirerent la beauté : *Cujus pulchritudinem sol et luna mirantur!* que les Anges n'ont pas de plus agréable objet que sa divine face : *In quem desiderant Angeli prospicere.* et que sa vue fait la félicité et la gloire consommée de tous les Bienheureux? La beauté de ce Dieu d'amour qui nous a faits pour lui, est d'une telle perfection que c'est lui qui a embelli tout ce grand monde, que c'est lui qui a paré le ciel de si brillantes étoiles, l'air d'un si grand nombre d'oiseaux, l'eau de tant d'espèces de poissons, les prés de si belles fleurs et la

---

terre d'une infinité de plantes et d'animaux. Il est si beau dans tous les endroits du monde, qu'il n'en est aucun où l'on ne voie des traces et des marques de sa beauté ; il est beau dans le ciel par sa gloire, beau dans les enfers par sa justice, beau dans les bons par sa grâce et beau dans les méchants par la patience avec laquelle il les supporte.



## DEUXIÈME POINT.

---

### SA PERFECTION ET SA DOUCEUR.

---

Mais si, de la beauté, qui est une perfection particulière, nous venons à considérer le comble de ses perfections divines, combien cette considération sera encore plus puissante pour nous tou-

cher ! Il n'est rien, en effet, d'aimable et d'attrayant à l'égal de la perfection, de même qu'il n'est rien qui nous inspire plus de répulsion que ce qui est ou paraît imparfait à nos yeux. Comment donc ne serons-nous pas transportés d'un saint amour à la vue d'un Dieu qui est si parfait dans son Être et dans sa perfection, qu'il est le Tout-Puissant en vertu, le souverain en bonté, l'incomparable en sagesse, le très juste dans ses jugements, le très caché dans ses pensées, le très véritable en ses paroles et le très saint en toutes ses œuvres, *et sanctus in omnibus operibus suis* ! Il est le seul capable de juger sans crainte de faillir, le seul capable de châtier sans crainte de s'émouvoir, le seul capable de faire des libéralités sans crainte de perdre ses richesses. Il est si parfait encore qu'on peut dire qu'il est, lui seul et par lui seul, la lumière assurée, la sagesse infaillible, la simplicité

---

sans mélange, l'espérance certaine, la charité accomplie, la vie, la joie et la félicité éternelle. Si donc la perfection est quelque chose de si aimable, qui donc ne vous aimera, ô Dieu tout aimable, ô l'amour et l'amabilité même, qui avez dans votre être et, par la perfection de votre être, toutes les amabilités et toutes les perfections des êtres, à un degré infini ? Qui ne vous aimera, sinon autant que vous le méritez, du moins autant qu'on peut vous aimer ? Qui n'aura pas un cœur toujours nouveau pour vous aimer, un cœur toujours plus soumis à vos volontés, un cœur toujours plus disposé à vous tout abandonner ? Vous êtes, par le comble infini de vos perfections, le seul qui méritez un amour infini, des louanges sans fin, une gloire éternelle, un pouvoir souverain, un règne qui durera toujours, et un empire qui n'a ni bornes ni limites !

Mais avançons et tâchons d'approfondir plus encore ce comble de perfections. La douceur n'est-elle pas, par-dessus tout, ce qui gagne le plus l'affection du cœur ? Or, qui donc a plus de douceur que notre Dieu, lui qui supporte nos désordres avec tant de patience, qui nous les pardonne avec tant de bonté, si nous le voulons véritablement, et qui ne nous recommande rien tant que de nous rendre les imitateurs de sa douceur ? *Discite a me, quia mitis sum !*

Si les biens ont des appas, non seulement pour se faire aimer, mais pour faire estimer et rechercher celui qui les possède, je demande qui est plus riche et plus abondant en richesses que Dieu ? Il possède en lui-même tous les biens et tous les êtres de toutes les créatures, en sorte que tout ce qu'on voit de rare, de riche, de précieux, d'aimable et d'admirable en tout ce qui est répandu dans le

monde et qui rend le monde si accompli, tout est renfermé, recueilli et réuni dans l'être éminent de Dieu, et d'une manière infiniment plus avantageuse, plus merveilleuse et plus aimable. Et où trouver une volonté plus portée à bien faire, plus bienfaisante que celle de Dieu ? D'elle-même, elle ne saurait que bien faire et nous faire du bien puisqu'elle n'est pas seulement une volonté bonne comme peut être la volonté de la créature, mais, de sa nature la bonté, même et la bonté dans toute son étendue : *Deus cuius natura bonitas.* Si enfin, on aime un époux avec tant de tendresse et de déférence à ses volontés, que c'est assez de savoir qu'il veut quelque chose pour le vouloir et pour entrer dans tous ses sentiments, quel est l'Époux de nos âmes, sinon Dieu ? Lui seul peut remplir la capacité de nos cœurs et de nos désirs ; lui, qui a donné jusqu'à la dernière goutte de

son sang pour mériter à chacune de nos âmes cette riche qualité d'épouse : *Sponsus sanguinum tu mihi es !*

Comment donc hésiter encore à faire le sacrifice de notre vie au bon plaisir et à la volonté d'un Dieu qui renferme en lui-même cette grandeur, cette excellence et ce comble de perfections ? Comment ne pas lui faire le sacrifice d'holocauste où tout soit consommé pour sa gloire, où tout lui soit abandonné ?

Oui, ô grand Dieu, des êtres aussi petits et aussi abjects que nous sommes en comparaison de votre grandeur, devant qui nous sommes comme si nous n'étions pas : *Omnes gentes tanquam nihilum ante te*; oui, dis-je, des atomes tels que nous sommes devant vous, ne doivent et ne peuvent que s'estimer trop heureux de pouvoir être des sujets sur lesquels s'accomplisse votre bon plaisir, et trop heureux mille fois de pouvoir, par cet accom-

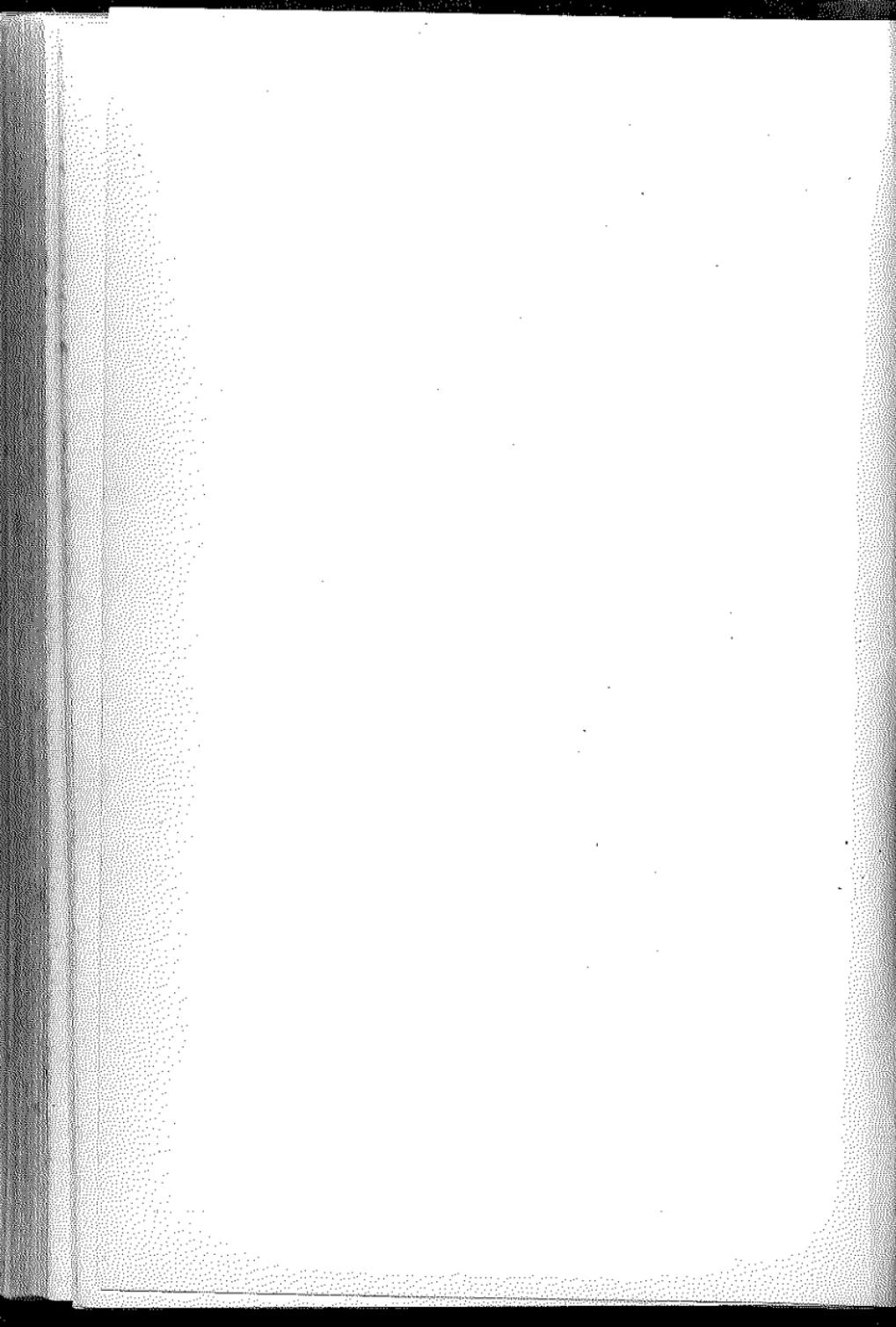
plissement, vous devenir autant de sujets de joie !

Nous devons nous estimer également trop heureux, puisqu'en nous soumettant ainsi volontairement à votre volonté qui, de sa nature, est la Bonté même, la Paternité suprême, l'Amour et la Charité, cette volonté ne saurait s'accomplir sur nous que pour notre bien, pour notre perfection, pour notre sanctification et pour notre salut. L'amour et la bonté ne peuvent, en effet, qu'aimer et chérir ceux qui les aiment d'un amour aussi pur que celui dont on aime dans le pur abandon : *Ego diligentes me diligo !*



CINQUIÈME JOUR  
DE LA RETRAITE.

---





## PREMIÈRE MÉDITATION.

---

NOTRE NÉANT, NOTRE FRAGILITÉ, NOTRE IMPUSSANCE A L'ÉGARD DU BIEN NOUS SONT DE TRÈS PUISSANTS MOTIFS ET UNE HEUREUSE NÉCESSITÉ POUR NOUS PORTER AU PUR ABANDON.

---

**S**I LA grandeur de Dieu, son excellence et le comble infini de ses perfections nous sont de puissants motifs pour nous porter au pur abandon, et nous y porter par justice, ainsi que nous l'avons vu, notre néant, notre faiblesse, notre fragilité, notre impuissance à faire le bien de nous-mêmes, *quasi ex nobis*, ne nous sont pas de moindres motifs, ni de moins pressants, pour nous y porter par nécessité. La raison, en effet, l'Écriture et notre propre expérience nous convain-

quent clairement que nous ne ferons jamais rien dans la voie de la perfection et du salut tant que nous nous appuierons seulement sur nous-mêmes, sur nos résolutions et sur nos propres efforts. Elles nous enseignent que, tout bien venant d'En-Haut, comme dit l'Écriture, c'est une nécessité de recourir à ce bien souverain pour qu'il nous fasse faire ce que nous ne ferions jamais par nous, et en nous confiant à nous.

---

#### PREMIER POINT.

---

CETTE VÉRITÉ NOUS EST PROUVÉE  
PAR L'EXPÉRIENCE.

---

Si nous voulons nous en rapporter à notre propre expérience, ne nous apprend-elle pas chaque jour que, pour nous être

jusqu'ici appuyés sur nous-mêmes, sur nos résolutions, sur nos propres forces, sans demander à Dieu son assistance, nous ne sommes peut-être jamais venus à l'oraison sans y avoir été distraits et ennuyés, quelque effort que nous ayons fait pour nous en défendre? L'expérience ne nous apprend-elle pas tous les jours qu'après tant de résolutions, nous n'avons cependant bien souvent, dans nos prières, nul respect pour cette divine majesté à laquelle nous parlons, et que nous attendons parfois avec impatience l'heure qui doit finir notre prière pour passer à quelque autre œuvre qui soit plus selon notre goût? Et pour tous nos autres exercices de piété, tous les devoirs de notre vie, avec quelle tiédeur nous en acquittons-nous quelquefois, malgré nos plus fortes résolutions, et combien y mêlons-nous de défauts et d'imperfections?

Nous savons que Dieu ne regarde pas

tant les œuvres que nous faisons que l'intention qui les inspire. Et cependant combien de nos intentions sont vraiment pures, sans mélange de poussière, c'est-à-dire d'amour-propre ou de vanité? Combien d'œuvres n'avons-nous pas entreprises dans un but purement humain, pour conserver notre réputation et notre honneur, pour plaire à nos amis, pour satisfaire nos inclinations et notre volonté, et combien peu en trouverons-nous où nous ayons purement recherché Dieu et où le monde et les intérêts humains n'aient point eu de part?

Vous voyez donc, ô âmes chrétiennes, l'heureuse nécessité où vous êtes de recourir à Dieu et de vous abandonner entre ses mains pour qu'il vous fasse faire ce que vous ne ferez jamais par vous-mêmes. Vous voyez qu'il faut placer en lui votre confiance, votre force et vos espérances et ne point tant vous

appuyer sur vous, puisque, pour l'avoir fait jusqu'à ce jour, vous languissez encore dans les mêmes défauts, les mêmes faiblesses et les mêmes misères.

Mais poursuivons et poussons plus avant cette considération. Voyons, par notre propre expérience, la nécessité où nous sommes, en conséquence de notre impuissance et de notre éant, de nous abandonner entre les mains de Dieu, afin qu'en récompense de notre abandon et de notre confiance, il nous fasse faire ce que nous ne ferons jamais s'il ne nous le fait faire.

Voyons, par exemple, de quelle manière nous pratiquons la charité que nous devons avoir pour le prochain, après les innombrables résolutions que nous avons certainement déjà prises à ce sujet. C'est en effet un des points les plus essentiels à la perfection.

Dites-moi, je vous prie, oserions-nous bien assurer avoir aimé une seule fois

---

notre prochain comme nous-mêmes ? Avons-nous ressenti ses peines comme les nôtres ? L'avons-nous secouru dans ses misères et ses besoins, ou, du moins, en avons-nous eu quelque pitié ? Au contraire, n'avons-nous pas parfois augmenté la douleur des pauvres au lieu d'y compatir ? Ne leur avons-nous par parlé rudement ? Ne leur avons-nous pas bien souvent reproché leurs fautes, ne nous souvenant pas que la véritable justice n'est jamais sans compassion, tandis que la fausse est toujours accompagnée de colère ? Il est certain, n'est-ce pas, que nous sommes encore bien éloignés de cet amour que l'Apôtre demande de nous, lorsqu'il nous ordonne si souvent de nous aimer les uns les autres comme les membres d'un même corps, puisque nous avons tous part au même esprit et que nous sommes tous sous un même chef, qui est Jésus-Christ.

Il est donc vrai que, si nous entrons dans une sérieuse considération de nous-mêmes, de notre faiblesse et de notre néant, et si nous creusons un peu avant dans notre impuissance, nous sommes contraints d'avouer, par notre propre expérience, que nous nous sommes jusqu'ici bien lourdement trompés.

Pour faire l'ouvrage de notre perfection et de notre salut, pour sortir de nos imperfections et de nos misères, nous nous sommes appuyés exclusivement sur nous-mêmes, sur nos propres forces, sur nos actes et nos résolutions ; tout cela n'est qu'un bras de chair quand il est pris pour seul appui, et ces efforts ne sont rien, si nous ne pensons pas à les faire reposer sur le secours et la bénédiction du Seigneur, comme nous le faisons par le pur abandon, au moyen duquel nos affaires deviennent ses propres affaires.

Hélas ! combien sont encore fortes et

vigoureuses dans notre âme les racines de l'orgueil, de l'honneur mondain, de la vaine gloire ! Combien de dissimulation employée à cacher nos défauts et à paraître autres que nous sommes !

Combien encore d'amour pour nos intérêts, d'attachement aux commodités du corps, dont nous nous rendons, sous prétexte de nécessité, en quelque sorte, les esclaves ! Combien rarement, au contraire, notre volonté propre renonce-t-elle à elle-même et quitte-t-elle ce qu'elle aime et ce qui lui plaît, pour faire la volonté de Dieu ou celle du prochain !

O arrêtons-nous, arrêtons-nous, de grâce, sur ce point pour reconnaître encore mieux, par notre expérience, combien tous nos efforts, toutes nos résolutions, quand nous les prenons pour unique appui, sont inutiles pour nous faire triompher de nous-mêmes !

Qu'ils sont sages, au contraire, ceux

qui, pour faire mourir cette propre volonté qui renait toujours, mettent leur confiance et leur appui dans l'abandon à la volonté divine! Ils ont le secret de toutes les victoires, la laissant agir en toutes choses, acceptant tout ce qu'elle fait, soit qu'elle mortifie, soit qu'elle vivifie, la prenant pour guide dans tout ce qu'ils entreprennent, et appuyant sur elle tous leurs efforts pour les rendre efficaces et persévéreants, ayant sans cesse le regard fixé sur elle, pour agir ou pour souffrir.

C'est donc là une vérité que notre propre expérience rend manifeste. Livrés à notre faiblesse, nous sommes impuissants à faire un seul pas sur la route de la perfection et du Ciel. Appuyés sur notre fragilité seule, nous ne pouvons absolument rien. Si, au contraire, nous recourons à la grâce de Dieu; si nous sollicitons, par un généreux abandon, le secours de sa Toute-Puissance. alors.

---

nous devenons forts, et nous pouvons,  
dans la voie du salut, tout espérer et tout  
entreprendre.



#### DEUXIÈME POINT.

---

CETTE VÉRITÉ NOUS EST ENSEIGNÉE PAR LA RAISON  
ET L'ÉCRITURE SAINTE.

---

Au témoignage de notre propre expé-  
rience, viennent s'ajouter ceux de l'Écri-  
ture sainte et de la raison.

Un des premiers principes de la raison,  
et des plus incontestables, c'est que Dieu  
est tout et le principe de toutes choses.  
Il est la source de tout bien, lorsque, de  
nous-mêmes, nous ne sommes que néant.  
C'est donc une conséquence absolue qu'il  
faut, de toute nécessité, nous abandonner

entre les mains de Dieu et attendre de sa grâce cette perfection et ce salut que nous ne pouvons pas attendre de nous seuls. Il ne saurait y avoir de plus extrême aveuglement que de vouloir s'appuyer sur le néant et ne pas s'en remettre de tout cœur à celui qui est tout, infiniment puissant et infiniment parfait.

Puisque nous ne sommes rien, il est évident que nous ne ferons jamais dans le bien que ce que cette source de tout bien nous fera faire : *Faciam ut faciatis et in præceptis meis ambuletis*. Et cette grâce, nous ne l'obtiendrons pas de Dieu en restant propriétaires de nos propres intérêts, mais bien plutôt, et peut-être seulement quand nous reconnaîtrons cette première vérité et ce grand principe que Dieu, étant tout, et nous n'étant rien de nous-mêmes, nous devons nous défier de notre rien

---

pour nous confier par le pur abandon à celui qui est tout.

Mais n'est-ce pas encore ce que nous apprennent les divines Écritures ? N'est-ce pas ce que le Roi-Prophète a voulu nous enseigner lorsqu'il nous dit qu'il a mis entre les mains de Dieu tous ses intérêts et toutes ses affaires : *In manibus tuis sortes meæ*. Sans doute, Dieu en était déjà le maître par cette autorité et ce domaine suprême qu'il a sur toutes choses, mais il attendait ce don filial et cet abandon amoureux pour en faire comme sa propre affaire.

N'est-ce pas ce qu'il a voulu encore nous enseigner quand, se représentant devant Dieu comme un pauvre et un mendiant qui, de lui-même, n'est que misère et indigence et n'a d'autre ressource que la confiance et l'abandon entre les mains de ceux qui peuvent le secourir, il nous montre Dieu le prenant

sous sa protection, et dès lors, entrant, en quelque sorte, dans une grande sollicitude et dans le souci à son sujet : *Ego autem mendicus sum et pauper, Dominus sollicitus est mei !*

N'est-ce pas encore ce que le même prophète nous apprend quand il nous dit que toute la puissance des rois et des grands de la terre ne leur sert à rien pour le salut : *Non salvatur rex per multam virtutem*, et que ce n'est pas par leur propre force, mais par la grâce de Dieu qu'ils arriveront au salut, ceux que nous voyons courir à pas de géants dans le chemin de la perfection : *Non salvatur rex per multam virtutem, et gigas non salvabitur in multitudine virtutis suæ.*

Ceux-là seuls qui mettent leur appui et leur espérance dans le Seigneur, en s'abandonnant, du milieu de leur néant, à sa volonté sainte, sont dignes d'attirer

sur leurs âmes les bénédictions d'En-Haut. Dieu les regarde avec une complaisance aussi efficace qu'amoureuse, il les protège, il les secourt, il les fortifie, il les fait enfin arriver heureusement au port du salut: *Beneplacitum est Domino super timentes eum et in eis qui sperant super misericordia ejus.*

Oh ! disons donc encore une fois que nous nous sommes bien trompés quand, au lieu de nous mettre par un amoureux abandon entre les mains de Dieu, pour qu'il nous aide dans l'affaire de notre salut, nous nous sommes jusqu'ici confiés à notre faiblesse et appuyés seulement sur notre néant. Et pourtant, tout nous prêchait défiance de nous, et confiance, recours et abandon à Dieu : la voix de la raison, celle de l'Esprit-Saint et notre propre expérience !

Il est certain que nous pouvons,

que nous devons mettre en œuvre les forces que Dieu nous a données, prendre des résolutions, faire des efforts, des actes, nous servir de méthodes pour arriver à la mort de notre propre volonté, qui est le signe de la charité parfaite, comme dit saint Augustin : *perfecta charitas, nulla cupiditas.* L'Esprit de vérité, en effet, qui nous inspire dans les divines Écritures de lui demander son secours, qui nous ouvre la bouche pour annoncer et prêcher ses louanges : *Domine, labia mea aperies,* nous exhorte dans un autre endroit à ouvrir nous-mêmes les lèvres de l'âme, si nous voulons qu'il les remplisse de son onction divine et de sa grâce : *Dilata os tuum et implebo illud.*

Mais il est certain aussi que, quelque effort que nous fassions, cet effort ne sera jamais capable de réussir dans le bien et de nous faire avancer dans

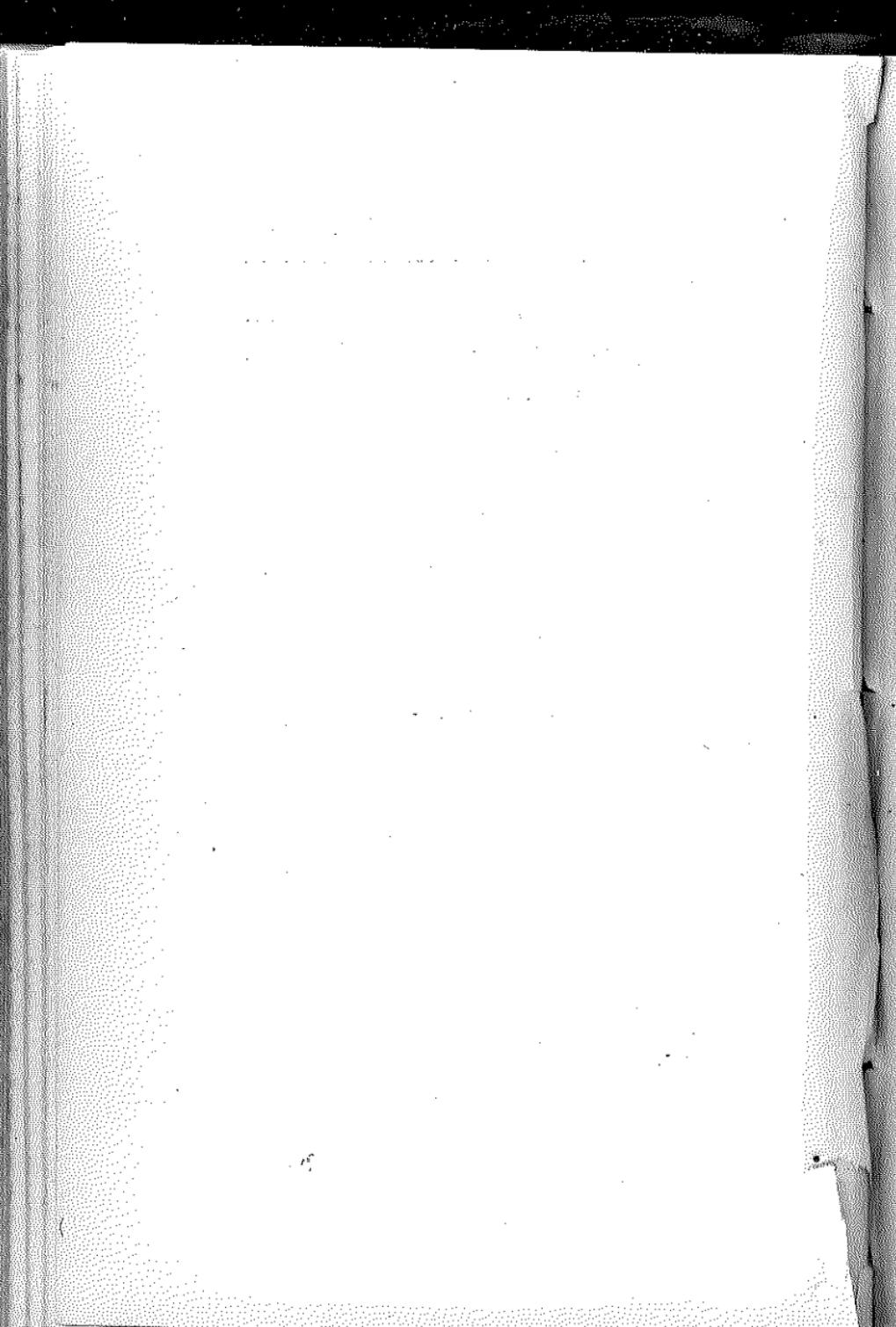
la vertu, si Dieu ne le soutient de sa bénédiction, s'il ne le prévient et ne l'accompagne de l'onction de sa grâce : *Benedictionem dabit Legislator, ibunt de virtute in virtutem.*

Nos âmes sont comme l'arbre ou la terre qui produit le fruit, mais c'est la rosée de la grâce, versée par le Seigneur, qui lui donne cette heureuse fécondité. *Dominus dabit benignitatem et terra dabit fructum suum.*

Ainsi tous les motifs que nous venons de considérer nous font un devoir évident de recourir à Dieu, de nous confier à Dieu, de nous appuyer sur Dieu et, partant, de nous abandonner entre ses mains. C'est par lui que nous sommes ce que nous sommes. C'est avec lui seulement et par lui que nous ferons tout ce qu'il y a à faire dans la grande affaire de notre salut, puisque c'est bien nous qui agissons, mais c'est lui, le

grand et divin Tout, la source de tout  
Bien, qui nous fait agir dans le bien.  
*Faciam ut faciatis.*







## DEUXIÈME MÉDITATION.

— — — — —  
LES MAUX QUE LE PÉCHÉ NOUS CAUSE EN  
CETTE VIE SONT AUTANT DE MOTIFS POUR  
NOUS PORTER AU PUR ABANDON COMME AU  
REMÈDE SOUVERAIN.

### PREMIER POINT.

LE PÉCHÉ EST POUR NOUS, MÊME EN CETTE VIE, UNE  
CAUSE DE NOMBREUSES ET TERRIBLES SOUFFRANCES.

**T**el pieux saint Bernard, faisant la peinture des maux que le péché nous cause en cette vie, dit exquiem-  
ment, pour nous en donner une sainte horreur, que le péché est, à l'égard du pécheur, un témoin, un juge et un bourreau, *testis, judex et tortor est.*

C'est un témoin qui le confond par les accusations et les reproches continuels qu'il lui fait; un juge qui porte

autant d'arrêts de mort et de condamnations contre lui, qu'il se présente de fois à son souvenir et à sa pensée; un bourreau enfin, qui le torture par de continuels tourments: *accusat, judicat, cruciat.*

C'est en vain, en effet, que nous voulons cacher nos fautes et que nous cherchons des lieux secrets pour les commettre. Partout, en quelque lieu que nous soyons, le souvenir de notre péché nous suit, comme un témoin incontestable, qui nous fait rougir par ses accusations et que nous ne saurions récuser. Il est impossible d'étouffer son témoignage, alors même que nous y emploierions tous nos efforts, et il se dresse contre nous, comme dit un Père, au milieu de nos actions publiques et jusque dans le plus intime de nos maisons: *Habes in domo propria testes et accusatores acerrimos.* Et, bien que rien

ne soit plus caché et plus secret que le remords d'une conscience ulcérée et engagée dans le crime, rien que nous cherchions plus à fuir, il n'y a rien au monde pourtant que nous puissions moins éviter.

Il ne faut, pour se laisser convaincre de cette vérité, que la considérer dans la personne d'un grand prince qui, après s'être malheureusement engagé dans le crime, a porté sur sa tête une couronne de souffrances et a passé une bonne partie de sa vie dans les angoisses des plus dououreux remords. Je veux parler du roi David.

Ce prince vient à tomber dans le péché et son péché le confond tellement qu'il n'ose plus lever les yeux au Ciel. Il tient jour et nuit sa vue portée en terre. En marchant, il est tout courbé, témoignant par cette posture la pesanteur de la tristesse qui l'accable et lui ronge

le cœur. *Miser factus sum et curvatus sum, tota die contristatus ingrediebar.* Les grands de sa cour qui se tenaient auprès de sa personne s'étonnaient d'un tel changement et, ne voyant point ce qui se passait dans le cœur de David, ni les accusations secrètes, mais dououreuses, que son péché lui faisait, ils ne pouvaient comprendre comment un aussi grand roi, aussi redouté et aussi fortuné que David, avait les yeux chargés de douleur et le visage abattu. Ils voyaient les courriers qui apportaient de tous côtés les nouvelles des villes prises sur l'ennemi, des victoires gagnées, des trophées remportés et ne pouvaient concevoir pourquoi leur prince, au milieu de tant de causes de joie, versait une si grande abondance de larmes. « Hé ! grand roi, lui disaient-ils, d'où vous vient donc cette tristesse ? N'êtes-vous pas le prince le plus heureux de toute la

terre ? Vous êtes redouté de tous vos ennemis qui n'oseraient paraître à la vue de vos armées. Vous êtes chéri de tous vos peuples. Vous pouvez goûter dans votre palais royal toutes les délices et tous les contentements dignes d'un souverain. Pourquoi donc, grand roi, vous plonger ainsi dans cette profonde tristesse et attrister avec vous toutes les personnes qui vous considèrent ? »

Mais, à ces paroles, David se renfermait dans la solitude et là, sa conscience ulcérée ne cessait de l'accuser, lui faisant voir le sang d'Urie encore tout fumant du meurtre dont il s'était rendu coupable en sa personne, lui représentant l'infâme adultère qu'il avait commis avec Bethsabée : Ah ! disait-il en lui-même : *Peccatum meum contra me est semper !* mon peuple, tu ne dois pas être surpris de ma tristesse ; non, tu ne dois pas être surpris que je verse une

si grande abondance de larmes. Princes, ne vous étonnez pas que David prenne si peu de part à la joie commune causée par la nouvelle des grandes victoires de ses armées : *Peccatum meum contra me est semper !* Ah ! c'est que mon péché s'est emparé de mon esprit, c'est que mon crime occupe toutes mes pensées, c'est que ma conscience ne cesse, comme un témoin intime, de me reprocher le meurtre que j'ai commis en la personne de l'innocent Uriel ! C'est qu'elle me dépeint l'infamie de mon adultère, mais si vivement, qu'à cette vue je ne saurais prendre le moindre repos : *Non est pax ossibus meis a facie peccatorum meorum.*

C'est donc déjà un grand mal et un état bien misérable que l'état du péché où l'on est obligé de porter ainsi témoignage contre ses propres fautes et d'avoir continuellement avec soi un témoin

et un accusateur qui nous confonde par ses sanglants reproches. Mais cet état est encore plus misérable en ce que ce, même péché n'est pas seulement un témoin qui nous accuse, mais encore un juge qui nous condamne et un bourreau qui nous tourmente.

C'est le Saint-Esprit qui nous l'apprend quand notre propre expérience ne nous l'apprendrait pas : *Sonitus terroris*, nous dit-il par un prophète, *semper in auribus impii !* Oui, le pécheur entend continuellement dans son cœur des voix lugubres de terreur et de condamnation. Sa conscience fait l'office de juge. Elle lui représente toujours les rigueurs et les châtiments réservés à ceux qui les méritent. Et de là vient, comme dit encore l'Esprit-Saint, que le pécheur est quelquefois si épouvanté de cette voix de condamnation, qu'il croit voir partout l'instrument de son supplice :

*Circumspectat peccator ubique gladium.* De là vient qu'il prend souvent la fuite, bien qu'il ne paraisse personne qui le poursuive : *fugit impius nemine persecuente.*

Mais quel plus cruel bourreau que le péché et qui tourmente plus cruellement que lui ? Il est, comme a dit un ancien, ainsi qu'une troupe de furies infernales qui, armées de couleuvres et de torches ardentes, se jettent sur le pécheur par le remords, par les craintes de l'avenir et par les tristesses du passé et ne lui laissent aucun repos : *Hæ sunt assiduæ impiis, domesticæque furiaæ.*

Il est, comme a dit un poète, la pointe de l'épine qui perce le cœur du pécheur. *Versatus sum in ærumna mea, dum configitur spina.* Il est comme une lèpre qui ronge incessamment les os : *tinea ossium*, mais si cruellement que l'empereur Tibère, tourmenté par ses

crimes comme par autant de cruels bourreaux, assurait qu'il trainait une vie mourante et se souhaitait cent fois le jour la mort, pour ne plus se voir ainsi exposé à un tourment si continual et si cruel : *Dii me perdant, quoniam quotidie morior.*

Il est donc vrai que c'est un état bien malheureux que celui du pécheur. Il n'est pas nécessaire d'aller chercher dans l'éternité et dans l'autre vie des motifs pour nous le faire éviter et abhorrer, puisque les maux que le péché nous cause en cette vie sont si violents, si continuels et si importuns. Cependant il est vrai également que, pour tous ces maux, si grands qu'ils puissent être l'abandon à la volonté divine est un remède souverain.

---

## DEUXIÈME POINT

L'ABANDON A LA VOLONTÉ DIVINE EST UN REMÈDE SOUVERAIN POUR TOUS LES MAUX QUE LE PÉCHÉ NOUS CAUSE EN CETTE VIE.

Le péché, ainsi que nous l'avons vu, nous accuse comme témoin, nous condamne comme juge et nous tourmente en bourreau. Mais nous pouvons avoir recours au pur abandon qui, tout au contraire, saura nous excuser après notre péché, nous en absoudre et nous consoler.

Oui, cet abandon que nous faisons, par amour, de tout nous-mêmes à la divine volonté, pour qu'elle fasse de nous, en ce monde, tout ce qu'il lui plaira, cet abandon, dis-je, nous excuse auprès de Dieu comme il excusa l'enfant prodigue, figure de tous les pécheurs. Il ne se fut pas plutôt jeté aux pieds de son

père, pour s'abandonner à sa volonté en tout ce qu'il lui plairait d'ordonner, que ce père plein de bonté trouva des excuses à son péché. Il oublia dès lors toutes les prodigalités et les révoltes de son enfant pour ne plus considérer que son retour présent et son repentir, dont cet amoureux abandon manifestait si bien la sincérité. Il ne voulut pas même lui demander où il avait été, ce qu'il avait fait de son patrimoine, ni comment il avait pu tomber, de la considération et de l'honneur dont il jouissait dans la maison de son père, jusqu'à l'infamie à laquelle son péché l'avait réduit.

Un tel retour, en effet, un abandon aussi filial charme tellement le cœur de ce Père céleste, la grande pureté d'amour que témoigne une si généreuse disposition d'abandon excuse tellement du passé auprès de lui, qu'il oublie tout, dès le même moment, et ne

sait ce que c'est que de faire languir après l'attente de son pardon et de ses bonnes grâces.

Mais comment ne nous excuserait-il pas du passé, puisqu'il nous en absout ? Et comment ne nous en absoudrait-il pas, puisqu'il nous met dans l'exercice du plus pur amour et de la plus grande charité ? Il n'y a pas, dit l'Évangile, d'amour plus épuré et une charité plus grande que l'amour et la charité de celui qui donne et sacrifie jusqu'à son âme et sa vie pour celui qu'il aime. Or, n'est-ce pas ce que nous faisons dans cette disposition du pur abandon ? Une âme, en effet, ainsi abandonnée, est dans cette disposition de cœur et de volonté de ne vouloir plus avoir de vie, de santé, de réputation, que pour sacrifier le tout au bon plaisir de Dieu. Elle en est à ce degré d'amour de faire du contentement de Dieu le sien propre, de trouver sa joie à

n'en avoir jamais ici-bas, si c'est le bon plaisir de Dieu ; de marcher d'un pas égal dans les croix et dans les consolations, ou plutôt de trouver sa consolation dans les croix, en ne voulant et en n'aimant que la volonté de Dieu. Et comme c'est singulièrement le pur amour, c'est-à-dire la charité parfaite, qui couvre nos péchés, si nombreux soient-ils, et nous en absout, selon ces paroles des divines Écritures : *Charitas operit multitudinem peccatorum*, il n'y a point de doute que cet amoureux abandon, étant un exercice du pur amour et de la charité la plus ardente, n'ait la vertu, non seulement de nous excuser de nos péchés, mais aussi de nous en absoudre. Cela ne nous dispense pas, sans doute, de les soumettre à l'absolution du prêtre, mais l'acte de charité parfaite absout du péché avant même l'absolution dont il renferme le désir.

Il a encore la puissance de nous en consoler.

Il est vrai, en effet, qu'une âme bien abandonnée à la volonté de Dieu, c'est-à-dire qui veut ce que Dieu veut et rien autre chose, et qui ne veut même ce qu'elle veut que parce que Dieu le veut; il est vrai, dis-je, qu'une âme ainsi abandonnée est toujours remplie de consolations. Elle n'en a peut-être pas du côté de la nature, mais du côté de la volonté éclairée par la foi, car elle trouve toujours ce qu'elle veut, en trouvant toujours la volonté de Dieu accomplie en tout.

Oui, une âme ainsi abandonnée à la volonté de son Dieu se console aisément dans ses tristesses et dans ses ennuis; non que ce ne soient des tristesses douloreuses pour la nature qui les voit en elles-mêmes, mais parce que l'âme les voit alors dans l'ordre de la volonté de son Dieu, ce qui fait sa plus grande consola-

tion. Elle se console dans les mauvais succès, parce qu'elle y trouve encore ce qui doit lui plaire dans les bons : l'accomplissement de la divine volonté. Elle se console à la vue de l'élévation des autres dans les voies de la perfection et à la vue de son abjection et de ses misères. Il lui suffit, en effet, dans cet abandon et par cet abandon, de ne mettre aucun obstacle volontaire aux communications de Dieu, en dégageant peu à peu son cœur de toute imperfection, pour voir ensuite son abjection, aussi bien que l'élévation des autres, dans l'ordre de la volonté de Dieu et pour s'y contenter.

Enfin, elle se console de ce qui fait l'appréhension et la peine des âmes qui ont offensé Dieu. Le souvenir de leurs péchés, en effet, les remplit de crainte et d'épouvante. La mort peut les surprendre en cet état et l'éternité leur réserve un jugement sévère et de cruels supplices.

L'âme abandonnée à la volonté de Dieu voit disparaître ces craintes, car si elle se souvient encore de ses péchés, elle sait bien que rien n'est plus efficace que son abandon et son amour pour en obtenir de Dieu le pardon et l'oubli.

Elle se console à la pensée de la mort qu'elle a méritée, parce qu'elle sait que son abandon entre les mains de Dieu lui rendra douce et tranquille l'heure de la mort. Elle se console à la pensée du jugement et de l'éternité, parce qu'elle est certaine que son amour désarmera la colère du Juge et lui ouvrira les portes du Ciel.

Elle n'est plus dans les inquiétudes d'esprit pour ce qui doit lui arriver dans le temps ou dans l'éternité, ne voulant plus, comme dit le Prophète, ni dans le ciel, ni sur la terre, que Dieu, que la volonté et le bon plaisir de Dieu. *Quid enim mihi est in cœlo, et a te quid volut super terram ?*

O disons donc, et tombons d'accord sur cette vérité, que les maux, dont le péché est la cause, sont grands, fâcheux et continuels, sans même regarder au delà de la vie présente. Mais convenons que l'abandon à la divine Volonté apporte à ces maux un remède souverain.

Si, en effet, le péché nous est un témoin domestique qui nous accuse et ne cesse de nous confondre par ses reproches, nous avons dans le pur abandon tout ce qu'il faut pour nous excuser après notre péché et pour que Dieu lui-même se range de notre parti pour nous excuser.

Si le péché est un juge qui nous condamne et qui ne cesse de nous faire entendre des voix de terreur et de mort : *Sonitus terroris semper in auribus impii*, — à moins, hélas! que nous ne soyons déjà aux portes de l'enfer par l'insensibilité de la conscience et l'endurcissement du cœur, — nous avons, dans

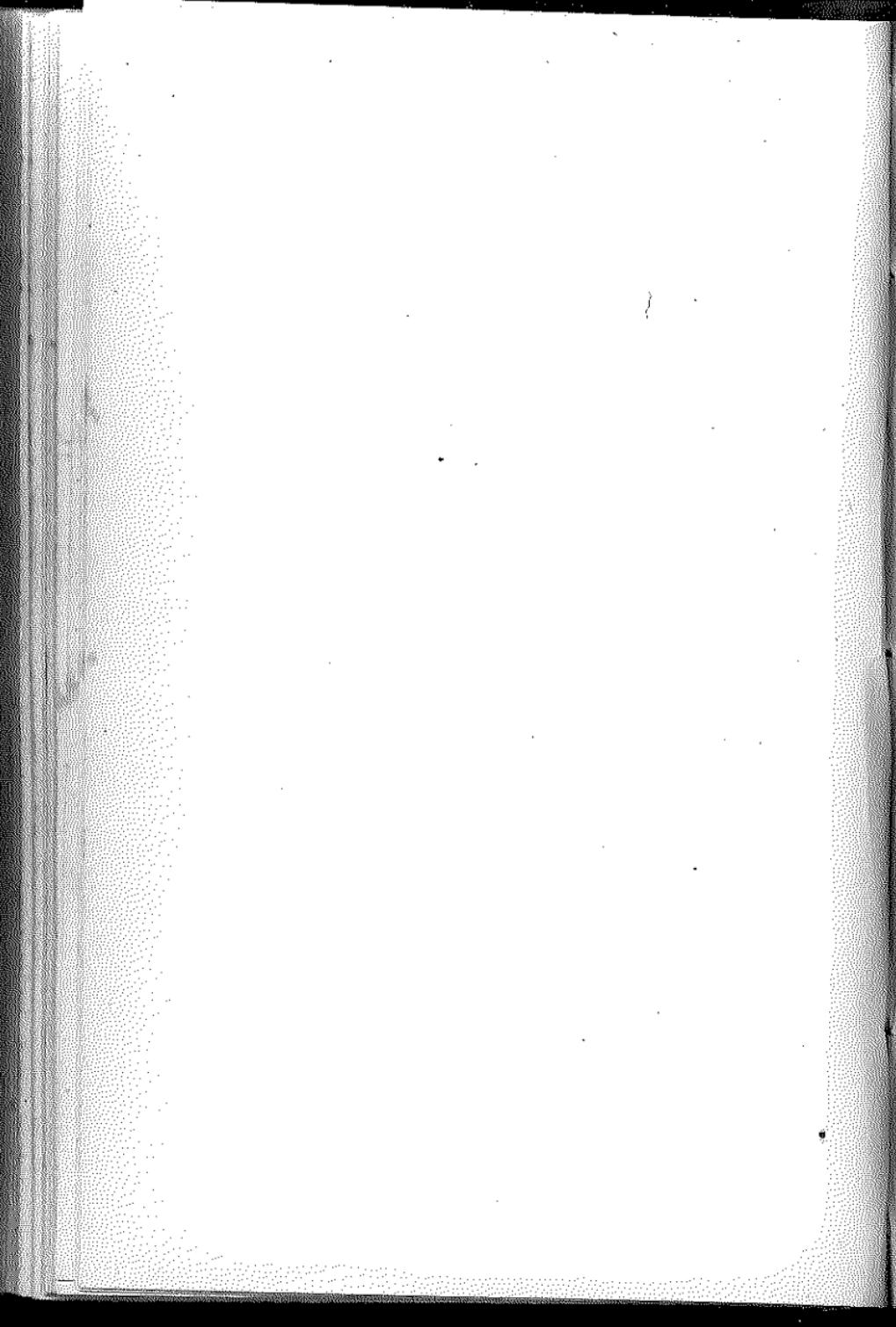
le pur abandon, de quoi nous absoudre ; nous y trouvons, en effet, ce pur amour de Dieu, cette charité parfaite qui couvre la multitude de nos péchés et qui nous en obtient l'entièbre rémission. *Re-mittentur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

Enfin, si le péché est un bourreau qui nous tourmente par de continuels remords, par les tristesses du passé et par les craintes de l'avenir, nous avons, dans le pur abandon, une source abondante de consolations. Nous y trouvons, pour la vie et pour la mort, pour les bons et les mauvais succès, enfin pour le temps et pour l'éternité, ce qui fait toute la joie et toute la sécurité d'une âme véritablement abandonnée ; je veux dire le bon plaisir de Dieu et l'accomplissement de sa divine volonté.



SIXIÈME JOUR  
DE LA RETRAITE.

---





## PREMIÈRE MÉDITATION.

---

L'OBLIGATION DE SATISFAIRE A DIEU POUR NOS  
PÉCHÉS NOUS EST UN MOTIF TRÈS PUSSANT  
POUR NOUS PORTER AU PUR ABANDON.

---

### PREMIER POINT.

LE PÉCHEUR SE REND COUPABLE VIS-A-VIS DE DIEU  
DE LA PLUS GRAVE DES INJURES ET FAIT PREUVE  
D'UNE INGRATITUDE INOUIE.

---

**L**'OBLIGATION de satisfaire à Dieu pour nos péchés et de réparer, autant que nous le pouvons, le passé par le présent et par l'avenir, est, sans aucun doute, de la dernière importance pour nos âmes. C'est un devoir de justice, soit que nous ayons égard à l'intérêt de Dieu, soit que nous considérons notre propre intérêt. Car, hélas ! qui ne se croira obligé à la plus rigoureuse de toutes les satisfactions,

s'il vient à considérer l'extrême injustice qu'il a faite à Dieu par son péché?

Toutes les fois, en effet, qu'il a péché, il a prononcé dans son cœur, bien qu'il ne s'en soit pas aperçu, le plus inique des jugements contre Dieu. D'une part, il s'est proposé le fruit du péché, c'est-à-dire le plaisir ou l'avantage qu'il voulait en tirer; de l'autre, il a regardé l'offense qu'il commettait contre Dieu et par laquelle il perdait son amitié. Il a mis ainsi dans une même balance Dieu et son intérêt et il a pris hardiment la détermination de perdre plutôt les bonnes grâces de Dieu que ce misérable intérêt.

Peut-on rien imaginer de plus horrible? Peut-on se figurer rien de plus outrageant pour la majesté de Dieu que cette préférence d'une chose si vile et si basse? N'est-ce pas là imiter la fureur des Juifs qui, au choix qu'on leur proposa de Jésus-Christ ou de Barabbas,

répondirent qu'ils préféraient ce voleur à Jésus-Christ? N'est-ce pas là ôter à Dieu, autant que nous en sommes capables, la gloire qui lui est due comme à notre dernière fin et la donner à nos intérêts et à notre plaisir, puisque c'est estimer un plaisir passager ou un intérêt temporel plus que la grâce et l'amitié de Dieu qu'il nous fait perdre? C'est, autant qu'il est en notre pouvoir, ôter l'empire de notre cœur au Créateur et le donner à la créature! N'est-ce pas là vraiment ce crime étrange à la vue duquel Dieu commande aux cieux de s'épouvanter, disant par Jérémie : « Tremblez, ô cieux, tremblez d'étonnement et que la frayeuse fasse tomber vos portes, car mon peuple a commis deux grandes fautes! Il m'a abandonné, moi, qui suis la fontaine d'eau vive, et il a cherché des citernes crevées qui ne peuvent garder leurs eaux! »

Mais pour comprendre encore mieux l'excès de cette injure et, par conséquent, l'obligation que nous impose la justice de la réparer coûte que coûte, il importe beaucoup de bien considérer la grandeur et le nombre des bienfaits que nous avons reçus de Dieu. Il est certain, en effet, que, plus nous considérerons combien Dieu a été bon pour nous, plus nous découvrirons la gravité de l'offense et du péché en raison de l'ingratitude qui l'accompagne. C'est par là que les Prophètes ont souvent tâché de faire naître dans le peuple de Dieu le regret de ses fautes, et, avec le regret, le désir de satisfaire à la justice de Dieu. Ce fut par cette considération que le prophète Nathan commença à représenter à David l'énormité de son péché, lui ayant remis sous les yeux, avant de le reprendre de son adultère, tous les biens qu'il avait reçus de Dieu et toutes les faveurs dont il avait été comblé. Donc,

pour user du même remède, rappelons avec soin, en notre mémoire, tout ce que la bonté de Dieu a fait pour nous. Pesons tous ses bienfaits à une juste balance, et nous trouverons que tout ce que le ciel renferme et tout ce que la terre contient sont des biens qui viennent de lui. Les membres et les organes qui composent notre corps sont autant de ses dons. Les instants pendant lesquels nous respirons sont autant de biens que nous recevons de sa main. Le pain que nous mangeons, la terre sur laquelle nous marchons, le soleil qui nous éclaire, le ciel qui nous environne et tout ce qui sert à entretenir notre vie, sont des présents qu'il nous fait. Enfin, pour comprendre tout en un mot, tous les biens et tous les maux de ce monde sont ses bienfaits, puisqu'il a créé pour nous tous ces biens, et qu'il nous a préservés de la plus grande partie de ces maux ; un homme, en effet, ne souffre

aucun mal qui ne puisse être enduré par un autre, si Dieu ne l'en préservait.

Or, y a-t-il quelque motif plus pressant pour toucher nos cœurs et nous obliger à la réparation et à la satisfaction que le souvenir de cette injustice : avoir vécu dans un tel oubli de Dieu... d'un Dieu qui nous a portés entre ses bras, qui nous a fait subsister par sa bonté, qui nous a fait vivre de son esprit, qui nous a réchauffés de son soleil, qui nous a gouvernés par sa Providence, et enfin, en qui et par qui nous avons eu l'être, le mouvement et la vie ? Pourrait-on jamais assez faire pour réparer un crime aussi grand que celui-là : avoir persévétré si longtemps à offenser un Dieu si bon et qui n'a jamais cessé de nous faire du bien, même durant tant de désordres et pendant que nous payons tous ses bienfaits d'une si noire ingratitudo ?

Mais allons encore plus avant, pour

voir mieux l'excès de notre ingratitudo, et ensuite le juste sujet que nous avons de la réparer, autant que nous le pouvons. Considérons combien de fois, pendant que nous croupissons dans le péché, la mort aurait pu nous surprendre et Dieu nous en a préservés ! Combien de milliers d'âmes brûlent maintenant dans les enfers pour de moindres fautes peut-être que celles que nous avons commises ! Que serions-nous devenus si Dieu nous eût pris alors comme il a fait pour tant d'autres ? Quel jugement ne devions-nous pas attendre si la mort nous eût surpris le larcin à la main et que la justice de Dieu se fût emparée de nous pendant l'action qui nous rendait criminels ? Qui est-ce qui a lié les mains de Dieu en ce moment ? Qui lui a parlé pour nous, quand nous étions endormis dans le crime ? Qui a arrêté sa colère et le châtiment, au temps où nous irritions l'une

et où nous nous rendions si dignes de l'autre ? Qu'est-ce que Dieu peut avoir vu en nous qui nous ait rendus plus considérables à ses yeux que tant d'autres pécheurs que la mort a enlevés au milieu des premiers dérèglements de la jeunesse ? Oh ! comment pourrons-nous jamais assez réparer ces fautes ! comment faire assez pleinement pour des péchés sans nombre que nous avons commis contre un Dieu si bon et si bien-faisant !

Nos péchés élevaient leur voix vers Dieu contre nous, et ce Dieu tout bien-faisant faisait semblant de ne pas l'entendre. Notre malice s'augmentait tous les jours contre Dieu, et lui prolongeait tous les jours le terme de sa miséricorde. Nous péchions toujours, et Dieu attendait toujours. Nous fuyions, et il nous cherchait. Nous étions presque las et ennuyés à force de l'offenser et il ne se lassait pas.

de nous souffrir. Comme si nos péchés eussent été des services et non des outrages, nous recevions de lui, au milieu de nos plus grands désordres, mille corrections amoureuses, auxquelles Dieu nous condamnait dans le seul but de nous faire rentrer dans notre devoir. Combien de fois nous a-t-il appelés ? Combien de fois nous a-t-il fait entendre sa voix dans le fond de notre âme, en nous disant ce qu'il avait déjà dit par la bouche de Jérémie : « Vous vous êtes abandonnés à autant de corruptions que vous avez voulu, mais retournez à moi et je retournerai à vous : *Convertimini ad me et ego convertar ad vos.* » Combien de prédateurs nous a-t-il envoyés pour nous exciter par leurs paroles ? Combien de confesseurs, pour nous assister de leurs conseils ? Combien de fois, non seulement par les paroles, mais par les événements même, a-t-il pris la peine de nous pour-

suivre, tâchant, comme un chasseur, de gagner les devants, tantôt par des biens et tantôt par des maux, afin que nous ne puissions échapper ?

Enfin, n'est-ce pas Dieu qui s'est fait homme pour nous faire Dieu, en quelque sorte, par la participation de sa nature ? Et nous, par un amour déréglé de notre bassesse, nous nous sommes mis au rang des bêtes et nous nous sommes faits enfants du démon ! C'est Dieu qui est descendu du ciel sur la terre pour nous élever au ciel, et nous, au contraire, nous avons pris plaisir dans notre fange et notre boue ! Il nous a mis en liberté et nous sommes retournés de nous-mêmes dans la servitude et l'esclavage de nos passions et du péché. Il nous a fait ses membres et nous n'avons pas eu horreur de nous unir avec le démon, en suivant ses suggestions et en nous soumettant à ses volontés. Il s'est humilié jusqu'à la

poussière de la terre et notre orgueil n'a jamais diminué. Il est lui-même demeuré sur une croix, et le monde suffit à peine à notre convoitise. Il a enduré des soufflets, lui qui est un Dieu, et nous ne souffririons pas qu'on nous touchât le bout du vêtement, nous qui ne sommes que des vers de terre ! Enfin, la miséricorde et l'amour, dont il lui a plu d'user envers nous, ont été à un tel excès qu'il a voulu mourir lui-même pour faire mourir notre péché, et nous, au contraire, par un excès d'ingratitude et de malice, nous l'avons offensé, sur la confiance que nous avons conçue de cet amour et de cette miséricorde. Et ainsi, par une impiété qu'on ne saurait jamais assez détester, nous avons pris occasion de sa bonté pour persévéérer dans le mal, et le même moyen dont il s'est servi pour étouffer le péché, nous a été un motif de le commettre !

Il est donc bien vrai qu'à considérer la gravité de nos péchés, soit pour l'excès de l'injure qu'ils font à Dieu, soit pour l'ingratitude qui les accompagne, soit en raison du mal et du grand mal qu'ils nous causent, il n'y a rien que nous ne dussions faire et souffrir pour les réparer et satisfaire à la justice de Dieu : *Quid faciam tibi, ô custos hominum ?* Que pourrons-nous donc faire pour y pleinement satisfaire, du moins autant qu'il est en nous, d'une manière qui répare l'injure faite à Dieu en le contentant et notre ingratitude en le reconnaissant ? Non, je ne vois point, pour accomplir ce devoir, de moyen plus efficace que cet abandon total et amoureux par lequel nous nous donnons tout entiers à Dieu dans un esprit de réparation et de pénitence.



## DÉUXIÈME POINT.

---

RIEN AU MONDE N'EST CAPABLE, MIEUX QUE L'ABANDON  
A LA VOLONTÉ DE DIEU, DE RÉPARER L'INJURE  
FAITE A DIEU ET L'INGRATITUDE COMMISE PAR LE  
PÉCHÉ.

---

Certainement, le jeûne, l'aumône et la prière sont des œuvres satisfactories ; ils sont même un moyen pour accomplir, en quelque sorte, tout ce que la justice de Dieu demande en satisfaction de notre péché. Le péché, en effet, ne fait de tort qu'à Dieu, au prochain ou à nous-mêmes et ces trois œuvres regardent ces trois objets, puisque le jeûne châtie notre corps, que l'aumône soulage le prochain et que l'oraison honore Dieu. Mais quelque bonnes que puissent être ces trois sortes d'œuvres pour satisfaire à Dieu, il est pourtant très vrai qu'il n'y a aucune œuvre extérieure, aucune pénitence corporelle qui répare et satisfasse aussi

pleinement que ce sentiment d'abandon offert à Dieu en esprit de réparation et de pénitence.

Et d'abord cette vérité est manifeste pour la réparation de l'injure faite à Dieu par le péché. Par cette injure, en effet, nous avons mis Dieu, sa grâce et son amitié en une même balance avec le plaisir criminel et l'intérêt que nous avons prétendu retirer de notre péché et nous avons préféré misérablement ce plaisir et cet intérêt à Dieu et à sa grâce. Or, pouvons-nous réparer plus entièrement cette injure (autant du moins qu'il est en nous), qu'en soumettant à Dieu, à son bon plaisir et à sa volonté, non seulement cet intérêt et ce plaisir criminel par le désaveu que nous en faisons, mais nous-mêmes et tout nous-mêmes, notre corps, notre âme, notre vie, notre santé, notre avenir pour qu'il en soit fait selon son bon plaisir, acceptant d'avance

et en paix tout ce qu'il lui plaira d'ordonner. Saint Grégoire le Grand expliquant ces paroles du prince des apôtres : *Ecce nos reliquimus omnia,* reconnaît que ces apôtres quittèrent, en effet, beaucoup pour Dieu, quoiqu'ils ne quittaient qu'une pauvre petite barque et quelques filets, puisqu'ils quittèrent tout ce qu'ils avaient sans se rien résERVER : *multum reliquit, qui quantumlibet parum, totum deseruit.* Ne peut-on pas dire, par conséquent, et ne doit-on pas dire de même, au sujet de cet abandon que nous faisons de tout nous-mêmes à la divine volonté pour réparer l'injure que nous lui avons faite par le péché ? Bien que nous ne soumettions et que nous n'abandonnions à son bon plaisir qu'un pauvre petit atome et comme un rien, *omnes gentes tanquam nihilum ante te,* nous ne laissons pas pourtant de satisfaire pleinement, autant qu'il est

en nous, à la justice de Dieu, et d'une manière qui lui est infiniment agréable. Nous lui faisons, en effet, dans cette disposition d'abandon, le sacrifice d'holocauste où tout est consommé pour sa gloire et son bon plaisir : *totum incensum*. Nous nous désapproprions de toutes choses pour lui en faire le transport amoureux et l'en rendre tout à fait le maître. Nous consentons, par cet abandon, au don de tout nous-mêmes à Dieu, pour le faire régner en nous pendant toute une éternité, en réparation de ce règne malheureux que nous avions usurpé à sa sainte volonté, durant le temps maudit de notre péché.

Il est également impossible de réparer l'ingratitude qui a accompagné le péché par une plus amoureuse et plus sincère reconnaissance que par cet abandon. Notre ingratitude, en effet, a été jusqu'au point d'offenser celui de qui nous avons

tout reçu, qui nous a comme portés entre ses bras, qui nous a fait subsister par sa bonté, en qui nous avons le mouvement, l'être, la vie et dont le premier présent que nous avons reçu est tout nous-même. Aussi, par cet amoureux abandon, nous le reconnaissions autant qu'il nous est possible, puisque nous renonçons à tout ce que nous sommes, pour être tout ce qu'il lui plaira que nous soyons ; puisque nous lui sacrifices non seulement ce qui est de l'extérieur, non seulement ce qui peut regarder le corps, soit pour la vie ou pour la mort, soit pour la santé ou pour la maladie, mais tout ce qui regarde l'âme, joies ou tristesses, sécheresses ou consolations, lumières ou ténèbres, ferveurs et sensibilités. Dans cette disposition d'abandon, nous le reconnaissions, en satisfaction et en réparation de nos ingratitudes, de cette excellente manière dont le Roi-Prophète, après les ingra-

---

titudes passées, tâchait de le reconnaître et dont il parle dans un de ses psaumes, lorsque, après s'être écrié, dans un saint et amoureux transport : *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi*, il ajoute aussitôt après : *Calicem salutaris accipiam*, comme s'il voulait nous dire : Il n'y a pas de reconnaissance plus ample et plus sincère que celle dont on fait preuve en s'abandonnant entre les mains de Dieu, pour recevoir, de ses mains divines, tel calice ou telle croix qu'il lui plaira de nous présenter. Il n'en est pas qui soit plus douce à son cœur que cette disposition de vouloir être tout ce qu'il lui plaira que nous soyons, de consentir à devenir des victimes d'amour de sa divine volonté par l'acceptation, en esprit de reconnaissance et de satisfaction, de réparation et de pénitence, de toutes les destructions qu'il lui plaira de faire.

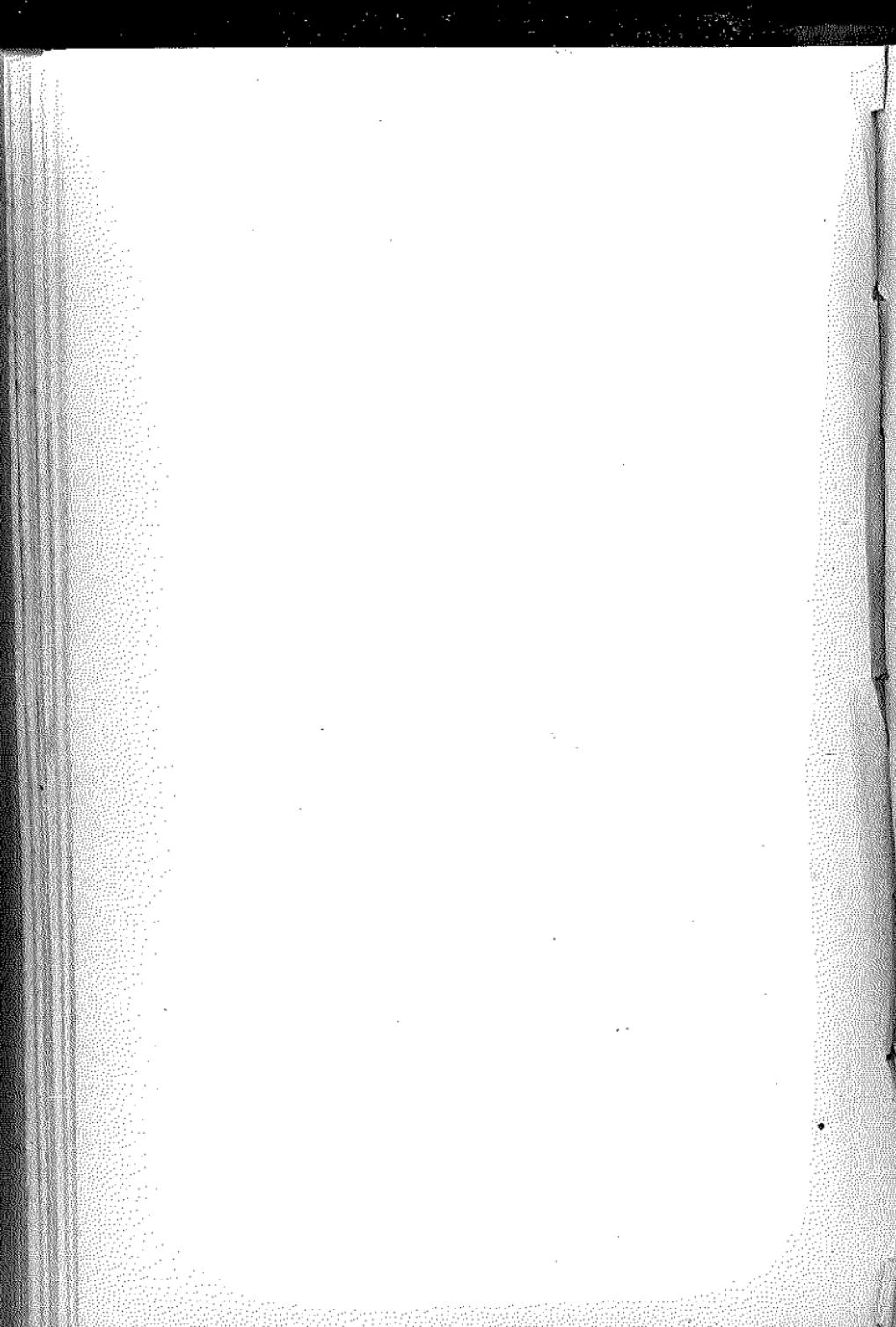
en nous et de nous, de toutes les croix qu'il jugera bon de nous envoyer, de toutes les œuvres qu'il voudra nous faire entreprendre.

Oh ! disons donc encore une fois : *Quid faciam tibi, ô custos hominum ?* mais, disons-le dans le sens et dans la pensée du grand saint Augustin qui le disait lui-même de lui-même, et qui l'entendait dans le sentiment et la disposition du pur abandon, c'est-à-dire : Seigneur, j'avoue que j'ai péché, et la peine qui m'en est due est telle qu'il n'en est point que je refuse et que je n'accepte de vos mains, pour satisfaire à mon péché et pour l'expier. Voyez donc, Seigneur, ce qu'il vous plaira que je fasse ou que je souffre, puisque me voilà abandonné à votre sainte volonté pour tout ce que vous voudrez faire de moi. Je n'ai autre chose à vous offrir qu'un cœur abandonné et disposé par cet abandon à tout ce que

---

vous lui commanderez. Oui, si vous me voulez dans les infirmités du corps ou dans les angoisses intérieures de l'âme; si vous me voulez dans l'action ou dans la souffrance; si vous me voulez parmi les contradictions extérieures de la créature ou dans les rébellions ou les révoltes intérieures de moi-même contre moi-même, de la chair contre l'esprit, des passions contre la raison; si vous voulez que l'enfer s'arme contre moi par les tentations les plus violentes ou que je sois moi-même ma croix par le poids assommant de mes imperfections et de mes faiblesses; enfin si, pour me faire encore plus souffrir, afin de rendre ma satisfaction plus ample, plus entière et plus générale, vous voulez vous mettre vous-même de la partie par vos délaissements et vos abandons, Seigneur, pourvu que je garde votre grâce, me voici disposé à tout! J'accepte tout d'avance, en esprit de ré-

paration et de pénitence, en esprit d'expiation pour tant de recherche de moi-même et tant de fautes; et pour satisfaire, ô Seigneur, à votre justice, me voici disposé à tout. Oui, je m'offre à vous, par cet amoureux abandon, les pieds et les mains liés, et, prosterné devant vous, je ne fuis pas, ô mon Dieu. Non, je ne vous refuse pas pour mon Juge, je n'en appelle pas de votre jugement; je n'allège point d'excuses et ne demande point d'adoucissement à mes peines, jugez de moi selon votre volonté. Coupez où il vous plaira, pourvu, mon Dieu, qu'il vous plaise d'accepter mon sacrifice en satisfaction de toutes mes offenses, et que je puisse être, par là, une victime de réparation et de pénitence, aussi bien qu'une victime d'amour par le consentement libre et total que je donne d'avance à tout ce qu'il vous plaira de faire de moi!





## DEUXIÈME MÉDITATION.

---

LE BONHEUR ET LA GLOIRE DU PARADIS NOUS  
SONT DE TRÈS PRESSANTS MOTIFS POUR  
NOUS PORTER AU PUR ABANDON.

---

### PREMIER POINT.

DU BONHEUR ET DE LA GLOIRE DU PARADIS.

---

**G**E n'est pas sans sujet que Dieu, lorsqu'il promit à Abraham la terre de Chanaan, figure de la céleste Jérusalem qui nous est promise dans l'éternité, lui commanda de traverser entièrement cette terre et de la reconnaître de tous côtés : Lève-toi, Abraham, lui dit-il, marche sur cette terre promise. Considère son étendue, sa longueur et sa largeur, fais-en la revue de toute part, parce que j'ai résolu de te la donner.

C'était assurément pour nous faire entendre, puisque tout cela était figuratif, que nous devons éléver notre considération jusqu'au ciel qui est pour nous une terre promise. Nous devons laisser ici-bas nos pensées vaines et terrestres et voler, avec les ailes de notre esprit, vers cette heureuse terre promise. Nous devons considérer avec attention sa longueur, c'est-à-dire son éternité; sa largeur, c'est-à-dire son abondance et ses richesses infinies qui n'ont ni nombre, ni mesure. Nous devons peser, au poids d'une mûre et profonde considération, tous ces grands biens pour qu'ils nous soient autant de motifs de pur abandon, car l'abandon est la voie la plus sûre pour parvenir à cette terre promise, la plus riche monnaie pour l'acquérir.

C'est donc à la considération de cette félicité et de cette gloire si riche du

paradis que nous devons éléver fréquemment notre esprit, puisque c'est là notre but, notre bonheur, notre centre, notre fin et la couronne de nos travaux et de nos mérites. C'est à cette douce patrie, que nous devons, comme des étrangers qui ne la voient encore que de loin, envoyer par avance nos pensées et nos désirs. C'est par son souvenir que nous devons supporter les misères de la vie humaine dans ce lieu de bannissement où nous sommes, n'oubliant jamais que c'est bien ici notre lieu d'exil, auquel pourtant nous n'avons été condamnés que pour un temps, mais que c'est là, et pour toute l'éternité, notre douce patrie, notre terre promise, notre ville de refuge, notre maison de bénédiction, notre royaume qui doit durer éternellement, notre paradis de délices et la fin dernière de tous nos désirs.

Ah! chères âmes, que nous sommes heu-

reux et nous n'y pensons pas ! Que nous sommes heureux encore une fois, et nous nous reconnaîtrons bientôt pour tels si nous prenons la peine de considérer quel est le bonheur qui nous est préparé et le lieu du séjour éternel pour lequel nous avons été créés. C'est là un lieu de bonheur où tous les biens, en effet, seront amassés et d'où tous les maux seront bannis. C'est là où se rencontrera une santé exempte de toute maladie, une liberté qui ne sera point sujette à la servitude, une beauté qui sera sans défauts, une immortalité dégagée de toute corruption, une abondance qui chassera tout nécessité, un repos qui ne sera jamais troublé de rien, une sûreté qui bannira toutes les craintes, une connaissance qui ne donnera jamais de lassitude et une joie qui ne sera jamais interrompue de tristesse.

Oui, c'est là, dit saint Augustin, que

nous trouverons la véritable gloire parce qu'on n'y louera personne ni par erreur, ni par flatterie; c'est là que nous trouverons le véritable honneur, parce qu'on ne le refusera jamais à ceux qui en seront dignes et qu'on ne le rendra jamais aux indignes; c'est là que nous trouverons la véritable paix, parce que personne n'y sera combattu ni par autrui, ni par soi-même.

Mais ce n'est pas encore là ce qu'il y a de plus considérable dans ce bonheur et cette gloire du paradis que nous attendons et qui nous attend. Il y a bien d'autres augmentations de joie et d'autres surcroits de gloire, en raison de la compagnie si nombreuse des bienheureux et au moyen de l'union des volontés et des cœurs qui se trouvent dans cette sainte société. Cette union d'amour et de concorde, en effet, lors même qu'elle est encore sur terre où elle n'est jamais

---

dans toute sa perfection, rend déjà pourtant toutes choses communes: c'est ce que nous voyons dans les membres d'un même corps, ou encore dans l'amour des mères qui sont plus sensiblement touchées des biens et des maux de leurs enfants que de ce qui les regarde elles-mêmes. Ah! quelle joie ne devons-nous donc pas attendre dans le ciel et quelle gloire ne devons-nous pas nous y promettre, à la vue du grand bonheur et de la gloire infinie que possèdent les bienheureux!

Grâce, en effet, à cette union des coeurs et des volontés, nous y participerons nous-mêmes, et nous y participerons dans toute son étendue, puisqu'il n'y aura pas un de tous ces bienheureux que nous n'aimions plus que nous-mêmes. Oui, dit saint Grégoire, c'est là cet héritage qui est un à tous et tout à un chacun, parce que chacun sera aussi heu-

reux de la joie que ce bien incomparable donne à tous ses cohéritiers que s'il n'était, en effet, que pour lui. Et, si le nombre des bienheureux est presque infini, quelle immensité et quelle abondance de bonheur ne devons-nous pas espérer ! Chacun de nous, goûtant ainsi, au moyen de cette union des cœurs, les dons et les grâces des autres, nous y goûterons des contentements qui iront presque à l'infini.

Mais quelque grands que soient tous ces sujets de gloire que nous avons considérés jusqu'ici, croiriez-vous bien, âmes chrétiennes, que tout cela est encore peu de chose en comparaison de la possession de Dieu qui est et qui doit rester notre béatitude essentielle ?

Après tout, quelque doux et quelque agréable que soit le reste, c'est quelque chose de créé ; il peut bien donner du plaisir au cœur de l'homme, mais non pas

le remplir. Il n'y a que la possession de Dieu qui puisse nous donner le contentement parfait et le rassasiement.

Oui, c'est dans cette vue et cette possession de Dieu que cessera le désir inquiet et violent qu'a notre intelligence de savoir, parce qu'elle y connaîtra pleinement tout ce qu'elle doit savoir. Là, notre volonté sera pleinement satisfaite, parce qu'elle aimera ce Bien universel, qui comprend en soi tous les autres biens : *Ostendam tibi omne bonum*. Là, tous nos désirs se trouveront contentés, parce que le goût de cette nourriture céleste remplira tellement notre cœur, qu'il ne lui restera rien à souhaiter. Là, enfin, nous verrons, nous aimerons, nous louerons, comme dit saint Augustin : *Videbimus, amabimus, laudabimus*. Nous chanterons éternellement ce cantique toujours nouveau qui, selon le témoignage de saint Jean, dans son Apo-

calypse, charme si agréablement les oreilles. Cantique vraiment toujours nouveau ! Bien que ce soit, en effet, toujours la même chose qu'il répète : la louange commune et éternelle des bienheureux répondant à la gloire et à la béatitude communes qu'ils possèdent, il est néanmoins toujours nouveau quant à la douceur et quant au plaisir qu'il donne. Ayant rempli les bienheureux de joie et de charmes incroyables dès le moment qu'il fut chanté, il ne les lassera jamais et ses douceurs dureront éternellement.

Enfin, ce ne seront pas seulement nos âmes qui seront ainsi glorieuses et glorifiées; mais Dieu, qui est un si libéral rémunérateur et un si bon Père, fera que nos corps, bien que cendre et poussière d'eux-mêmes, participent aussi à la gloire, pour avoir aidé à supporter la peine. De même que nos âmes, pour s'être rendues,

---

en cette vie, conformes à la volonté de Dieu, entrent, en l'autre vie, dans la participation de sa gloire, de même le corps, qui s'est assujetti, contre ses inclinations, aux désirs de l'âme, entrera heureusement en partage de la gloire dont elle est récompensée. O quelle joie ne ressentiront pas alors nos âmes de se voir ainsi réunies si heureusement et si glorieusement à leurs corps, après une si longue séparation! Avec quelle allégresse l'âme dira-t-elle à son corps : « Qu'à tout jamais, mon fidèle compagnon, puissiez-vous participer à ma gloire, vous qui m'avez si bien aidé à gagner la couronne, cette couronne immortelle que je vais recevoir! Combien de fois avez-vous jeûné avec moi! Combien de fois avez-vous veillé! Combien de fois avez-vous souffert la pauvreté, les travaux de la pénitence, les injures et les railleries du monde! Combien de

---

fois vous êtes-vous retranché le superflu pour le donner aux pauvres ! Et combien de fois avez-vous cédé de votre droit et souffert quelque dommage pour ne pas perdre la paix avec le prochain ! Il est donc juste que vous ayez maintenant part à mes biens, puisque vous avez contribué à les acquérir, et que notre gloire soit commune, puisque nos travaux ont été communs. »

Alors donc, s'uniront plus étroitement que jamais ces deux fidèles amis, pour n'être plus qu'une même chose. Non, ils n'auront plus jamais de sentiments différents, la chair ne se révoltera plus contre l'esprit, mais dans une paix et une concorde que rien ne pourra plus troubler, ils chanteront incessamment *et* dans toute l'éternité : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* O que c'est une chose douce et agréable que de tels frères habitent à

---

jamais dans un même séjour de gloire,  
dans un même sanctuaire et dans un même  
tabernacle ! O mon corps ! O mon âme !  
O heureux nos communs travaux ! O heu-  
reux nos communs services puisqu'ils  
sont récompensés avec tant d'excès !  
O heureuses les mortifications que nous  
avons exercées ensemble, puisqu'elles  
sont si heureusement changées en un  
tel comble de bonheur !

---

#### DEUXIÈME POINT.

---

A VOIE D'ABANDON EST LA VOIE LA PLUS SURE  
POUR ARRIVER AU PARADIS.

---

Mais s'il en est ainsi, âmes chrétiennes,  
si la gloire du paradis est un tel comble  
de tous les biens pour l'âme comme pour

le corps, cette gloire est un motif bien pressant pour nous, de chercher la voie la plus sûre pour y arriver. Or, le pur abandon est cette voie la plus sûre, et même il nous fait déjà goûter, en quelque manière et dès ici-bas, cette paix béatifiante et ce repos du paradis.

Oui, c'est la voie la plus sûre pour le ciel et pour la bienheureuse éternité que cet abandon à la divine volonté, quand il est bien véritable et bien sincère, quand, par lui, nous tâchons vraiment de regarder la volonté de Dieu en toutes choses, dans tous les événements de la vie, dans toutes nos dispositions intérieures, pour l'approver, l'accepter et la préférer en tout. C'est là, dis-je, la voie la plus sûre et le moyen infaillible pour arriver au ciel et pour atteindre à la bienheureuse éternité. C'est là cette heureuse perte de nous-même dont parle l'Évangile qui fait que nous nous retrou-

---

vons si heureusement dans l'éternité, perte inspirée par l'amour de Dieu et la préférence amoureuse de la divine volonté par laquelle nous abandonnons tous nos intérêts et nous-même à cette volonté adorable pour tout ce qu'il lui plaît et lui plaira d'ordonner sur nous et de nous : *Qui perdit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam.*

En effet, comment craindre, dans cette disposition d'abandon, de ne pas faire notre salut et de ne pas parvenir à cette fin bienheureuse pour laquelle Dieu nous a créés ? Avec une semblable disposition, il ne saurait tenir à nous, et d'ailleurs il peut encore moins tenir à Dieu, que nous n'y arrivions. Il est de toute évidence que Dieu nous ayant faits et créés par une communication de sa bonté et, par conséquent, pour notre bien, il ne tiendra jamais à lui que nous n'ar-

rivions à ce bien, pour lequel il nous a faits, c'est-à-dire au salut éternel et à la possession de lui-même dans son paradis. Il ne saurait tenir qu'à notre volonté si nous venons à le perdre, selon ces paroles du Prophète : *Perditio tua ex te.* Voilà pourquoi la Vérité éternelle, le divin Médiateur de notre salut demandait autrefois à ce pauvre infirme de l'Évangile, en qui tous les pécheurs étaient représentés : *Vis sanus fieri?...* s'il voulait être guéri... Comme s'il voulait nous faire entendre que, si nous venons à ne pas faire notre salut et à déchoir de la fin bienheureuse pour laquelle il nous a faits, cela ne tiendra jamais à lui, le Dieu qui nous a créés par bonté et, par conséquent, pour notre bien, mais que cela ne peut tenir qu'à nous seuls. Or, il est bien certain qu'une âme qui, par le saint abandon, se jette entre les bras de Dieu, pour être bien à

---

lui et toute à lui, à tel prix et telle condition qu'il lui plaira, ne demandant rien au monde que l'accomplissement de la divine volonté sur elle; il est bien certain, dis-je, qu'une âme dans ces dispositions, ne peut être exclue de la gloire du paradis et qu'il ne saurait tenir à elle qu'elle ne fasse pas son salut. Elle le veut, en effet, et elle demande à Dieu qu'il le lui fasse faire, se soumettant d'avance à tout ce qu'il plaira à sa divine volonté. Elle est disposée, dans ce but, à faire tout ce que Dieu voudra qu'elle fasse, à entreprendre tout ce qu'il voudra qu'elle entreprenne, à souffrir tout ce qu'il lui plaira qu'elle souffre. Il est donc bien évident que, s'il y a une disposition assurée, un moyen infaillible, une voie sûre pour nous faire arriver à notre fin : le salut éternel et la possession de Dieu même, dans un paradis de gloire, c'est l'abandon, c'est cette vertu par

---

laquelle on se donne à Dieu, et tout à Dieu.

Et puis, enfin, comment douter de cette vérité après cette assurance et cette promesse de la Vérité même que personne ne lui ravira ses brebis d'entre ses mains: *Non rapiet eas quisquam de manu mea*. Si jamais une âme a l'avantage d'être la véritable brebis de Jésus-Christ et d'appartenir à ce Bon Pasteur, c'est surtout dans cette disposition d'abandon. L'âme, en effet, n'étant plus à elle, s'est désappropriée d'elle-même et de ses intérêts pour en faire un amoureux transport entre les mains de Dieu; c'est Dieu qui en devient alors, en quelque manière, le propriétaire, par un titre nouveau. Et ainsi, puisqu'il assure lui-même qu'aucune créature ne lui ravira ce qui est à lui, ce qui lui appartient par droit de propriété, quelle douce sécurité pour cette âme! Elle est déjà reçue entre les mains

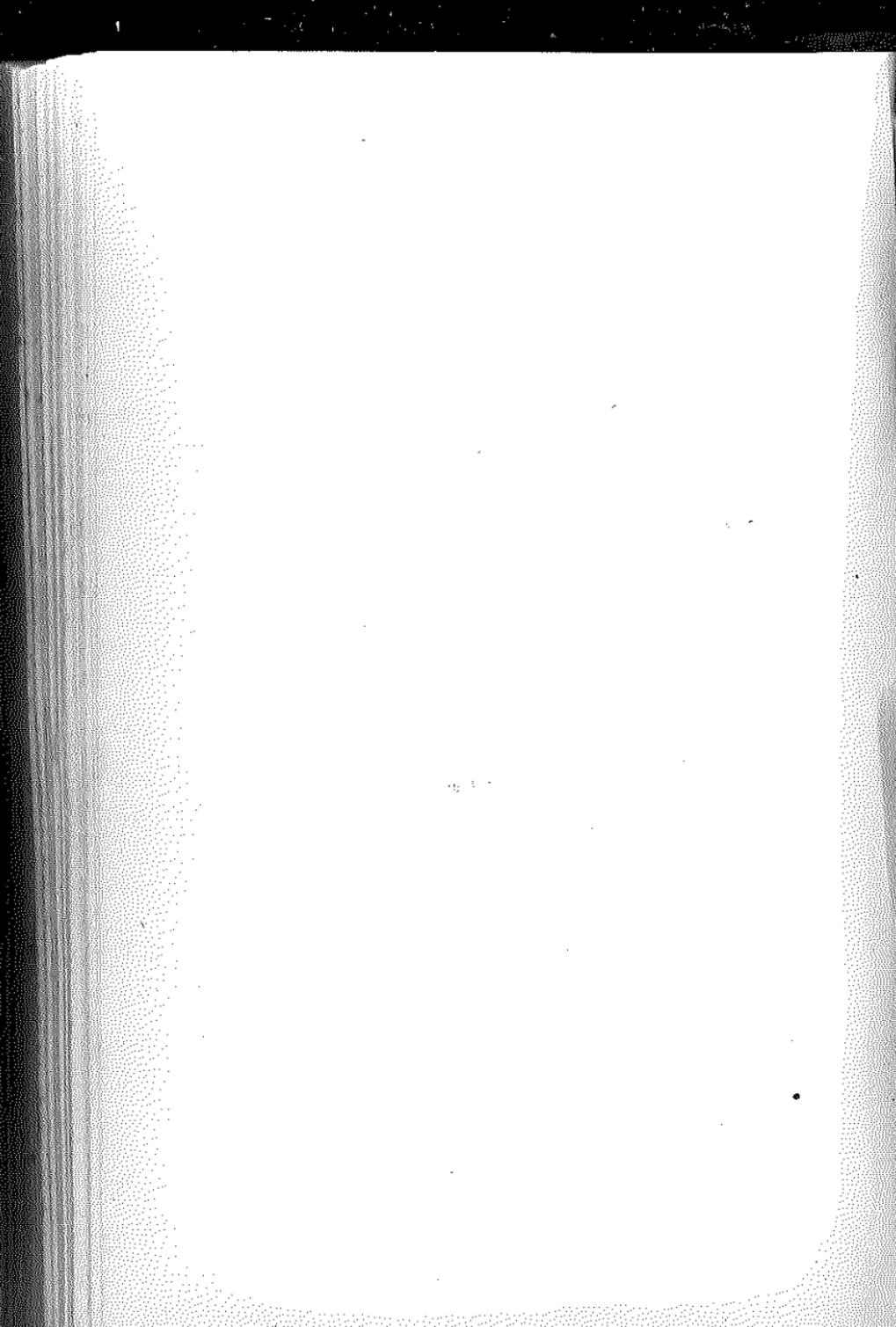
de Dieu ; par ce transport d'amour elle s'est arrachée à sa propre volonté pour se transporter entre les mains de Dieu, elle lui appartient pour toujours !

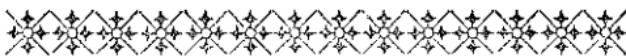
Douterons-nous encore maintenant que cette disposition d'abandon soit la voie la plus sûre pour nous conduire au port du salut ? Douterons-nous encore qu'elle soit, de toutes les dispositions, celle qui nous assure le plus ce bonheur éternel que nous venons de considérer et que nous espérons dans le paradis ? Non certainement, et nous serons convaincus qu'un tel bonheur et qu'une gloire aussi riche que celle du paradis nous sont de très pressants motifs pour nous porter au pur abandon, puisque l'abandon est la voie la plus sûre pour y parvenir.



SEPTIÈME JOUR  
DE LA RETRAITE.







## PREMIÈRE MÉDITATION.

---

LES PEINES DE L'ENFER NOUS SONT UN TRÈS  
PRESSANT MOTIF POUR NOUS PORTER AU  
PUR ABANDON.

---

### PREMIER POINT.

---

#### DES PEINES TERRIBLES DE L'ENFER.

---

**S**'IL est quelque vérité de foi capable de nous faire mettre la main à l'œuvre et chercher les moyens les plus efficaces dans une affaire aussi importante que celle de l'éternité et du salut, c'est, sans aucun doute, la considération des peines de l'enfer. Car, hélas ! si nous pensions un peu sérieusement à ces prisons infortunées, à ces abîmes de feu qui sont établis par Dieu pour être le supplice et le châtiment de nos péchés, de nos

convoitises, de nos ambitions, de nos im-pudicités et de nos propres volontés, combien notre vie changerait !

Quel serait le pécheur qui ne s'empres-serait de chercher le moyen de s'affran-chir de ces supplices terribles, quoi qu'il lui en pût coûter ! Qui ne tremblerait et ne frémirait d'une sainte horreur, je ne dis pas seulement à la pensée de ses pé-chés passés ou à la vue des péchés actuels, mais même à la seule idée des tentations et des occasions les plus faibles et les plus éloignées qui peuvent porter au péché !

Un saint anachorète disait autrefois que trois choses l'avaient toujours tenu dans une grande crainte et dans un saint empressement à tout faire et à tout souf-frir pour son salut : la vue et la considé-ration de cet instant où son âme se déta-cherait de son corps ; de celui où elle serait présentée de devant Dieu ; celui

enfin où serait prononcé son dernier arrêt. Combien ne devons-nous pas avoir un plus grand sujet d'empressement et de crainte, nous tous, qui sommes tous pécheurs et en état d'avoir mérité ou de pouvoir mériter si facilement l'enfer! Combien plus ne devons-nous pas trembler à la vue de notre supplice déjà préparé dans un abîme de flammes, mais de flammes éternellement dévorantes et toujours allumées par le souffle de la colère et de la justice vengeresse d'un Dieu!

Pour entrer dans ces sentiments de crainte et de pieux et salutaire empressement à rechercher le moyen d'éviter ce que nous craignons dans ce mystère, descendons en esprit et en pensée dans ces prisons infortunées de l'enfer.

A cet effet, représentons-nous un de ces prisonniers infortunés qui gémissent dans ce lieu affreux de supplice et de terreur. Mais pour nous en former une

image qui ait quelque rapport avec la terrible réalité, imaginons-nous un homme tout de feu, qui est changé et comme transformé en feu par la vivacité de ces flammes infernales, pénétrant jusqu'à la moelle de ses os, embrasant tout son intérieur et tout son corps, et qui plus est, non moins l'âme que le corps, non moins toutes ses facultés et ses puissances intellectuelles que les organes de ses sens.

Représentons-nous donc un homme ainsi tout en feu et imaginons-nous ensuite que cet homme, qui n'est qu'une faible image d'un pécheur réprouvé et condamné à ces prisons éternelles, tourmenté encore plus par la durée de ces cruels tourments, s'adresse désespérément à celui qui le tient enchaîné et lui dit, accablé de peine et de douleur, ces tristes paroles du prophète : *Custos, quid de nocte ? O qui que tu sois, qui me tiens enchaîné dans ces prisons*

de feu et dans ces flammes qui me dévorent sans jamais me consumer : *Custos, quid de nocte ?* Où en suis-je donc de cette si affreuse, si affligeante et si redoutable nuit ? Combien de milliers d'années ai-je déjà consommées dans ces flammes, dont tous les moments me semblent des éternités ? Mais combien m'en reste-t-il encore à consommer ? *Custos, quid de nocte ?*

Pensons ensuite que, pour toute réponse, on lui fait entendre que ce n'est plus le temps qui mesure ses peines : *Et tempus non erit amplius....* mais bien l'éternité qui subsiste toujours et qui ne passe point. Si bien que cet homme de feu se voit alors constraint de s'écrier, mais lamentablement et désespérément : Donc, je brûle et je brûlerai sans fin ! Donc, je suis devenu un homme de feu pour être toujours en feu ! Je suis donc condamné à ces mines embrasées, mais

pour toujours ! Après avoir brûlé ici pendant des milliers d'années, c'est comme si je ne faisais que d'y venir ! Après avoir passé une vaste étendue de siècles dans ces cruels tourments, ils recommenceront de nouveau ! Il faut donc brûler des milliers de millions d'années, plus qu'il n'y a d'étoiles au ciel et de grains de sable dans la mer ! Il faut mesurer mes tourments par la même éternité qui mesure Dieu lui-même, souffrir et brûler tant que Dieu sera Dieu, tant que Dieu régnera en Dieu, tant que Dieu sera juste, tant que Dieu aura souvenir de mes crimes, tant qu'il sera tout-puissant pour les punir, tant enfin que son éternité durera ! O donc, malheur à moi, mais malheur et dernier comble de malheur !

Enfin, pourachever cette peinture de l'enfer, quoiqu'encore bien faible et bien grossière, pensons, âme fidèle, que ce feu qui doit faire le tourment des pécheurs

réprouvés n'a pas seulement la vertu de brûler et de tourmenter en brûlant. Mais, étant élevé par la puissance du Tout-Puissant pour faire le tourment de ces malheureux qui, dans le temps qu'on leur avait donné pour faire leur salut, ont malheureusement préféré le temps à l'éternité, c'est un feu qui, dans les mains du Tout-Puissant et de la divine Justice, est un trésor de peines, comme dit Tertullien : *Ad pænam thesaurus*, un amas de tous les genres de supplices, et où tous les crimes trouveront leurs châtiments différents.

C'est un feu qui accablera de douleurs et de souffrances les lâches et les paresseux, qui écrasera les superbes, qui torturera d'une manière terrible ceux et celles qui ont brûlé des flammes de l'impuiscit , qui fera le supplice des envieux et des médisants.

C'est un feu où l'on sera brisé comme

sur une roue, où l'on sera déchiré comme sur un chevalet, où l'on sentira le tranchant des couteaux et des épées, les meurtrissures des pierres et des cailloux, les douleurs des huiles et des liqueurs bouillantes.

C'est un feu enfin qui est ménager, qui ronge sans dévorer, qui dévore sans consumer, qui brûle sans réduire en cendres, qui blesse sans faire mourir, qui découpe son aliment sans en perdre une seule pièce.

Mais s'il en est ainsi, âmes chrétiennes, il est grand temps de rentrer en nous-mêmes. L'enfer a été préparé, dès le commencement des siècles, pour nous détourner du péché, aussi bien que pour nous en punir si nous le commettons et si nous mourons dans l'impénitence finale. S'il est, par conséquent, un tel comble de maux et de peines, pouvons-nous moins faire, après avoir commis

cent et cent fois ce qui peut nous l'avoir mérité, que de nous disposer maintenant à vouloir tout faire et tout souffrir pour l'éviter ?

Or, de tous les moyens qu'on saurait prendre pour se mettre à l'abri de ces flammes éternellement dévorantes, il n'en est pas de plus convenable et de plus efficace auprès de Dieu qui peut nous y condamner ou nous en absoudre, que la disposition d'abandon. Rien au monde qui nous donne une sécurité plus grande que cette douce vertu par laquelle nous ne voulons plus rien que la volonté de Dieu pour faire et pour souffrir tout ce qu'il commande.



DEUXIÈME POINT.

---

L'ABANDON A DIEU EST UN DES MOYENS LES PLUS SURS POUR ÉVITER LES PEINES DE L'ENFER.

---

C'est la pensée et le sentiment du pieux saint Bernard. Il nous assure, en effet, que ce qui sert de bois au feu de l'enfer, c'est notre propre volonté : *Quid ardet in inferno, nisi propria voluntas?* C'est une vérité si incontestable qu'il ajoute même que, si cette volonté propre disparaissait du monde, il n'y aurait plus d'enfer : *Tolle propriam voluntatem et non erit infernus.*

Or, il est bien certain que, de tous les moyens possibles pour se dépouiller de sa volonté propre, pour s'en désapproprier bientôt et entièrement, il n'en est pas de meilleur que l'abandon à la divine volonté. Il est, en effet, tellement opposé

à la volonté propre qu'il l'exclut tout à fait. On l'appelle abandon parce qu'il la laisse en arrière, la sacrifie, l'abandonne à la volonté de Dieu. Et alors, puisqu'il n'y a d'enfer à craindre pour nous que dans la mesure où règne notre propre volonté, qui ne sera ravi de marcher dans cette voie, si sûre et si tranquille, de l'abandon ? Qui ne sera rempli d'allégresse après avoir détruit dans son âme ce seul bois qui pourrait allumer pour lui les brasiers de l'enfer ?

Mais cette sécurité et cette allégresse seront bien plus grandes encore, si nous considérons qu'il n'y a aucun rapport entre l'état d'une âme qui s'est donnée à Dieu par l'abandon et l'état de ces âmes infortunées qui brûlent dans les feux souterrains de l'enfer.

Une âme qui a vécu dans cette sainte disposition du pur abandon, doit sortir, en effet, de ce monde dans la disposition

qui a été celle de toute sa vie. Notre Docteur angélique, saint Thomas d'Aquin, en fait la remarque dans son commentaire de ces paroles de l'Écriture : Les impies descendent aux enfers avec leurs armes. *Descendunt impii ad inferos cum armis suis.* Il nous fait remarquer que ces armes dont parle l'Écriture ne sont autres que les inclinations vicieuses des âmes réprouvées qui les accompagnent jusque dans les enfers. On ne peut donc douter qu'il en soit de même de celles qui ont vécu jusqu'à la mort dans l'abandon amoureux d'elles-mêmes à la divine volonté et qui ont été toujours disposées, pendant leur pèlerinage terrestre, à approuver, à accepter et à bénir la volonté adorable de Dieu !

Or, je vous le demande, pensez-vous qu'il soit, je ne dis pas convenable, mais seulement possible qu'une âme qui a ces sentiments, puisse aller un jour dans

L'enfer ? Est-il possible qu'elle puisse jamais être reçue dans ces régions terribles où l'on enrage, où l'on blasphème continuellement contre la sainte volonté de Dieu et où l'on est victime du désespoir, elle qui a toujours été victime d'amour par le consentement amoureux de tout ce qu'il a plu à Dieu ? Oh ! non, avouons-le, il n'y a aucun rapport, aucune convenance, aucune proportion, il n'est pas même possible d'en imaginer entre une âme dans la disposition du pur abandon et l'état où l'on est dans les enfers.

Peut-on douter maintenant que, s'il est un moyen efficace de se mettre pour toujours à l'abri de l'enfer, c'est celui-là, c'est cette disposition d'abandon à la divine volonté ? Il faut y vivre pour y mourir !

Considérons enfin que ce qu'il y a de plus infortuné et de plus terrible dans l'enfer, c'est d'y être l'objet de la haine

de Dieu, et que la vertu dont nous parlons met l'âme hors d'état de pouvoir être haïe de Dieu. Non, il n'est pas possible qu'une âme abandonnée à la volonté de son Dieu pour ne vouloir être que ce qui lui plaira, lui soit, dans cette disposition, un objet d'horreur et de haine. Dieu, en effet, ne hait et ne peut haïr en nous que ce qui est de nous, comme il ne peut aimer que ce qui est à lui et de lui, selon cette belle maxime : *Deus odit tua et amat sua, oditea quæ fecisti et amat quæ fecit.*

Or, une âme dans le pur abandon n'a plus rien en elle qui soit d'elle et tout ce qu'elle a est à Dieu et de Dieu : elle renonce à sa propre volonté, la seule chose qui soit à elle ; elle se désappropriie de tout ce qui lui appartient, elle en fait un transport amoureux entre les mains de son Dieu, elle ne veut plus enfin, ni dans le ciel, ni sur la terre, que Dieu et la volonté de Dieu.

O heureuses donc, et mille fois heureuses toutes ces âmes qui vivent dans le pur abandon ! Elles sont ainsi en sûreté, elles sont à l'abri de l'enfer, qui est, comme le dit saint Thomas, le comble de tous les maux et comme un abîme, où tout ce qu'il y a de mal et de mauvais dans tous les maux doit aboutir.

Par conséquent, ô âmes ainsi abandonnées, à la bonne heure si la pratique de votre abandon n'est pour le présent que croix, que peines et qu'ennuis ; à la bonne heure si elle n'est qu'abandon et délaissements intérieurs de la part de Dieu ; misères, faiblesses et imperfections crucifiantes de votre part ; contradictions, persécutions, calomnies et mépris de la part des créatures ; tentations et blasphèmes de la part des démons ; enfin, anxiétés d'esprit pour le passé, angoisses douloureuses pour le présent,

↓ appréhensions et craintes pour l'avenir; à la bonne heure, encore une fois, si votre abandon vous réduit à tous ces états et vous fait passer par tous ces creusets! Par là, vous ferez voir vraiment, et non plus seulement en désir et en parole, que vous ne voulez que Dieu et la volonté de Dieu, puisqu'en vue et dans l'ordre de sa divine volonté, vous voulez bien souffrir tous ces états, et accepter d'être, pour son plaisir, ce que vous ne voudriez pas être.

Sans doute, vous gémirez bien souvent, vous vous verrez, ainsi qu'un autre Job, et peut-être plus longtemps, couvertes de plaies sur le fumier de vos imperfections; vous y serez contraintes de vous écrier bien des fois avec le grand Apôtre: Qui me délivrera de ce corps de mort? Vous vous deviendrez parfois insupportables à vous-mêmes, enfin vous

vous verrez souvent couvertes des ombres de la mort et jusqu'aux portes des enfers.

Mais courage, ô âmes ainsi abandonnées; dans cette voie de l'abandon, par la pratique constante de cette belle vertu, vous n'êtes plus à vous-mêmes, mais à Dieu et à sa volonté. Il peut bien, pour s'assurer de la sincérité de cet abandon, vous faire passer par ces creusets, vous faire endurer ces mortifications et ces croix et vous conduire ainsi jusqu'aux portes de l'enfer. Mais comme vous lui appartenez, vous avez toujours lieu de croire et d'espérer qu'il ne mortifie ainsi que pour vivifier ensuite bien plus abondamment, qu'il ne fait semblant de vous précipiter aux enfers que pour vous en affranchir encore plus fortement: *Deducit ad inferos et reducit, et qu'il ne vous fait ainsi marcher parmi les ombres de la mort et au milieu de ces ténèbres*

226 *L'Abandon nous préserve de l'enfer.*

---

que pour vous faire voir ensuite, avec une plus grande joie, la lumière de ce beau jour de l'éternité : *Post tenebras, spero lucem.*





## DEUXIÈME MÉDITATION.

LE DÉSIR DE GLORIFIER DIEU NOUS DOIT  
ÊTRE UN TRÈS PRESSANT MOTIF POUR NOUS  
PORTER AU PUR ABANDON.

### PREMIER POINT.

L'AME ABANDONNÉE REMPLIT SUR CETTE TERRE  
SA FIN, QUI EST DE MANIFESTER LA GLOIRE DE  
DIEU.

**C**e que nous devons désirer au monde  
par-dessus tout, c'est et ce doit être  
de glorifier Dieu, de contribuer à sa  
gloire et de la procurer autant qu'il est  
en nous et par tous nos efforts. C'est  
là, dis-je, ce que nous devons désirer  
par-dessus tout, puisqu'en le faisant,  
nous remplissons la fin pour laquelle nous  
avons été créés, nous et toutes les créa-  
tûres.



Rien, en effet, n'a été créé que pour la gloire de Dieu. C'est ce qui nous est appris dans les divines Écritures, lorsqu'il est dit que Dieu a fait tout pour lui-même dans les choses dont il est le principe et l'auteur : *Omnia propter semetipsum operatus est Deus.* Or, Dieu ne saurait avoir fait ce qu'il a fait pour en être perfectionné lui-même, et pour grandir lui-même en perfection ; il n'a besoin d'aucun de nos biens pour être ce qu'il est : *Bonorum meorum non indiges.*

Ce n'est, au contraire, que par un épanchement de ce qu'il est et de sa plénitude que nous avons du bien et que nous sommes ce que nous sommes. Il s'ensuit donc qu'il ne peut nous avoir ainsi faits pour lui-même que pour manifester ce qu'il est, ce qu'il fait hors de lui-même, et c'est en cela que consiste sa gloire extérieure, comme l'a remarqué saint Thomas d'Aquin. Ayant donc été

faits pour manifester cette gloire de Dieu, son mérite, ses perfections, et pour le glorifier en le manifestant, nous devons désirer par-dessus toutes choses cette manifestation de la gloire de Dieu, puisque ce ne sera qu'en le glorifiant que nous atteindrons le but de notre création. C'est aussi pour cela que le grand Apôtre nous a expressément recommandé que, quoi que nous puissions faire, nous ordonnions tout à la gloire de Dieu : *Omnia ad gloriam Dei facite.* Il savait bien que tout ce qui n'est pas fait pour que Dieu soit glorifié, n'est pas fait pour la fin qu'il devrait avoir, est bien plutôt dans le désordre que dans l'ordre et mérite bien plutôt le châtiment que la récompense. Tout ce que nous faisons ainsi nous met en état de ne pouvoir en espérer d'autre récompense que celle de nous être recherché en le faisant, comme dit encore l'Évangile : *Receperunt mercedem suam.*

Nous devons donc en toutes choses et par-dessus toutes choses viser à ce que Dieu soit glorifié en nous, en tout ce que nous faisons et en tout ce qui est à nous. Mais ce même devoir qui nous fait tendre ainsi à la gloire de Dieu, nous oblige à recourir au pur abandon. Par cet abandon, en effet, nous glorifions Dieu excellemment et, au contraire, la gloire qu'il tirera par tout ce que nous pourrions faire hors de cette disposition ne saurait être que très petite ou peut-être nulle.

En effet, nous glorifions Dieu d'autant plus excellemment que nous faisons connaître plus clairement et d'une manière plus convaincante, ce qu'il vaut, son mérite et l'estime infinie qu'il faut faire en toutes choses de lui-même et de ce qui lui plaît. C'est en cela surtout que nous manifestons sa grandeur infinie et ce qu'il est, et dans cette manifestation

consiste proprement, ainsi que nous l'avons dit, la gloire que nous pouvons lui procurer.

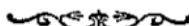
Or, je vous demande, âmes chrétiennes, si le mérite infini de Dieu, si son excellence, sa grandeur par rapport à nous qui ne sommes rien et la nécessité qu'il gouverne toutes choses, peuvent être manifestés plus clairement que par cet abandon que nous faisons de tout ce que nous sommes à sa sainte et toujours adorable volonté? Par lui, nous sacrifions ce qui nous plaît et pourrait nous plaire, à son bon plaisir, nous soumettons toutes nos volontés aux ordres de sa volonté, nous faisons de son contentement le nôtre propre et nous trouvons même notre contentement à n'être pas contents lorsqu'il est de son bon plaisir que nous soyons dans l'ennui et la tristesse.

Mais si l'estime qu'on témoigne à quelqu'un et la gloire qu'on lui rend paraît-

sent plus ou moins grands, selon que l'hommage que nous lui offrons est plus ou moins glorieux, peut-on témoigner à Dieu une estime plus parfaite de sa grandeur et de ce qu'il est que par cet abandon volontaire ?

S'abandonner ainsi, en effet, c'est sacrifier librement à sa divine volonté tous nos intérêts et tout nous-même. C'est donner volontairement à Dieu, et par un choix plein de franchise, un règne souverain sur nous, quand même il ne l'aurait pas nécessairement. C'est reconnaître et publier hautement qu'il y ait Dieu une infinie sagesse, une puissance et une bonté sans bornes. C'est manifester également toutes ses autres perfections. N'est-ce pas reconnaître d'une façon éclatante qu'il ne peut manquer ni de sagesse pour bien conduire, ni de puissance pour exécuter, ni de bonté et de bonne volonté pour vouloir le bien et

opérer le salut de tous ceux qui veulent bien le laisser faire et se soumettre à tout ce qu'il fait?



## DEUXIÈME POINT.

---

L'AME ABANDONNÉE MANIFESTE LA GLOIRE DE DIEU  
DE LA MANIÈRE LA PLUS PARFAITE QUI SOIT POS-  
SIBLE.

---

C'est pour cela que Jésus-Christ, qui est venu en ce monde, non pour y chercher sa propre gloire, comme il le dit lui-même : *Ego gloriam meam non quæro...* mais la gloire de celui qui l'avait envoyé, nous dit aussi, en termes exprès, qu'il n'est non plus venu pour faire sa volonté, mais pour faire la volonté de son Père céleste. C'était tout son désir,



toute sa joie et comme sa nourriture d'accomplir, soit en souffrant, soit en agissant, la volonté de celui qui l'avait envoyé : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* Il voulait par là faire entendre à tous les fidèles qu'il n'y a pas d'autre voie pour chercher la gloire de Dieu et le glorifier dignement. Il n'y a pas d'autre moyen que cet abandon à la volonté de Dieu, car on ne saurait aimer plus parfaitement qu'en aimant jusqu'à sacrifier sa vie pour ce qu'on aime, de même on ne saurait glorifier Dieu plus hautement qu'en se soumettant jusqu'au point de tout abandonner à sa divine volonté. Oui, sans doute, c'est là la plus grande gloire qu'on puisse procurer à Dieu, puisque c'est le reconnaître et le manifester sous cette si glorieuse qualité de Tout et d'un divin Tout. S'il y a, en effet, quelque idée glorieuse et glorifiante pour Dieu, sous laquelle on puisse

le reconnaître et se le représenter, c'est cette idée de Tout, c'est en le reconnaissant pour être celui qui est Tout. C'est pour cela que, quand il veut nous faire connaître qui il est, il ne le fait pas autrement qu'en nous disant dans ses divines Écritures qu'il est celui qui est : *Ego sum qui sum*, c'est-à-dire qu'il est l'Être en lui-même, l'Être dans toute son universalité, l'Être dans toute sa plénitude. Étant celui qui est tout ce qui est, il renferme dans son être tout ce qui participe quelque chose de l'être. En un mot, il est Tout, ce qui est l'idée la plus haute et la plus glorieuse qu'on puisse en former et sous laquelle il puisse être reconnu. Or, je vous le demande, âmes chrétiennes, où et quand reconnaîssons-nous Dieu par nos dispositions intérieures et nos actes pour être celui qui est Tout, et qui mérite comme tel que tout lui soit sacrifié et soumis ? N'est-ce

pas singulièrement dans cette disposition du pur abandon où nous ne voulons rien avoir à nous-mêmes, afin que Dieu et sa volonté nous soient tout en tout ce que nous voulons et que nous puissions dire : *Deus meus et omnia !* Dieu nous est tout en toutes choses ! En lui abandonnant, en effet, ainsi tous nos intérêts et tout ce que nous sommes, nous nous contentons pour nous qu'il soit, lui, ce qu'il est et que sa volonté soit accomplie en tout.

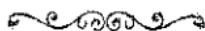
Enfin, qu'est-ce que Jésus-Christ a voulu nous dire quand il nous dit que celui qui fait en tout sa volonté et n'a en vue que son bon plaisir, que celui-là, dis-je, lui tient lieu de mère, de frère et de sœur ? *Hic mater, frater et soror mea est.* N'est-ce pas pour mieux faire entendre qu'une âme abandonnée à sa divine volonté, et si bien abandonnée qu'elle ne demande pas mieux que de faire sa divine volonté en toutes choses, à quelque prix

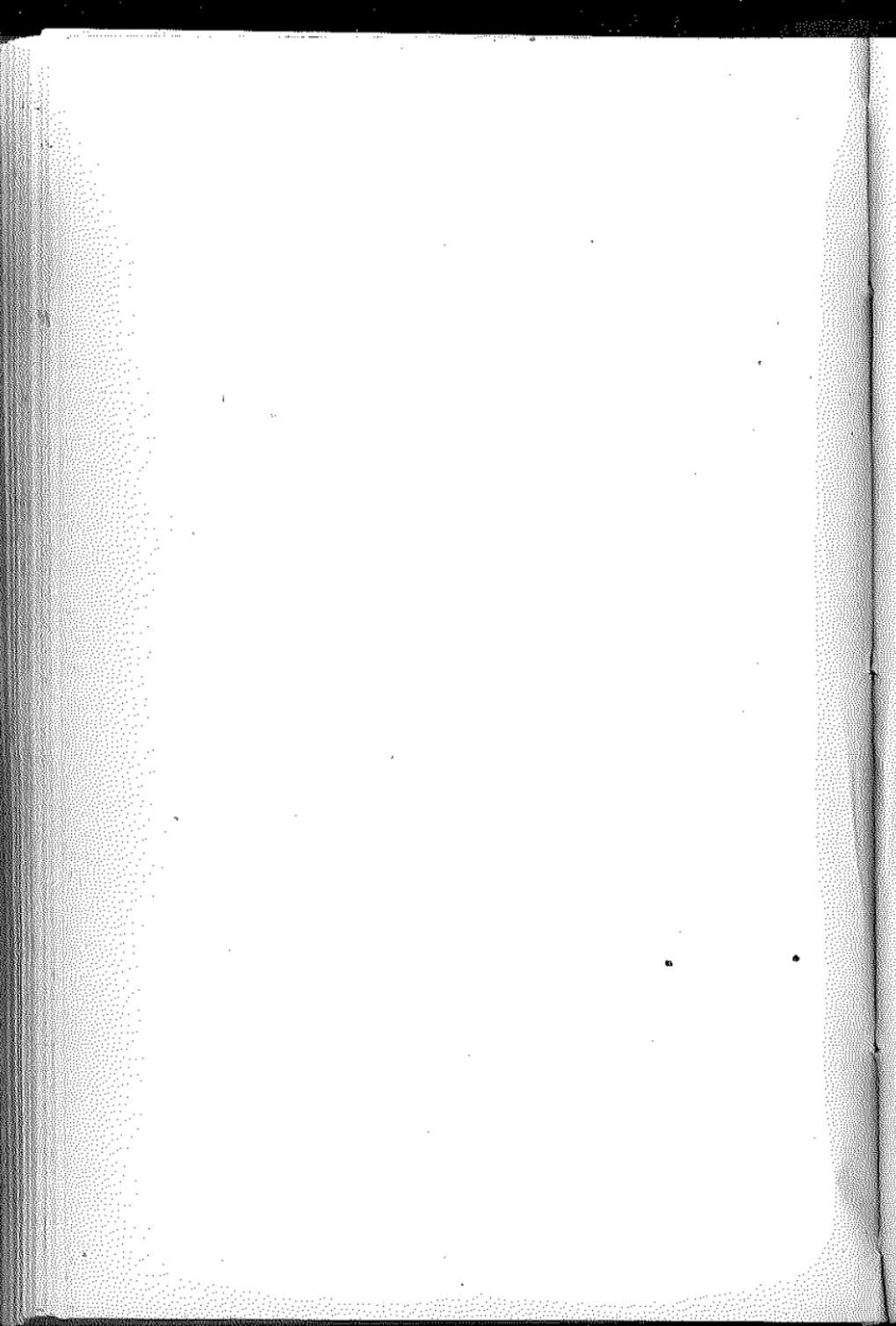
que ce puisse être, en souffrant ou en agissant, qu'une âme, dis-je, ainsi abandonnée, lui tient lieu de mère, de frère, de sœur ? Il signifie ainsi que cette âme termine toutes ses amoureuses complaisances, et que tout ce qu'il y a de riche, de divin et d'aimable dans les autres dispositions est divinement renfermé dans cette disposition d'abandon. L'âme y est tout ce que Dieu veut qu'elle soit, y remplit la mesure de la divine volonté sur elle et, partant, rend à Dieu cette grande gloire dont il est si justement jaloux et qui lui appartient à lui seul : *Soli Deo honor et gloria !* puisque toute autre volonté y est sacrifiée à celle de Dieu et que la seule volonté de Dieu règne dans l'âme ainsi abandonnée.

O vous donc, qui que vous soyez, qui brûlez d'un saint zèle pour la gloire de Dieu, qui formez à cette fin de grands desseins, qui souhaitez convertir les

âmes par milliers, qui voulez partir pour les pays les plus barbares afin d'arburer la croix de Jésus-Christ et d'y faire connaître le vrai Dieu et son véritable culte, à la bonne heure! J'avoue que toutes ces idées de spiritualité et d'apostolat sont belles, bonnes et grandes! Mais avouez aussi que c'est toute autre chose pour la plus grande gloire de Dieu que la disposition d'une âme bien abandonnée à la volonté de son Dieu, qui ne veut que le bon plaisir de Dieu, qui marche d'un pas égal dans les croix et dans les joies, trouvant dans les croix ce qui la contente dans la joie: Dieu et sa volonté; qui sait voir, entendre et souffrir en paix ce qu'elle ne saurait ni voir, ni souffrir, ni entendre, pourvu que la volonté de Dieu soit accomplie. Cette âme est prête à tout entreprendre sur un signe de son Dieu: les travaux les plus humbles et les plus pénibles et, si Dieu le veut, les actions les

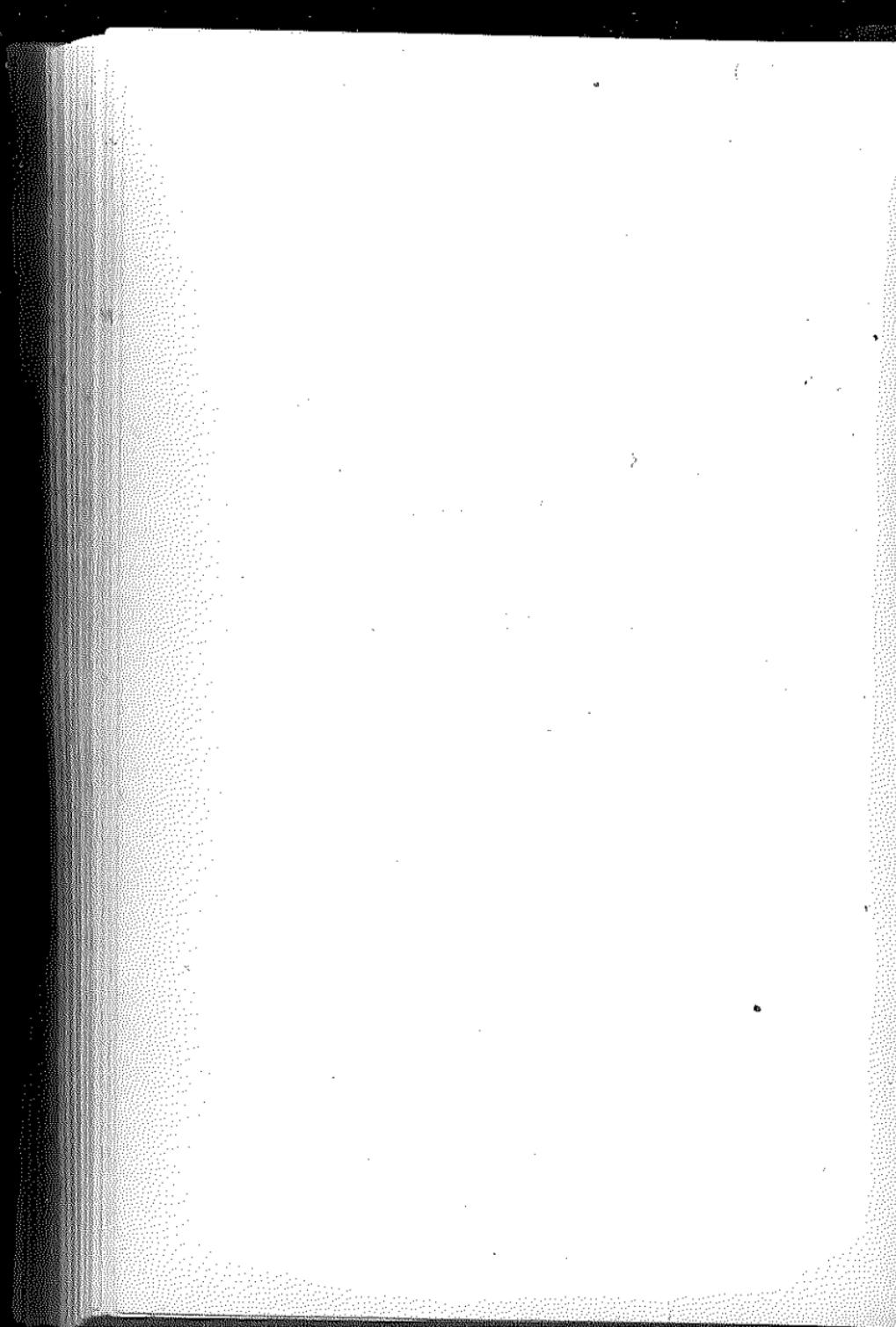
plus éclatantes. Elle n'a plus qu'une parole sur les lèvres et dans le cœur : Quelle est votre volonté, ô mon Dieu ? N'est-ce pas vraiment, dites-moi, le moyen de glorifier Dieu autant qu'on peut le glorifier sur la terre ? Dans tous les autres états de la vie spirituelle, en effet, et dans ces grands desseins qu'on forme quelquefois pour la gloire de Dieu, on peut encore se rechercher soi-même et ses intérêts. Dans l'abandon, on ne veut, au contraire, que Dieu et sa volonté, on ne veut que le bon plaisir de Dieu et on se plaît avec l'Apôtre, dans ses propres infirmités et ses propres misères pour aimer encore mieux le bon plaisir de Dieu que tout ce qui pourrait nous plaire. O donc, abandon et toujours plus d'abandon pour toujours glorifier Dieu plus purement !





HUITIÈME JOUR  
DE LA RETRAITE.

---





## PREMIÈRE MÉDITATION.

---

LE DÉSIR DE NOTRE PERFECTION NOUS DOIT  
ÊTRE UN MOTIF POUR NOUS PORTER AU  
PUR ABANDON.

---

**M**e désir de notre perfection nous doit être un motif pour nous porter au pur abandon. Je ne crains même pas de dire qu'on n'atteindra jamais au point de perfection auquel on est appelé par Dieu, en quelque état que l'on soit ou qu'on pense être de la vie spirituelle, si l'on n'est pas parvenu, en réalité ou en volonté, au point de l'abandon. Au contraire, j'oseraï dire que, quelque bas et quelque abject que nous paraissse notre état, quand même ce serait un état de combat continu avec nos propres imperfections, de lutte avec les tentations les plus humiliantes, il nous servira à nous faire connaître à nous-mêmes, et à nous faire reconnaître par Dieu, que nous sommes dans l'état de perfection auquel il nous a appelés.

liantes, si néanmoins notre volonté se trouve au point de l'abandon, ne voulant plus rien, ni pour elle, ni pour les autres, que la volonté de Dieu, j'oseraï dire et ne cesserai de répéter que nous sommes parfaits avec cet abandon au milieu de nos imperfections, et que toutes ces imperfections, qui sont bien telles en elles-mêmes, vont pourtant, dans cette disposition d'abandon, jusqu'à très bien servir à notre avancement et à notre perfection.



#### PREMIER POINT.

IL EST IMPOSSIBLE D'ATTEINDRE A LA PERFECTION  
SANS L'ABANDON.

Oui, âmes chrétiennes, en quelque état que nous pensions être de la vie spirituelle, c'est une vérité que nous n'avons

pas encore atteint le premier degré de perfection, si nous ne sommes dans la pratique du pur abandon. Il n'y a, en effet, aucune perfection à espérer, si l'on n'en vient, ou en désir, ou en effet, à l'abnégation de soi-même, et il n'y a point d'abnégation sans abandon.

C'est la leçon que Jésus-Christ nous a apprise et non pas seulement aux plus parfaits, mais à tous les fidèles. Il nous a dit que, quiconque voudra le suivre dans la voie de la perfection, doit se résoudre, non à toujours contempler ou méditer, non à passer toute sa vie dans les exercices de la charité, non à se contenter soi-même bien souvent en tâchant de servir et de contenter les autres, pas même à convertir les âmes par milliers et à entreprendre par un saint zèle la conversion de nations entières, mais il doit se résoudre à l'abnégation et renoncer à lui-même.

↓ S'il est donc vrai que l'abnégation de soi-même est l'unique voie pour suivre Jésus-Christ, qui est le modèle de la perfection, peut-on prétendre à quelque perfection sans être disposé à l'abandon? L'abandon, en vérité, par lequel nous remettons à la divine volonté tous nos intérêts, est-il autre chose que ce renoncement et cette abnégation de nous-mêmes?

Comme le remarque saint Augustin, la perfection ou parfaite charité consiste principalement dans l'entier dénuement de toute propre volonté. *Perfecta charitas, nulla cupiditas.* Par la propre volonté, en effet, c'est nous qui vivons, en voulant ce que nous voulons, au lieu de faire vivre et régner Jésus-Christ en nous par la parfaite charité, en ne voulant que ce qu'il veut. Peut-on alors s'attendre à quelque perfection sans abandon à la divine volonté? N'est-ce pas au moyen

de cet abandon que nous nous dénuons de toute propre volonté ? N'est-ce pas au moyen de cet abandon que nous sommes indifférents, non quant à la nature, mais quant à l'esprit, aux croix et aux joies, trouvant alors dans les croix comme dans les joies tout ce que nous voulons, en y trouvant le bon plaisir de Dieu accompli ? N'est-ce pas au moyen de cet abandon que nous sommes sans propre volonté pour les meilleurs succès, faisant sans doute tout ce qui est en nous pour que les choses réussissent pour le mieux, mais étant assurés d'avoir toujours le succès que nous ambitionnons, qui est que la divine volonté soit accomplie ? N'est-ce pas enfin au moyen de cet abandon que nous pouvons dire ne plus rien vouloir que Dieu, sa volonté et son bon plaisir ?

C'est aussi ce que nous fait remarquer saint Jérôme sur ces paroles de saint

Pierre quand il dit à Jésus-Christ qu'il a renoncé à toutes choses pour se mettre en état de le suivre. Ce renoncement, dit-il, aux biens qu'il possérait n'était pas encore la perfection à laquelle il prétendait, puisque des païens et des philosophes, par les seules lumières de leur raison, en étaient venus à ce mépris des biens passagers et périssables de ce monde. Mais le nœud de la perfection devait consister à suivre Jésus-Christ, modèle de toute perfection. *Et ideo, dit ce Père, jungit quod perfectum est: sequere me.*

Or, je vous le demande, âmes chrétiennes, peut-on suivre Jésus-Christ plus parfaitement que dans la voie du pur abandon où l'on veut tout ce qu'il veut, rien que ce qu'il veut et parce qu'il le veut? Peut-on le suivre plus parfaitement, puisque alors ce n'est plus nous qui vivons, ce n'est plus nous qui voulons,

c'est Jésus-Christ qui vit en nous, c'est sa divine volonté qui règne sur nous ? Peut-on le suivre plus parfaitement que par cet abandon, puisque, à son exemple, notre nourriture, notre aliment, notre soutien n'est plus autre chose que d'accomplir, approuver et accepter en tout la volonté de son Père céleste ? *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me...* puisque notre plus continual exercice est de soumettre et conformer, à son exemple, notre volonté à la volonté de son Père au milieu de toutes les répugnances de la nature ? *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu !...* puisque enfin on peut dire que la volonté de son Père céleste nous est, à son exemple, tout en toutes choses et nous tient lieu de mère, de frère et de sœur ? *Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, hic frater, soror et mater mea est.*

Il est donc vrai que, s'il y a quelque

voie à prendre pour avancer vers la perfection, c'est particulièrement cette voie du pur abandon. Elle nous approche tout près de Jésus-Christ, modèle de toute perfection. Elle nous acquiert une parfaite conformité avec la volonté du Père céleste, règle souveraine de toute rectitude et de toute perfection et qui nous a été donnée pour mesure de notre propre perfection, quand il nous a été dit de nous rendre parfaits comme notre Père céleste est parfait : *Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est*, c'est-à-dire : remplissez la mesure de sa divine volonté sur vous afin qu'elle vous rende parfaits par grâce, comme elle rend le Père céleste parfait par nature.





## DEUXIÈME POINT.

---

L'ABANDON PEUT NOUS CONDUIRE A LA PERFECTION,  
MÊME AU MILIEU DES IMPERFECTIONS.

---

Mais ajoutons que ce même abandon est si bien la voie pour bientôt devenir parfait, qu'il peut nous conduire à la perfection, même au milieu de nos imperfections. Quelque bas et quelque abject que nous paraisse l'état intérieur de notre âme, quand même ce serait un état de combat continual avec nos propres imperfections, si néanmoins notre volonté, pratiquant l'abandon, ne veut plus que la volonté et le bon plaisir de Dieu, nous pouvons nous perfectionner au milieu de toutes nos imperfections, et même ces imperfections ne laisseront pas de très bien servir à notre avancement spirituel.

Oui, c'est l'un des avantages du pur abandon de faire tout servir à notre avancement et à notre plus grand bien, et Dieu le permet peut-être en récompense du sacrifice que nous lui faisons. Nous n'avançons jamais plus, en effet, l'affaire de notre perfection qu'en nous conformant plus intimement à la divine volonté qui est, comme nous l'avons dit, la règle et la mesure de notre perfection.

Mais cette union et cette conformité ne sont jamais plus intimes et plus parfaites que quand nous acceptons la volonté de Dieu en cela même que nous ne voudrions pas, et en ce qui nous répugne le plus. Il n'y a donc nul doute que, si jamais nous avançons considérablement en perfection, c'est quand nous nous trouvons (sans volonté pourtant, sans affection, mais plutôt d'une manière crucifiante) dans les états les plus abjects et les plus bas, sur le fumier de

nos imperfections, couverts, comme Job, de mille ulcères, mille misères et faiblesses humiliantes et que, dans cet état, nous voulons bien encore la volonté de Dieu. C'est quand, par le secours de la grâce, nous avons assez d'amour pour accepter cette volonté souveraine, qui nous laisse ainsi dans toutes ces misères parce qu'elle se plaît à nous y voir dans le combat, et la préférer à la nôtre qui ne voudrait rien moins que cet état désolant. C'est quand nous continuons à l'adorer, à l'approuver et à la bénir, sur ces tas de misères, en y disant ainsi qu'un nouveau Job : *Sit nomen Domini benedictum !* ou bien comme ce glorieux Macchabée : *Sicut fuerit voluntas in cœlo, sic fiat.*

Oh ! disons donc, âmes chrétiennes que s'il y a un motif puissant pour nous porter au pur abandon, ce doit être particulièrement le désir de notre perfec-

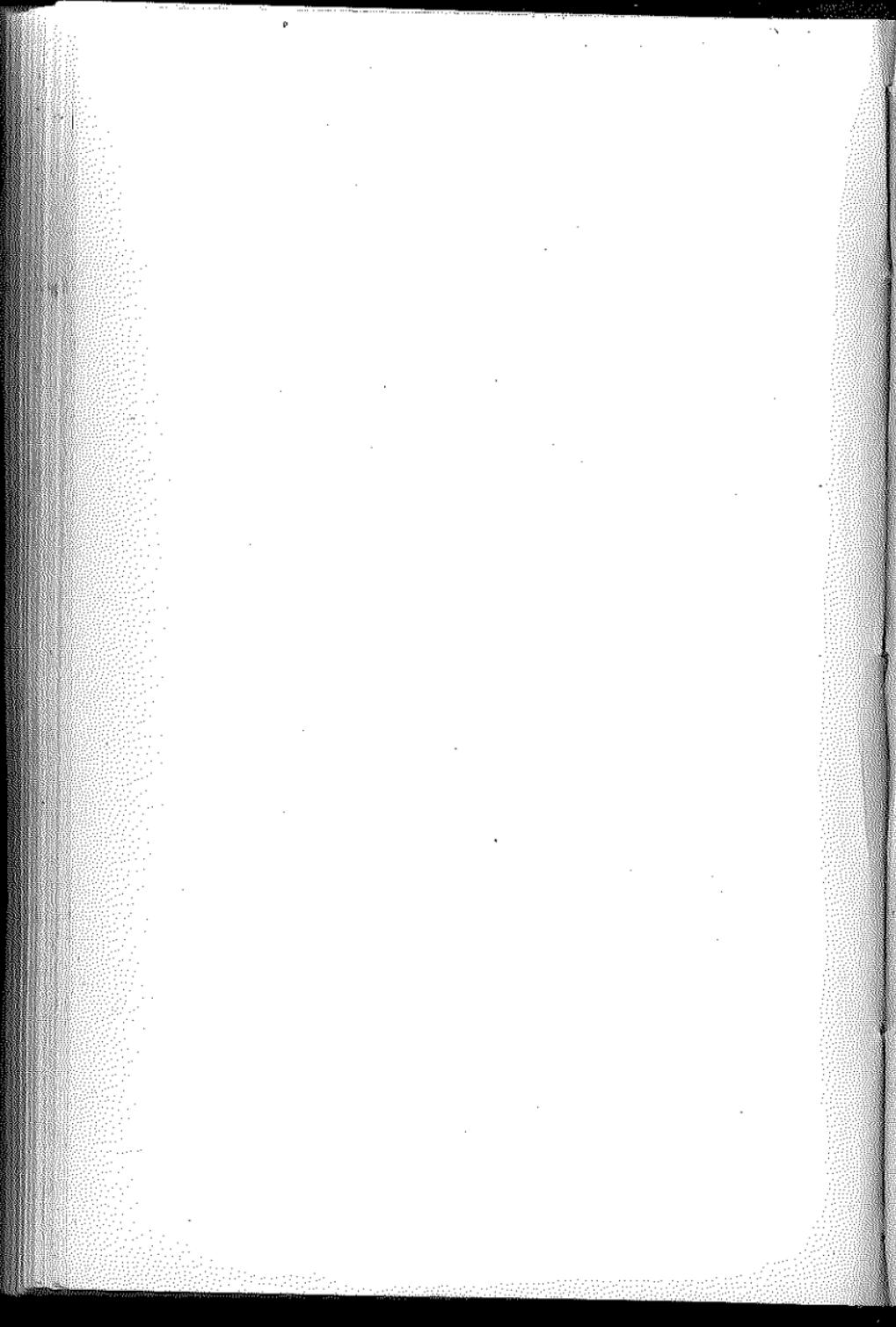
tion. En quelque état, en effet, que nous soyons de la vie spirituelle, nous n'atteindrons jamais à la perfection, si nous ne pratiquons l'abandon et, au contraire, si bas soyons-nous dans cette même vie spirituelle, tout peut servir à notre perfection, si nous l'acceptons avec cette disposition d'abandon.

Par conséquent, à la bonne heure, si la pauvreté, non seulement extérieure, mais intérieure, est notre partage ! A la bonne heure, si, pendant que bien d'autres âmes sont à posséder Dieu, à savourer et à goûter ses divines amabilités, nous marchons au contraire par les ténèbres, par les sécheresses, par les privations de tout ce qui satisfait les autres et nous a contentés autrefois ! A la bonne heure encore, si tout ce que nous avons autrefois expérimenté dans nos exercices les plus spirituels nous paraît perdu et si, au contraire, la nature paraît revivre par

les imperfections fréquentes, mais involontaires ! Ces souffrances, ces humiliations acceptées parce que Dieu veut nous les faire subir, malgré tous nos efforts et notre peine, rendent notre âme plus pure et l'avancent vers la perfection.

Oh ! oui, âmes qui marchez dans la voie de l'abandon, soyez assurées que vous n'en êtes pas pires pour tout cela, pourvu que vous ne perdiez pas votre disposition d'abandon et que vous soyez toujours plus prêtes à dire : *Fiat !* et à accepter la divine volonté dans toutes ces privations, toutes ces misères et toutes ces imperfections. Par cet abandon à la divine volonté, pour tel état où il lui plaira de vous tenir, vous remplirez parfaitement la mesure de votre perfection, qui est l'accomplissement de la volonté divine en vous : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra !*







## DEUXIÈME MÉDITATION.

---

LE DÉSIR D'AIMER DIEU ET DE L'AIMER EN TOUT ET TOUJOURS PLUS PUREMENT, NOUS DOIT ÊTRE UN MOTIF POUR NOUS PORTER AU PUR ABANDON.

---

### PREMIER POINT.

---

L'ABANDON A LA VOLONTÉ DIVINE NOUS FAIT AIMER DIEU D'UN AMOUR VÉRITABLE.

---

**M**l est certain que, s'il y a un véritable amour de Dieu sur la terre, c'est dans l'âme qui est et qui vit abandonnée à la volonté divine. C'est ce que Jésus-Christ lui-même nous a appris. Il dit dans l'Évangile qu'on ne peut pas aimer plus véritablement que quand on aime jusqu'à sacrifier son âme, sa vie et tous ses intérêts les plus chers pour ceux que l'on aime : *Majorem charitatem nemo habet, ut ani-*

*mam suam ponat quis pro amicis suis.*  
Or, c'est là proprement la manière d'aimer des âmes qui font profession de vivre et de marcher par la voie du pur abandon.

Cet abandon ne demande pas moins, en effet, qu'un sacrifice entier de tout nous-mêmes à la divine volonté. Une âme qui fait sa vie de cet abandon amoureux, est tellement charmée et tellement contente (sinon quant à la nature, du moins quant à la volonté supérieure et intellectuelle) d'être le sujet du bon plaisir de Dieu, que c'est assez pour elle de savoir, en tout ce qui arrive, que c'est la volonté de Dieu, pour qu'elle soit heureuse et qu'elle ait de la complaisance même dans les contradictions, lesangoisses et les tristesses.

Mais ce n'est pas seulement l'autorité de Jésus-Christ qui nous convainc de la grandeur de l'amour qui accompagne

cette disposition d'abandon. On peut encore la prouver par le raisonnement appuyé sur un principe du philosophe que rapporte notre angélique Docteur. L'amour qu'on a pour autrui, nous dit-il, est d'autant plus grand, que ce qu'il nous fait abandonner pour l'amour de celui que nous aimons nous est plus cher. Il est certain que celui-là qui aime son ami jusqu'à sacrifier, à son occasion, et son honneur et sa vie même, l'aime bien autrement que celui qui expose seulement ses biens, parce qu'il fait pour lui un plus grand sacrifice et que ce qu'il donne lui est bien plus cher et plus précieux.

Or, par le pur abandon au bon plaisir et à la volonté de Dieu qu'on aime pardessus toutes choses, on sacrifie tout. Il n'y a ni vie, ni santé, ni biens de ce monde, ni honneur, ni réputation, ni bon ou mauvais succès, il n'y a aucune dis-

*remarque intéressante*

*compl*

position intérieure de l'âme, lumières, ferveurs, goûts, sensibilités, qu'on ne soit prêt à abandonner à tout moment à la divine volonté, pour qu'elle en fasse ce qu'il lui plaira.

Peut-on douter maintenant que, s'il y a un véritable amour de Dieu sur la terre, ce soit celui d'une âme abandonnée à la divine volonté, pour être et ne vouloir être que ce qu'il lui plaira qu'elle soit ?

#### DEUXIÈME POINT.

**L'ABANDON A LA VOLONTÉ DE DIEU NOUS FAIT AIMER  
DIEU D'UN AMOUR CONTINUUEL.**

Ce n'est pourtant pas là encore tout l'avantage du pur abandon au sujet de l'amour de Dieu. Il y a un deuxième

avantage qui paraît encore plus considérable : c'est qu'il fait aimer, non seulement véritablement et sincèrement, mais aussi continuellement, dans toutes les dispositions intérieures où l'on peut se trouver. C'est ce que voulait dire autrefois une sainte âme quand elle affirmait que tout devient amour et se convertit heureusement en amour, quand tout est pris et accepté dans cette disposition d'abandon, en vue du bon plaisir de Dieu et dans l'ordre de sa volonté. Car, au moyen de cet abandon, nous envisageons ou nous nous efforçons d'envisager en tout ce qui arrive, soit intérieurement, soit extérieurement, l'ordre et le bon plaisir de la divine volonté qui s'y accomplit. Nous avons cet avantage que, lorsqu'il nous arrive quelque mauvais succès, nous tâchons de nous souvenir qu'il n'y a point de succès qui nous soit mauvais quand il nous vient par l'ordre de la

Providence et qu'il est accepté comme tel. Si nous sommes dans les obscurités et dans l'impuissance d'aimer Dieu sensiblement, avec ferveur et sentiment, nous nous efforçons de soutenir ces impuissances auxquelles Dieu nous réduit, - en vue de la divine volonté, pour nous habituer à ne rien aimer que cette volonté sainte, même dans les choses les plus spirituelles.

De cette sorte, nous avons, grâce à cette disposition d'abandon, cette riche prérogative à l'égard du divin amour, de pouvoir aimer Dieu partout et toujours, et même très facilement et très aisément. Nous n'avons, pour cela, qu'à laisser la divine Providence faire tout ce qu'il lui plaît en nous et de nous. Nous n'avons qu'à conformer chacun de nos actes à ses désirs. Nous n'avons qu'à regarder l'ordre de la divine volonté dans toutes nos dispositions si crucifiantes soient-elles, et l'ac-

cepter en tout, pour que toutes ces dispositions et tout ce qui nous arrive nous soit comme un lien pour nous unir amoureusement à la divine volonté, Et ainsi nous aimons Dieu en tout, et en tout temps, et continuellement.



### TROISIÈME POINT.

---

L'ABANDON A LA VOLONTÉ DIVINE NOUS FAIT AIMER  
DIEU DE L'AMOUR LE PLUS PARFAIT.

---

Disons enfin, à l'avantage de cette vertu d'abandon, que non seulement, par elle, on aime Dieu véritablement, si jamais on l'aime sur cette terre ; que, non seulement on l'aime continuellement et toujours, dans toutes les dispositions où l'on se trouve, si pauvres soient-elles,

pourvu qu'elles soient acceptées en vue de la divine volonté, mais aussi que, par elle, on aime Dieu de l'amour le plus pur et le plus dégagé de tout propre intérêt.

En effet, peut-on aimer plus purement que d'aimer jusqu'à faire du contentement de Dieu notre propre contentement, à trouver notre bon plaisir dans son bon plaisir et à vouloir être pour lui, coûte que coûte, un sujet de joie ? Mais n'est-ce pas ce que nous faisons par le pur abandon, où nous n'avons en vue que l'accomplissement du bon plaisir de Dieu et où nous nous estimons trop heureux de pouvoir lui être un sujet de joie, quel que soit notre sort ? Peut-on aimer plus purement que d'aimer dans les croix comme dans les joies, quand on nous humilie et qu'on nous abaisse, comme quand on nous élève, dans les privations, de même que dans les communiquations spirituelles ?

C'est bien ce que fait l'âme abandonnée. Elle ne veut ni croix, ni joies, ni élévarions, ni abaissements, mais l'accomplissement de la volonté adorable de Dieu en tout. Elle marche toujours d'un pas égal, dans les ténèbres et dans les lumières, dans les plus pénibles privations de même que dans les plus savoureuses communications, dans l'action et dans la souffrance, trouvant partout également ce qu'elle veut et ce qu'elle aime, c'est-à-dire que la volonté de Dieu soit accomplie en tout.

De plus encore, peut-on aimer plus purement que d'aimer sans vouloir savoir ni si on aime, ni si on est aimé ? Et n'est-ce pas encore ce que fait une âme abandonnée puisque n'ayant en vue que l'accomplissement de la divine volonté qu'elle voit et est assurée de toujours voir en tout ce qui arrive et peut arriver, elle ne s'inquiète pas de chercher à savoir si elle

aime ou si elle est aimée? Sans doute, il est très doux à l'âme de rechercher les preuves d'amour qu'elle a reçues de Dieu. C'est une des plus grandes jouissances et un des plus grands bonheurs qu'elle puisse goûter ici-bas. Pour quelques-uns même, trop portés au découragement, c'est une pratique bien salutaire. Mais l'âme qui a grandi et s'est fortifiée dans l'abandon en arrive un jour à faire joyeusement le sacrifice de cette jouissance spirituelle, afin de purifier encore son amour. Elle se contente alors de savoir qu'elle veut aimer et être aimée, et qu'elle le veut si bien qu'elle le veut jusqu'à abandonner tout ce qu'elle est à la volonté de celui qu'elle aime! Du reste, elle demeure bien en paix parce qu'elle est assurée que celui qu'elle aime ou qu'elle veut aimer sera toujours et immuablement ce qu'il est, et que sa divine volonté sera toujours accomplie.

Enfin, peut-on aimer plus purement que d'aimer sans espérance de récompense ici-bas, ou du moins, sans vouloir d'autre récompense que celle de pouvoir aimer ? Mais n'est-ce pas encore ce que l'on pratique dans cette disposition d'abandon, puisqu'une âme ainsi abandonnée se croit assez récompensée d'être le sujet du bon plaisir de Dieu, qu'elle ne demande ni ne refuse rien et qu'elle fait son paradis d'amour d'être ici-bas la joie de Dieu ?

Oh ! soupirons donc, âmes chrétiennes après cette disposition d'abandon ! Ne devons-nous pas rechercher le divin amour avant toutes choses, et comme le plus grand de tous les biens spirituels ? Or, c'est dans cet abandon amoureux qu'on aime Dieu et qu'on est sûr d'aimer, si jamais on peut en être sûr. C'est par lui qu'on aime toujours et en tout, et qu'on convertit heureusement tout en amour. C'est surtout par lui qu'on aime Dieu pu-

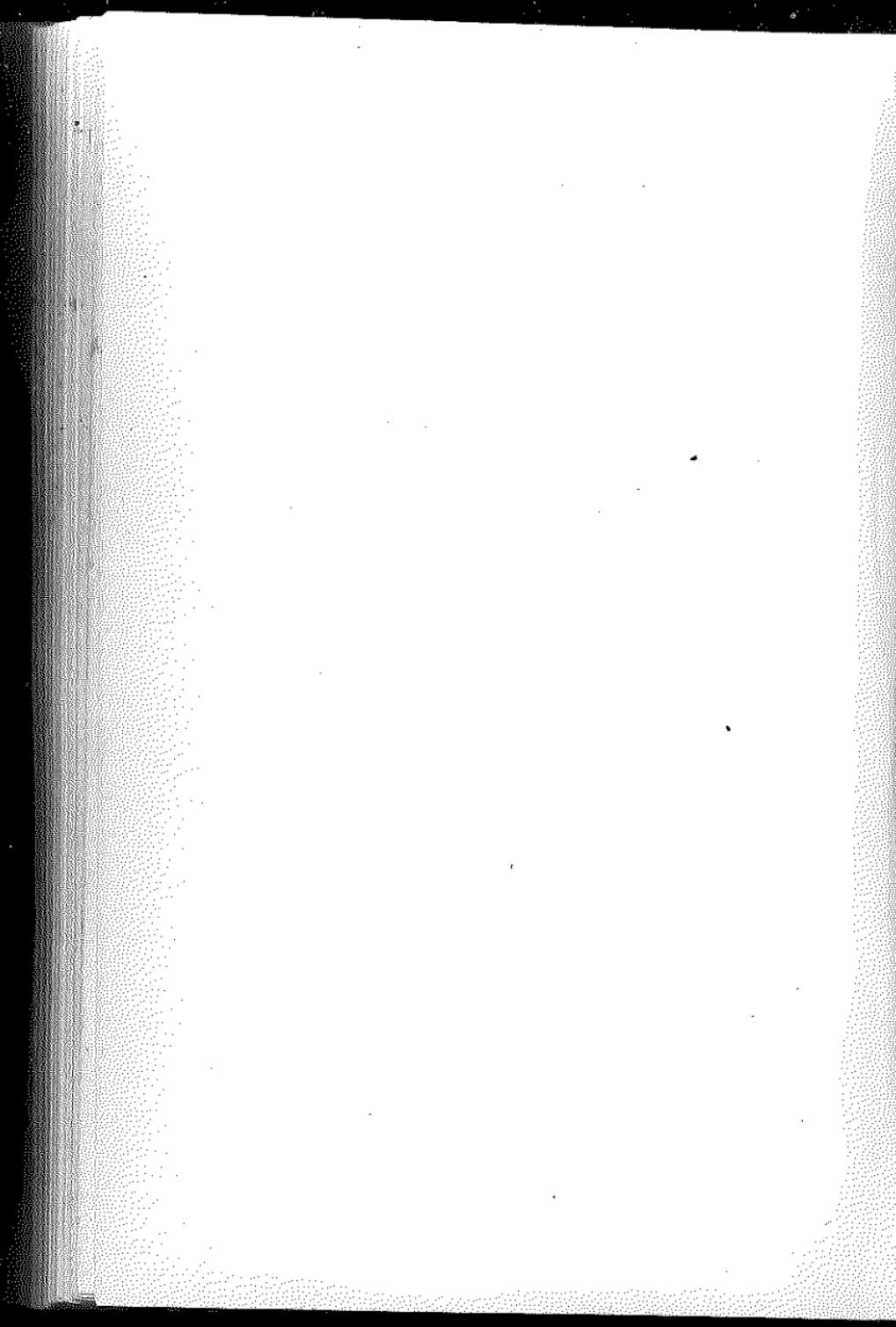
rement, sans intérêt — dans la mesure, du moins, où on peut en faire le sacrifice — et du plus pur amour, faisant du contentement de Dieu, le sien propre, en se contentant de savoir que la volonté de celui qu'on aime est toujours accomplie, sans aucun retour sur soi-même.

Donc, soupirons de tout notre cœur après cette belle vertu d'abandon, entrons dans cette voie, la plus riche de toutes, et que le désir d'aimer Dieu autant qu'on peut l'aimer, nous soit un pressant motif de nous abandonner tout entiers et pour toujours à la volonté de Dieu !



NEUVIÈME JOUR  
DE LA RETRAITE.

---





## PREMIÈRE MÉDITATION.

---

LE DÉSIR DE PRATIQUER LES PLUS EXCELLENTEES VERTUS NOUS DOIT ÊTRE UN MOTIF POUR NOUS PORTER AU PUR ABANDON.

---

### PREMIER POINT.

---

L'ABANDON NOUS FAIT PRATIQUER EXCELLEMENT LES VERTUS DE PRUDENCE, DE JUSTICE ET DE FORCE

---

**N**e n'est pas seulement pour aimer, pour aimer toujours et toujours plus sûrement, que nous devons nous donner de tout notre cœur au pur abandon. Nous devons aussi nous faire une joie de pouvoir vivre dans cette sainte disposition, afin de mettre en pratique les plus excellentes vertus et le plus excellement possible.

En effet, pour commencer par celle de toutes qui est comme la règle des autres

et sans laquelle elles dégénéreraient en vices, par la vertu de prudence, peut-on agir plus prudemment, dans l'affaire la plus importante de toutes, celle de notre salut, que d'en faire la propre affaire de Dieu lui-même ? Ainsi remise entre ses mains, elle ne peut péricliter, puisqu'il ne peut manquer ni de sagesse pour la conduire, ni de puissance pour l'exécuter, ni de bonté et de bonne volonté pour le vouloir, lui, infiniment sage, souverainement puissant et d'une bonté infinie..

Or, n'est-ce pas ce que nous faisons par le pur abandon en remettant tous nos intérêts à la divine volonté ? Par cet abandon, Dieu, qui était auparavant notre Dieu par l'autorité suprême et divine qu'il avait et qu'il ne peut pas ne pas avoir, et sur nous et sur toutes choses, devient en quelque manière, par un autre titre, le propriétaire de notre corps, de notre âme et de notre vie.

Par cette sainte vertu, nous nous en remettons aveuglément à lui du choix des moyens qu'il lui plaira de prendre pour nous conduire à notre fin dernière. Nous confions les intérêts de notre âme à sa sagesse et à sa bonté. Ainsi l'affaire si importante de notre salut, qui est en si grand danger quand nous l'appuyons seulement sur nos propres efforts, sur nos propres lumières, nos industries, nos résolutions, nos méthodes, est bien autrement sûre entre les mains de Dieu, auquel nous la confions par cet amoureux abandon. Peut-on, par conséquent, pratiquer plus excellement cette vertu si nécessaire de prudence que par le pur abandon de nous-mêmes à la divine volonté ?

Si la vertu de prudence est exercée si excellamment dans cette disposition d'abandon, celle de la justice, qui est encore une vertu si excellente et dont le

propre est de rendre à chacun ce qui lui appartient, n'est pas moins parfaitement pratiquée.

S'il y a, en effet, une justice, et si c'est la justice même de rendre à chacun ce qui lui appartient, il y en a encore plus à l'égard de Dieu, à qui tout appartient comme dit le prophète: *Domini est terra et plenitudo ejus*, et dont le premier présent que nous avons reçu est tout nous-mêmes: *Primum quod nobis præstítit, nos ipsi sumus*. Non, âmes chrétiennes, nous n'avons rien qui ne soit et qui n'appartienne à Dieu. Quant à notre être naturel, nous ne nous sommes pas faits, ni corps, ni âme, ni puissances, ni facultés, ni sens extérieurs, ou intérieurs, ni aucune des parties qui nous composent. C'est la main de la divine bonté qui nous a tout donné en nous faisant. Quant à la vie surnaturelle et au droit que nous pouvons avoir à la grâce

et à la gloire, ce ne peut être que par un surcroît de sa miséricorde que nous les avons eus dans le commencement. S'il nous les conserve, ce n'est qu'après les avoir rachetés de sa justice aux dépens de sa propre vie et au prix de tout son sang. Il est donc de la dernière justice de nous rendre nous-mêmes à Dieu, puisque nous reconnaissions lui appartenir par tout ce que nous sommes. Il est de la dernière justice de ne vouloir disposer ni de ce que nous sommes, ni de ce que nous faisons, sans les ordres de la divine volonté, puisque c'est elle qui nous a faits ce que nous sommes et qui nous fait faire et vouloir faire quand c'est un bien que nous faisons et que nous voulons : *Qui dat velle et perficere.*

Mais n'est-ce pas ce que nous faisons parfaitement par le pur abandon ? Par lui, nous rendons à Dieu tout ce que nous tenons de lui, nous nous plaçons dans la

dépendance et dans la soumission aux ordres de sa volonté, adorant, approuvant, acceptant tout ce qu'il lui plaît d'ordonner de nous et sur nous, quelque répugnance que la nature puisse y avoir. Enfin nous lui rendons cette justice de ne vouloir être faits que pour lui, comme, en effet, il ne nous a faits que pour lui : *Omnia propter semetipsum*, consentant par cet abandon à toutes les destructions et à tous les anéantissements qu'il lui plaira de faire en nous et de nous, par telles croix qu'il voudra nous faire porter, n'ayant plus au cœur qu'un seul désir : être à lui.

Mais que ne dirons-nous pas de la vertu de force, puisqu'il ne faut pas moins que toute la force de cette vertu pour soutenir une disposition aussi crucifiante que celle de l'abandon ? Oui, âmes chrétiennes, c'est en étant fidèle au pur abandon, qu'on pratique la vertu de force

dans toute son étendue, puisqu'on soutient le poids de la main de Dieu qui éprouve ordinairement par lui-même l'âme qui s'est abandonnée, ainsi qu'une victime d'amour, à sa divine volonté.

En effet, il n'en est pas dans cette voie d'abandon comme dans les autres voies de la vie spirituelle, quant au poids de la croix dont nous devons être chargés dans les unes et dans les autres. Il est bien vrai que dans les autres voies on a sa part à la croix. Ne faut-il pas qu'on y crucifie sa propre volonté qui ne meurt jamais bien que sur la croix, puisqu'en toute autre chose qui n'est pas la croix, elle trouve encore à s'entretenir? Mais, dans ces autres voies, c'est bien souvent nous-mêmes qui nous procurons et qui voulons bien nous procurer ces croix. Nous tâchons de n'en prendre qu'autant qu'il nous plaît et nous ne les prenons jamais si pesantes qu'elles puissent nous

mortifier de tous les côtés, parce que nous avons toujours une sorte d'indulgence pour nous-mêmes. Mais il n'en est pas de même des croix qu'il faut essuyer dans la voie du pur abandon. Quand une fois une âme s'est abandonnée à la volonté de son Dieu, pour devenir le sujet de son bon plaisir, pour qu'il la fasse mourir à tout ce qui ne lui plaît pas, et pour être la victime de son amour, quand une âme ne s'arrête plus seulement à pratiquer la vertu d'abandon, mais qu'elle a été appelée par Dieu à entrer dans le saint état intérieur d'abandon, alors cette âme n'est plus maîtresse d'elle-même, ni par conséquent de sa croix. Ce n'est plus elle qui se les procure, mais c'est la volonté de Dieu, à qui elle s'est abandonnée, qui l'en charge. La nature des croix, ni leur poids, ne sont plus laissés à son choix.

|| Après cet acte d'abandon, l'âme est

bien plus à Dieu qu'à elle-même, non seulement par le domaine d'autorité suprême, mais encore par ce nouveau droit de propriété qu'elle lui a donné. Aussi c'est uniquement à Dieu de disposer des croix et de donner à ce divin médicament la quantité et la qualité, je veux dire le poids et l'amertume au degré qu'il les faut, pour faire mourir cette maudite propre volonté qui ne meurt qu'à force de croix, pour entièrement purifier cette âme. Celle-ci, appartenant à Dieu, ne peut que gémir sous le presoir de la croix. Cela est nécessaire pour la purifier afin qu'elle devienne véritablement un sujet du bon plaisir de Dieu.

Qu'il est donc bien vrai, âmes chrétiennes, qu'il faut avoir une grande force pour être fidèle à cet abandon, tout amoureux dans sa source, mais entièrement crucifiant dans la pratique et dans ses effets. Je puis donc dire encore une

fois que, s'il y a jamais lieu de pratiquer cette si excellente vertu de force, c'est singulièrement en faisant cet abandon de tout nous-mêmes à la divine volonté et encore plus en y étant fidèles. Cette fidélité ne demande pas moins que de soutenir la pesanteur du bras du Tout-Puissant, qui crucifie d'autant plus rigoureusement qu'il sait mieux les endroits les plus sensibles de l'âme, et qu'il veut l'y frapper afin de la purifier plus parfaitement.



#### **DEUXIÈME POINT.**

**L'ABANDON NOUS FAIT PRATIQUER EXCELLEMENT  
LES VERTUS MORALES, ET, ENTRE TOUTES, CELLES  
DE PÉNITENCE ET D'HUMILITÉ.**

Si cette disposition du pur abandon nous fait ainsi pratiquer la vertu de force par le support des croix avec lesquelles

Dieu purifie l'âme, il ne faut pas douter que la vertu de pénitence, qui demande la force pour compagne et pour soutien, n'y soit aussi pratiquée très excellem-  
ment. Oui, c'est dans cette voie du pur-  
abandon que l'on fait la plus excellente  
pénitence, puisqu'on y met dans la péniti-  
tence la partie de nous-mêmes la plus  
rebelle et la plus criminelle, la propre  
volonté, et qu'on la met, non dans la  
pénitence qu'elle voudrait, mais dans celle  
que Dieu choisit.

La pénitence, pour être véritable, doit être pénible et mortifiante; ce n'est donc pas une bien grande pénitence que ces mortifications dont nous faisons choix et que la propre volonté nous suggère bien souvent, puisque, si le corps souffre, ce n'est qu'autant qu'il plaît à la volonté. Mais il n'en est pas de même de la pénitence que la divine volonté nous fait faire, quand une fois elle nous tient par les

liens du pur abandon. Non, ce n'est pas par les jeûnes et les disciplines que Dieu me châtiera pour punir mon orgueil et ma présomption, mais bien par les humiliations, les confusions, les rebuts, les calomnies, c'est-à-dire, non par la pénitence que je voudrais, mais par tout ce que la nature superbe ne voudrait pas. Et ainsi de tous les autres péchés et de toutes les autres habitudes défectueuses qu'il faut expier par la pénitence. C'est Dieu qui l'inflige et, comme il ne peut pas souffrir en une âme ainsi abandonnée le moindre reste de propre volonté, il proportionne les peines à son abandon, afin de purifier plus complètement l'âme.

C'est donc un excellent exercice de pénitence que cette disposition d'abandon quand on y est fidèle, et c'est un exercice d'autant plus excellent que la pénitence y est plus continue.

Car ce pur abandon qui, fait par amour,

semble ne devoir respirer qu'amour, est pourtant un exercice continual de pénitence. Il se trouve très peu de moments de la vie où l'âme, en cet état, ne soit assaillie de quelque angoisse, de quelque anxiété ou de quelque nouvelle peine. Tantôt ce sera Dieu qui nous éprouvera par les délaissements intérieurs d'autant plus pénibles qu'ils sont voulus par lui pour être notre pénitence. Tantôt il permettra au démon de prendre la place et de nous faire expier, par les tentations les plus humiliantes et par la peine extrême qu'il nous en fera ressentir, le contentement ou le plaisir criminel que nous y avons pris autrefois. D'autres fois, il se servira des créatures qui sont avec nous, en permettant qu'elles agissent à notre égard avec dureté ou perfidie et, en même temps, pour augmenter la dose de la pénitence, il nous rendra si sensibles et si tendres à tout ce que les créa-

tures nous feront, que notre pauvre âme en sera parfois jusqu'à l'agonie, plongée dans des angoisses et des crève-cœur qu'on ne peut bien comprendre que par expérience après s'être trouvé soi-même dans ce creuset.

Enfin, tantôt il nous éprouvera par nous-mêmes, il fera que nous-mêmes, nous serons notre plus rude pénitence, soit par les chutes involontaires dans les imperfections qu'on abhorre alors comme la mort, soit par des tristesses et des ennuis qui, à certains moments, nous rendront insupportables à nous-mêmes, soit par les répugnances qu'il permettra que nous ressentions pour le bien que nous voudrions faire. Ces répugnances sont accompagnées parfois de certaines révoltes (mais dans la nature seulement et non dans la volonté), révoltes qui font qu'on s'en prendrait presque à Dieu si l'on n'avait pas une crainte si grande de

l'offenser et qu'on serait bientôt, sans la protection cachée de Dieu, du nombre de ceux dont il est parlé dans les divines Écritures, qui vomissent des blasphèmes contre le ciel : *Qui in cælum posuerunt os suum.*

Cette disposition du pur abandon est donc une pratique riche de ce qu'il y a de meilleur dans toutes les vertus, puisqu'elle nous les fait toutes pratiquer. Après nous avoir fait pratiquer les vertus théologales dans l'amour qui les comprend éminemment, les vertus cardinales, ainsi que nous l'avons vu, elle nous fait pratiquer les vertus morales, soit quant à la vertu de pénitence, soit enfin quant à la vertu d'humilité qui doit être le fondement de notre vie spirituelle.

Oui, c'est dans cette disposition d'abandon que nous pénétrons bien avant dans la véritable humilité, qui n'est autre que l'humble connaissance de notre néant,

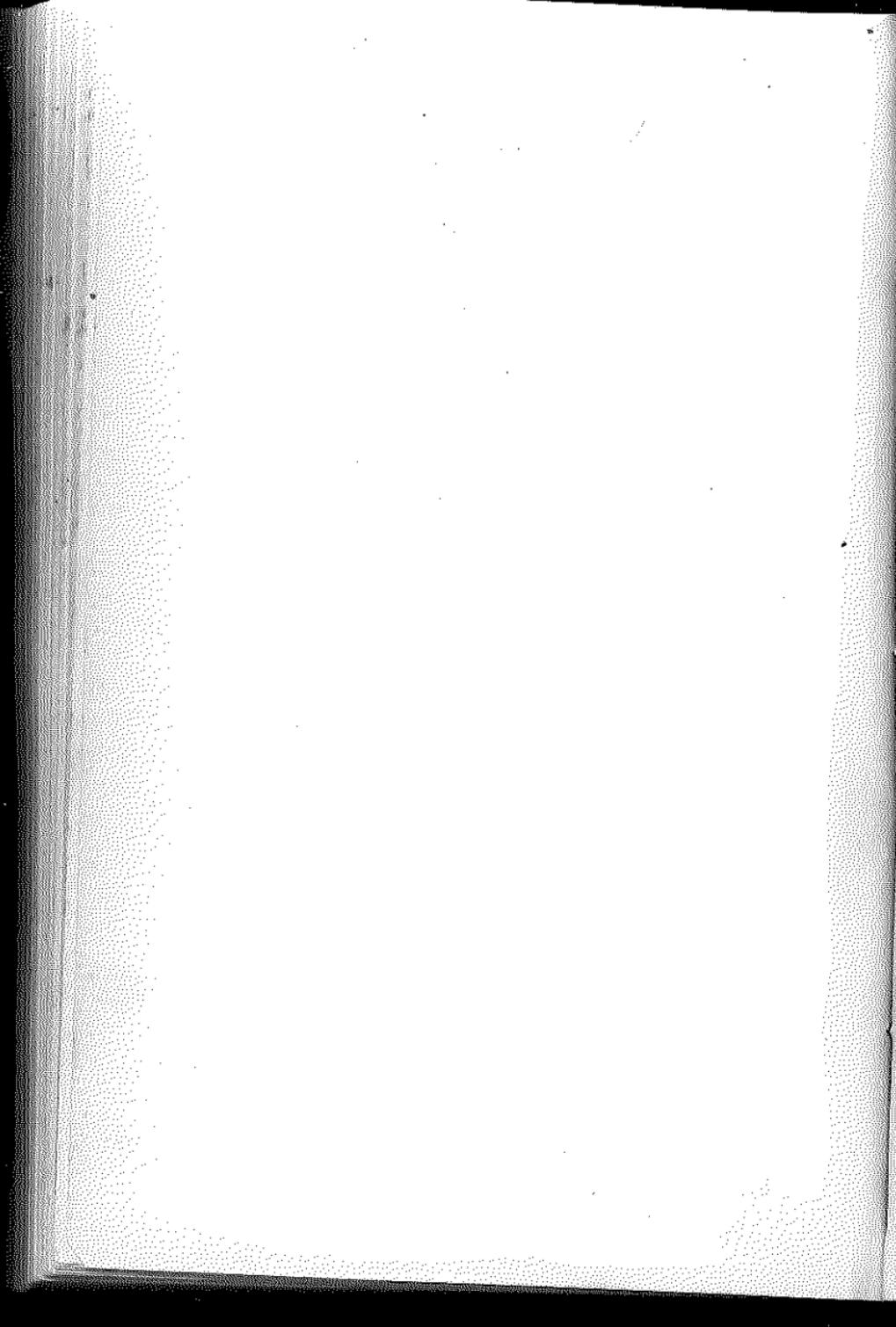
de notre faiblesse et de notre impuissance en même temps que de notre continue dépendance du Seigneur et du besoin dans lequel nous sommes sans cesse de son secours et de son assistance. Quelque soit, en effet, le motif de notre abandon, que ce soit la vue de la grandeur infinie de Dieu qui, étant tout et renfermant tout, mérite qu'on lui abandonne tout, que ce soit l'expérience de notre rien et de notre impuissance, c'est toujours pour nous humilier dans notre propre estime et nous convaincre que, de nous-mêmes, nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien et nous ne méritons rien. Nous reconnaissons, en effet, par cet abandon, que Dieu est tout et nous nous abandonnons à lui parce que nous ne pouvons rien de nous-mêmes.

Entrons donc, âmes chrétiennes, dans cette voie du pur abandon. Elle n'est qu'une simple disposition de dé-

---

sappropriation de nous-mêmes entre les mains de Dieu, de préférence amoureuse de la divine volonté à la nôtre. Et pourtant elle est si féconde dans les vertus qu'elle nous fait pratiquer qu'on peut dire que c'est la voie où l'on pratique l'amour de Dieu véritablement, continuellement et toujours plus purement, la voie où l'on pratique excellemment les vertus de justice, de prudence et de force, enfin, entre toutes les vertus morales, ces belles vertus de pénitence et d'humilité dont nous venons de parler.







## DEUXIÈME MÉDITATION.

---

LE DÉSIR DE BIEN SOUFFRIR NOUS DOIT ÊTRE  
UN MOTIF POUR NOUS PORTER AU PUR  
ABANDON.

---

### PREMIER POINT.

L'ABANDON A LA DIVINE VOLONTÉ REND LA SOUFRANCE FACILE A SUPPORTER ET SALUTAIRE POUR L'ÂME.

---

**L**'ÂME abandonnée à la volonté divine ne saurait que bien souffrir et j'ose même dire que, dans cette voie, la souffrance devient facile et agréable, salutaire pour l'âme et glorieuse pour Dieu.

Oui, l'abandon est bien le moyen de souffrir agréablement, facilement et en paix, puisque l'âme, en cet état, n'a en vue et ne désiré que le bon plaisir de Dieu en toutes choses. Alors, si rude et

si affligeante qu'elle soit, la souffrance lui paraît si douce, qu'on peut dire que les croix ne lui sont pas moins agréables que les joies. Elle ne trouve plus, en effet, d'autre joie que la vue de la divine volonté qui devient le sujet de ses plus amoureuses complaisances, et la volonté de Dieu se trouve bien plus sûrement dans les croix, qui mortifient la propre volonté, que dans les joies qui servent parfois à l'entretenir.

C'est dans cette vue de la divine volonté que le grand Apôtre trouvait autrefois toutes les croix si douces qu'il souffrait avec joie et qu'il défiait si hardiment toutes les souffrances et toutes les angoisses de pouvoir le séparer de Jésus-Christ et le désunir d'avec Dieu : *Quis nos separabit a charitate Christi? An angustia, an fames, an tribulatio?* Non, disait-il, ni les angoisses du cœur, ni l'indigence et la faim, ni les troubles de la

persécution, ni tout ce que la mort a de plus affreux ne saurait me séparer de l'amour que je dois à mon Dieu. Je trouve dans toutes ces souffrances ce que j'aime le plus cordialement, l'accomplissement de la volonté de celui qui m'a aimé et qui ne veut rien tant pour ceux qu'il aime que la croix et les souffrances, parce qu'elles sont les moyens de leur sanctification. *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.*

Mais est-il bien vrai, me direz-vous, que la divine volonté, que nous aimons si uniquement et si purement dans cette disposition d'abandon, veuille toutes les croix qui nous arrivent? N'y en a-t-il pas un grand nombre qui ont pour cause l'intention maligne et perfide de la créature, ou dont nos propres imperfections sont le principe ou l'occasion?

Oui, il est vrai, âmes chrétiennes, que c'est toujours la divine volonté qui s'ac-

complit dans toutes nos croix, et qu'ainsi nous pouvons toujours y trouver ce qui nous les fait porter avec joie et facilité, l'accomplissement de la volonté de Dieu. Si l'intention de la créature qui nous procure ces croix n'est pas droite, la croix qui nous revient est pourtant toujours bonne : *O bona Crux ! Etainsi elle est dans l'ordre de la divine volonté qui veut que nous considérions comme croix tout ce qui crucifie, quelque maligne que soit l'intention de la créature.*

L'Écriture nous assure de cette importante vérité lorsque, parlant des souffrances de notre Sauveur qui lui ont été procurées par la malice de Pilate et des Juifs, elle nous assure pourtant que c'est Dieu qui les avait ordonnées : *Convene-runt adversus Filium tuum Jesum He-rodes et Pilatus facere quæ manus tua et consilium tuum decreverant fieri.*

Si nos propres imperfections sont la

cause et l'occasion de nos peines intérieures, il n'est pas moins vrai encore que la divine volonté se trouve accomplie dans ces sortes de croix, parce que ces mêmes peines acceptées, comme croix dans l'ordre de la divine volonté, sont l'expiation et le remède de ces imperfections qui en ont été la cause ou l'occasion.

C'est donc déjà un bien juste motif pour nous porter au pur abandon que le désir de bien souffrir, puisque, avec cette vertu, nous souffrons si agréablement et si doucement que nous trouvons même dans nos souffrances ce que nous aimons le plus au monde. Mais c'est encore un motif d'abandon bien plus juste, que la souffrance devienne, pour les âmes qui sont dans cette voie, très salutaire pour elles-mêmes.

En effet, peut-on souffrir plus salutairement que de s'assurer, par la manière

dont on souffre, et du côté du ciel et du côté de l'enfer, c'est-à-dire s'assurer, autant qu'on peut l'être sur la terre, qu'on est dans la grâce du ciel et hors des craintes de l'enfer !

Oui, une âme abandonnée qui souffre dans l'esprit du pur abandon, c'est-à-dire qui est heureuse de souffrir parce que c'est la volonté de Dieu qu'elle souffre, peut s'assurer, par tout ce qu'il y a de plus certain au monde, qu'elle est dans la grâce et dans l'amitié de son Dieu. Dieu ne nous affirme-t-il pas, dans les divines Écritures, qu'il aime tous ceux qui l'aiment véritablement et sincèrement : *Ego diligentes me diligo.* Or, on ne saurait aimer Dieu plus sincèrement que d'aimer, ainsi qu'on le fait dans le pur abandon, sa volonté et son bon plaisir jusqu'à ses propres dépens, jusqu'à être heureux de souffrir, si c'est le bon plaisir de Dieu.

N'est-ce pas encore par cette manière

de souffrir que l'on s'assure contre l'enfer, puisque nous ne devons craindre l'enfer qu'autant que nous avons encore notre propre volonté qui est vraiment le bois qui y brûle : *Tolle propriam voluntatem et non erit infernus.* Et l'âme qui vit dans ce pur abandon, qui est si détachée qu'elle est heureuse de souffrir lorsque Dieu le veut, cette âme n'a plus vraiment aucune propre volonté qui lui tienne au cœur et qu'elle n'ait sacrifiée. Elle l'a immolée tout entière à la volonté divine. En acceptant d'avance toutes les souffrances, elle a fait comme l'holocauste d'elle-même, elle est donc tranquille et assurée, autant qu'on peut l'être en ce monde, contre la crainte de l'enfer.

---

DEUXIÈME POINT.

---

L'ABANDON A LA DIVINE VOLONTÉ REND LA SOUFFRANCE GLORIEUSE POUR DIEU.

---

Disons, en second lieu, que ce n'est pas seulement le désir de souffrir agréablement, facilement et en paix qui doit nous être un motif pour nous porter au pur abandon ; ce n'est pas seulement celui de souffrir salutairement pour nous, mais que le grand motif doit être celui de souffrir glorieusement pour Dieu.

En effet, peut-on souffrir d'une manière plus glorieuse pour Dieu que de tout souffrir et tout vouloir souffrir pour lui ? N'est-ce pas ce que nous faisons en souffrant dans l'esprit du pur abandon, qui n'a en vue, dans la souffrance comme dans l'action, que l'accomplissement du bon plaisir de Dieu ? Il n'en est pas de

même de ces autres souffrances que l'on supporte dans d'autres vues que celle de la divine volonté et du bon plaisir de Dieu. Si je souffre et si je suis heureux de souffrir en vue du prix, des avantages et de l'importance de la souffrance que la foi m'y fait découvrir, lorsque je l'envisage, non pas avec les yeux de la nature mais avec ceux de la foi, je souffre, sans doute, d'une manière qui peut glorifier Dieu ; c'est la confiance que j'ai dans ses paroles et ses promesses qui me règle et me soutient dans l'épreuve. Mais comme ce motif regarde encore plus mon propre intérêt, que je trouve dans la souffrance, qu'il ne regarde l'intérêt de Dieu, cette manière de souffrir est bien plus à mon profit, qu'à la gloire de Dieu. Lorsque je suis heureux de souffrir pour pouvoir ainsi expier mes péchés de la manière la plus parfaite ou pour avancer dans l'affaire de ma perfection en faisant, par la

souffrance, mourir ma propre volonté, ce sont là des motifs nobles et grands. Mais ces motifs sont bien plus pour nous que pour Dieu et sa gloire, puisqu'on les a quelquefois sans penser à glorifier Dieu.

Une âme, au contraire, qui vit bien-abandonnée à la volonté de son Dieu et qui est si bien fixée dans cet abandon qu'elle n'a en vue et en désir que l'accomplissement du bon plaisir de Dieu, une âme, dis-je, qui souffre dans cette disposition a tellement en vue le contentement et la gloire de Dieu, qu'elle s'occupe peu si la souffrance lui sera avantageuse et salutaire. Alors même qu'elle ne lui offrirait aucun avantage et ne lui serait d'aucune utilité, elle la voudrait toujours, elle serait toujours infiniment heureuse de la recevoir avec une entière soumission et même avec joie, soucieuse avant tout de plaire de plus en plus au

Dieu qu'elle aime et de faire sa volonté. Oh! c'est là, à n'en pas douter, une manière de souffrir bien plus glorifiante pour Dieu, son seul intérêt régnant alors dans nos souffrances, comme l'unique motif qui nous les fait accepter.

D'ailleurs, qui peut douter que cette manière de souffrir dans l'esprit de pur abandon ne soit pour Dieu la plus glorifiante, puisque Jésus-Christ, qui a toujours pratiqué le plus parfait, l'a prise et choisie pour lui-même ? Regardons-le, quand il lui fallut se résoudre à endurer le comble de toutes les souffrances, au temps de sa passion, et à recevoir au jardin des Olives ce calice si amer qui lui fut présenté par la volonté de son Père. Il avait alors présent à son esprit tous les motifs et tous les avantages qui pouvaient le porter à souffrir et le soutenir dans son agonie. Il savait alors, aussi bien qu'en tout autre temps, que le fruit

de ses souffrances et de sa mort serait tel qu'il en serait lui-même exalté au-dessus de tout ce qu'il y a de créé : *Propter quod et Deus exaltavit illum.* Il savait que le règne de la mort et du péché serait aboli par ses souffrances et que tout ce qu'il y a jamais eu et ce qu'il y aura d'hommes sur la terre pourrait, par le mérite de ses souffrances, revenir de la mort du péché à la vie de la grâce, et, par cette même grâce, de la mort éternelle à la vie bienheureuse de l'éternité. Et pourtant, Jésus-Christ, qui pouvait, dans son agonie au jardin des Olives, s'animer et se fortifier par tous ces motifs, pour porter et accepter la croix que son Père lui présenta, semble les oublier. Du moins il ne voulut pas s'en servir alors, comme d'un motif de soumission, afin d'avoir lieu de bien autrement glorifier son Père céleste, en ne se proposant pour seul motif que l'accom-

plissement de sa divine volonté et de son bon plaisir. *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu!*

Il voulait nous faire entendre que le calice de sa Passion parut alors quelque chose de si amer et de si affreux à la nature, et ses souffrances si terribles, que tout autre motif que la volonté de son Père aurait peut-être été encore trop faible pour le soutenir dans son agonie. Mais il voulait surtout nous enseigner que ses souffrances, acceptées pour ce motif, lui avaient paru si glorifiantes pour Dieu qu'il avait cru, lui, venu sur cette terre uniquement pour chercher en tout la gloire de Dieu, ne pouvoir mieux souffrir pour cette gloire de Dieu, qu'en mettant, comme à part, tous les autres motifs pour ne plus envisager que le bon plaisir de son Père.

Tant il est vrai, chères âmes, que le désir de bien souffrir nous doit être un

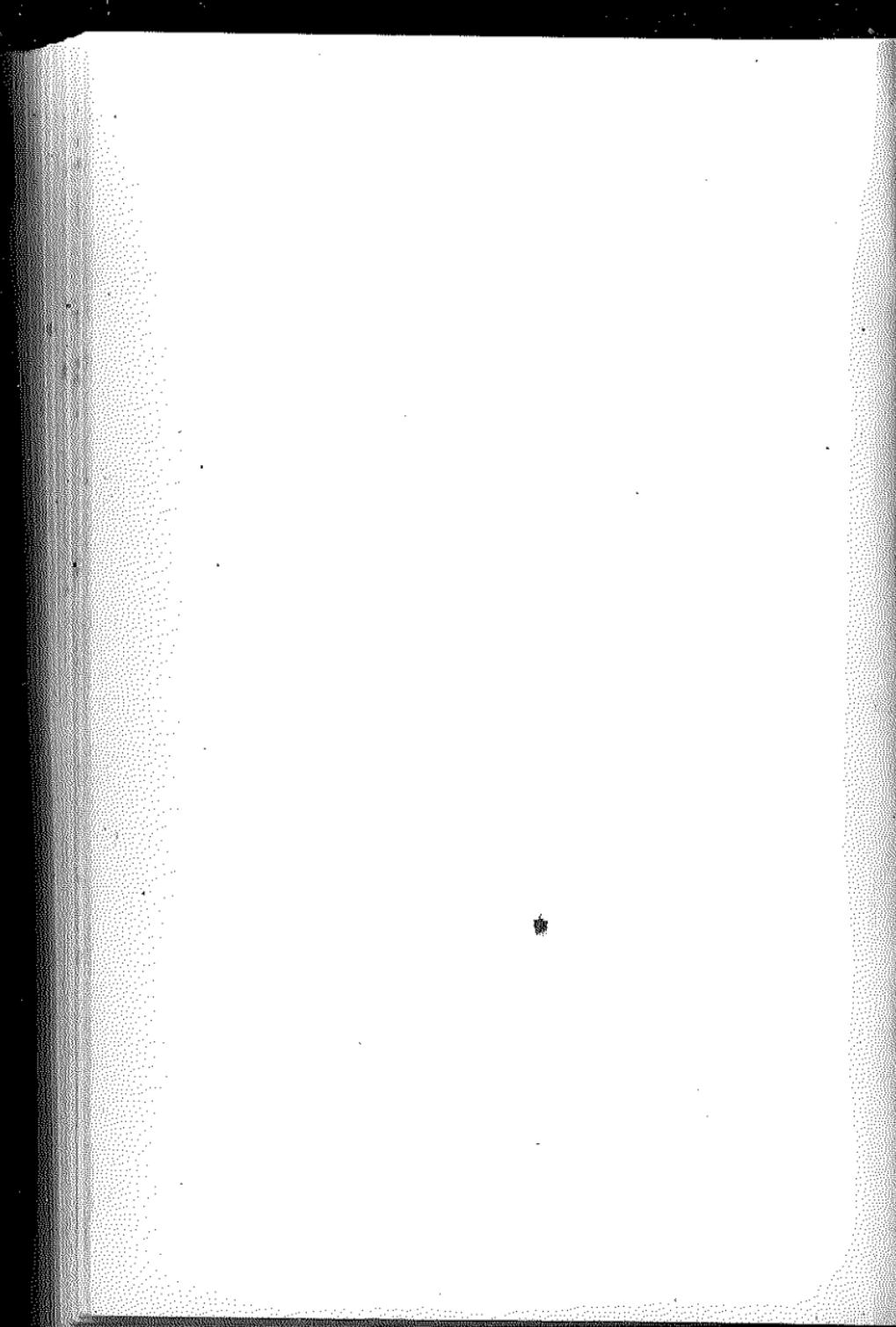
motif pour nous porter au pur abandon. C'est par cette sainte vertu que nos souffrances deviendront plus faciles à porter, plus douces et plus salutaires à nos âmes ; c'est par elle surtout que nous procurerons, en souffrant, la plus grande gloire de Dieu.

---



DIXIEME JOUR  
DE LA RETRAITE.







## MÉDITATION DU MATIN.

DES SENTIMENTS DE L'AME DANS L'ÉTAT  
DU PUR ABANDON.

### PREMIER POINT.

L'AME ABANDONNÉE DOIT PRÉFÉRER LA VOLONTÉ  
DIVINE A LA SIENNE ET A TOUT.

*one day*

**J**E ne saurais mieux faire comprendre quels doivent être les sentiments d'une âme véritablement abandonnée, qu'en rapportant les sentiments de ceux que nous savons, par les saintes Écritures, avoir été dans cet état d'abandon et qui nous les ont fait connaître par ce qu'eux-mêmes nous en ont dit.

Le premier de ces sentiments et la première des dispositions intérieures dans lesquelles nous devons être après cette

retraite, c'est le sentiment du Roi-Prophète sur l'empressement du prêtre Sadoc pour la conservation de l'arche d'alliance. Cette arche était, à la vérité, ce qu'ils avaient de plus précieux, mais ils ne devaient l'aimer et vouloir la conserver que selon la volonté et le bon plaisir de Dieu, et non point autrement et avec propriété de volonté. Aussi ce saint roi n'hésite-t-il pas à en faire le sacrifice : Rapportez, dit-il au prêtre, cette arche à Jérusalem, car, si j'ai trouvé grâce aux yeux du Seigneur et si tel est son bon plaisir, il saura bien me sauver de la persécution d'Absalon que je fuis, et me ramener à Jérusalem, pour m'y montrer encore une fois l'arche d'alliance. Si, au contraire, il me fait entendre que je ne lui plais pas et s'il ne veut pas avoir pour moi cette bonté de me ramener dans sa sainte cité et de m'y faire voir encore une fois ce saint trésor, je me soumets, j'acquiesce

a sa volonté, je suis tout prêt à faire ce qu'il lui plaira d'ordonner, car j'aime encore mieux son bon plaisir et sa divine volonté que tout ce qui pourrait me plaire,  
*Si autem dixerit: non mihi places,*  
*præsto sum.*

C'est donc là l'un des sentiments et l'une des dispositions dans lesquels doivent être toutes les âmes saintement et véritablement abandonnées à Dieu dans tout ce qu'il y a à faire ici-bas. Elles doivent, à la vérité, travailler et agir de manière que l'on ne puisse pas dire que les affaires manquent par leur négligence. Mais elles doivent aussi éviter l'autre extrémité qui est le trop grand empressement pour faire réussir les affaires selon leurs propres souhaits.

Le grand succès, en effet, que l'âme doit se proposer en toutes choses c'est que la divine volonté y soit accomplie, toutes choses étant pour Dieu : *Omnia*

↓

*propter semetipsum, et ne servant à notre bien et à notre salut qu'autant qu'elles sont voulues par rapport à lui.*  
*Et le grand secret pour réussir salutairement dans les affaires, c'est de s'appuyer le succès sur nos moyens, nos industries, nos méthodes et nos pratiques qu'autant que la volonté du Seigneur les accompagne de son onction divine et de sa bénédiction, comme dit encore le Prophète : Dominus dabit benignitatem et terra nostra dabit fructum suum.*

C'est donc là un des sentiments de l'âme dans l'état du pur abandon. Elle doit agir et faire tout ce qu'elle peut dans les entreprises où elle se trouve, mais sans cet empressement et cette inquiétude sur l'issue de toute l'affaire, qui ne marquent que trop la propre volonté. Elle doit, de cette sorte, être toujours en état et en liberté de pouvoir.

dire avec ce saint roi sur le succès qu'il plaira à la divine volonté d'ordonner : *Præsto sum !*

---

## DEUXIÈME POINT.

---

L'AME ABANDONNÉE DOIT DEMEURER EN PAIX  
AU MILIEU DE TOUS LES INSUCCÈS.

---

Mais ce n'est pas là le seul sentiment que le pur abandon produit dans l'âme. Il y en a un deuxième qui semble encore plus épuré de propre intérêt, c'est de demeurer en paix au milieu des insuccès, dans cette vue et cette assurance amoureuse que, quelque insuccès qu'il y ait dans les affaires, et même dans les affaires de Dieu, Dieu est pourtant toujours le même. Il est et sera toujours ce

qu'il est, et sa divine volonté, le but du pur abandon, est et sera toujours accomplie en tout. Nous devons sans doute faire tous nos efforts, employer toutes nos forces, déployer tout notre courage aux œuvres que Dieu nous confie. Mais si le succès ne répond pas à nos efforts, si les événements ici-bas semblent se retourner contre Dieu lui-même ne nous laissons pas abattre, regardons vers le Seigneur, et répétons joyeusement la parole de l'abandon : *Fiat*. Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! Ce fut le sentiment et la disposition du prophète Jérémie, lorsque après avoir vu la sainte cité de Jérusalem ruinée et renversée de fond en comble, il s'adressa à Dieu avec ces paroles : *Tu autem, Domine, in æternum permanebis, solium tuum in generationem et generationem*. Comme s'il voulait dire : Il est vrai, Seigneur, que tout est renversé dans la sainte cité

de Jérusalem, que le divin sanctuaire est profané, que le glaive et la faim ont fait périr la meilleure partie de ses citoyens et que la condition de ceux qui restent pour gémir dans une cruelle captivité et pour être les témoins oculaires de tant de maux, est peut-être encore pire. Mais, Seigneur, il est pourtant vrai que vous êtes toujours le même. Oui, votre trône est au-dessus de toutes ces vicissitudes du temps. Vous êtes toujours et vous êtes immuablement ce que vous êtes. Votre volonté, qui s'accomplit toujours en tout, saura toujours se contenter et se glorifier partout. Si elle semble contrariée ici-bas, elle aura et elle a son règne éternel là-haut, et ainsi, si nous sommes dans l'ordre de votre volonté et si nous vous aimons par-dessus toutes choses, nous aurons toujours lieu de demeurer en paix au milieu de nos renversements et de nos insuccès



puisque, si grands qu'ils soient, ils ne sauraient atteindre jusqu'à vous : *Tu autem in æternum permanebis.*



### TROISIÈME POINT.

L'AME ABANDONNÉE DOIT ÊTRE DISPOSÉE A TOUT FAIRE ET A TOUT SOUFFRIR EN VUE DU BON PLAISIR DE DIEU.

Ces sentiments, que nous venons de considérer, sont bien épurés, sans doute, et bien dignes d'une âme abandonnée. Mais celui par lequel le grand Apôtre marqua la vérité de sa conversion, quand il dit: *Domine, quid me vis facere?* n'est pas moins pur et moins conforme à l'abandon véritable. C'est la disposition à tout faire et à tout souffrir en vue du bon plaisir de

Dieu et dans l'ordre de sa divine volonté. C'est donc encore une des dispositions intérieures dans lesquelles nous devons être, pour être admis au nombre des âmes véritablement abandonnées à Dieu.

Nous devons être ainsi saintement indifférents à tout, du moins quant à la volonté. Nous devons être également disposés à demeurer ici ou ailleurs, à prendre tel ou tel emploi, à vivre en paix et converser également avec telle ou telle personne, montrant par là que nous ne nous réglons plus dans ce que nous faisons que par la volonté de Dieu et nullement par notre volonté, puisque nous sommes disposés à tout faire dans l'ordre de la volonté divine : *Domine, quid me vis facere ?*

Cette disposition, cette sainte indifférence à tout faire, afin d'être un des sentiments de l'âme abandonnée, ne doit pas être seulement pour ce qu'il y aura à

faire, mais aussi pour tout ce qu'il y aura à souffrir.

Après que l'Apôtre, en effet, eut exprimé sa disposition d'abandon par ces paroles : *Quid me vis facere ? Que vous plaît-il, Seigneur, que je fasse ?* Dieu fit entendre que, bientôt, il lui montrerait combien il aurait à souffrir pour son nom : *Ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati.* Ne semblait-il pas vouloir par là nous apprendre que l'abandon à la divine volonté n'est pas seulement pour agir, mais encore plus pour souffrir ?

S'il a donc plu à Dieu de nous faire entrer dans cette disposition d'abandon par cette retraite et les exercices que nous y avons faits, il faut nous résoudre et nous attendre à bien des croix, avec une sainte indifférence pour toutes. Il faut nous attendre indifféremment aux croix de l'humiliation, de l'abjection et

du mépris des créatures aussi bien qu'à celles de l'ennui, de la tristesse et du poids de nos propres misères qui ont leur source en nous-mêmes. Il faut nous attendre à nous voir exposés bien souvent aux tentations de l'ennemi, particulièrement contre la pureté et contre la foi, aussi bien qu'aux délaissements et aux épreuves de Dieu même qui sont accompagnées quelquefois de tant d'angoisses et d'agonies. Il faut nous attendre enfin à voir, entendre et souffrir ce que nous ne voudrions ni souffrir, ni entendre, ni voir, et pourtant, le voir, l'entendre et le souffrir en paix, pour garder dans nos âmes ce troisième sentiment du pur abandon qui doit nous rendre prêts et saintement indifférents à tout souffrir, lorsque tel est le bon plaisir de Dieu.

Oh! oui, chères âmes, travaillons à acquérir un tel dégagement de nous-mêmes, un tel renoncement à nos

propres intérêts, que nous soyons prêts à dire : *Amen*, sur tous les décrets qu'il plaira à Dieu de porter sur nous. Mais aussi, soyons assurés que nous gagnons tout en perdant ainsi tout. Nous avons la promesse de l'Évangile et nous la tenons de la bouche de la Vérité : Celui qui perd ainsi son âme entre les mains de son Dieu, la sauve très assurément pour l'éternité et ne doit pas moins attendre en récompense de son abandon qu'une vie éternelle : *Qui perdit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam !*



# Conseils de Piété.

---





## MÉTHODE

POUR COMMENCER SAINTEMENT LA JOURNÉE.

---

**N**OTRE première occupation doit être d'entrer dans un sentiment d'adoration à la pensée de Dieu présent. Cette adoration sera d'autant plus profonde et plus respectueuse que Dieu, par cette immensité qui remplit toute chose, est plus intimement présent en nous. Il l'est à ce point que l'âme est moins unie au corps que Dieu n'est présent au corps et à l'âme.

Oh ! que c'est un juste motif d'adoration et de respect de voir et de savoir que ce grand Dieu, qui renferme en lui tout ce qu'il y a de bonté, de beauté, de perfection, de puissance et d'être, est si intimement uni à nous et présent dans notre âme !

Il est présent en nous avec tout son bonheur, toutes ses adorables perfections et toute sa gloire, non moins véritablement qu'il est présent dans le paradis.

Le grand patriarche Abraham, dans ce sentiment d'adoration, n'osait autrement parler à Dieu que par un silence respectueux, n'étant, disait-il, que cendre et poussière devant ce Dieu de grandeur et de majesté. *Quis sum ego ut loquar ad Dominum meum cum sim pulvis et cinis?* A combien plus juste titre devons-nous entrer et nous tenir dans ce sentiment respectueux d'adoration ! Ne sommes-nous pas infiniment éloignés de la sainteté et de la perfection sublime de ce saint patriarche qui a eu une foi assez forte pour être appelé le père des croyants, une espérance assez ferme pour espérer contre toute espérance, et dont l'amour pour son Dieu a été jusqu'au point de lui sacrifier ce qu'il

avait d'uniquement cher, en lui sacrifiant son Isaac ?

Il est donc nécessaire que nous commencions chacune de nos journées par ce sentiment de respect et d'adoration à l'égard de Dieu présent. Après quoi, notre âme doit faire les actes suivants qui serviront merveilleusement pour sanctifier et rectifier tout ce qu'elle fera ou souffrira dans la journée.

Elle doit *rendre grâce de tout*, c'est-à-dire remercier Dieu de tous les dons et de tous les bienfaits dont il l'a comblée. Ils sont si grands et en si grand nombre qu'il n'est rien sur la terre ou dans le Ciel qui ne soit un bienfait de Dieu, puisqu'il a tout créé et tout ordonné en vue de notre salut : *Omnia propter vos.*

Elle doit *accepter tout*, c'est-à-dire acquiescer à tout ce qui pourrait lui arriver de fâcheux ou de crucifiant dans la journée, soit pour le corps ou pour

l'âme, soit pour l'intérieur ou pour l'extérieur. Elle témoigne par là à Dieu combien elle l'aime purement et combien elle désire être véritablement abandonnée à sa volonté, puisqu'elle accepte ainsi par avance tout ce qui lui plaira d'ordonner.

Elle doit *renoncer à tout*, c'est-à-dire désavouer tous les mouvements, tous les sentiments et toutes les pensées qui pourraient se former en elle, ou par la corruption de la nature, ou par la suggestion du démon, afin que, demeurant dans ce renoncement et dans ce désaveu, il ne se passe rien en elle qui aille jusqu'au péché.

Elle doit, par un quatrième acte, *offrir tout*, c'est-à-dire offrir tout ce qu'elle fera ou souffrira dans la journée pour qu'il soit fait selon le bon plaisir de Dieu et pour sa plus grande gloire. Car, avec un Dieu tel que celui que nous servons,

qui est un Dieu d'amour et la Charité même, *Deus charitas est*, il suffit de la droiture d'intention et de la bonne volonté pour que, tout ce que l'on fera ou souffrira ait du prix et de la valeur à ses yeux et nous soit méritoire et salutaire : *Intentio tua et affectus tuus nomen imponent operi tuo.*

Enfin elle doit implorer le secours de Dieu pour tout, afin d'attirer abondamment les grâces et les bénédictions du ciel sur toutes les actions de la journée. Car il est très vrai que la grande disposition pour que Dieu nous regarde favorablement et nous fortifie extraordinairement, c'est de nous défier de nous et de mettre en Dieu notre confiance, en l'implorant et le réclamant : *Qui sperant in Domino mutabunt fortitudinem.*

Après avoir fait ces différents actes, l'âme doit s'établir ensuite dans l'amour

de Dieu d'une manière telle qu'elle ne discontinue point d'aimer durant tout le reste du jour et dans tous les autres exercices. Pour cela, il suffit que l'âme entre intérieurement dans l'état de paix et de tranquillité à la pensée que ce grand Dieu d'amour et de bonté, qui est notre tout, sera toujours le même et immuablement ce qu'il est, toujours d'une grandeur immense, d'une majesté infinie, d'une puissance sans borne, d'une gloire sans pareille, d'une félicité consommée.

En effet, si vous voyez une personne amie dans le monde, qui soit toujours en paix et toujours contente de ce que son ami soit riche, heureux et puissant, douterez-vous que cette personne n'aime son ami d'un amour bien épuré et continu? Aimons ainsi très purement et sans interruption ce grand Dieu d'amour et de bonté. Quoi qu'il arrive dans la journée, que

---

cette vue conserve, en notre âme, la paix et le contentement, et nous nous serons ainsi affermis dans l'amour de Dieu.

Enfin nous pourrons, après ces différents actes, répéter un grand nombre de fois ces saintes et sanctifiantes paroles *fiat voluntas tua!* Nous témoignons ainsi à Dieu notre abandon à sa divine volonté, puisque nous lui demandons tant de fois qu'elle soit accomplie. Nous protesterons par là que si, dans la suite du jour, il arrivait, ou par inadvertance, ou par les répugnances de la nature, que nous éprouvions des difficultés ou des révoltes en face d'épreuves inattendues et dououreuses, nous prétendons, par ces paroles réitérées en l'honneur de la sainte et toujours adorable volonté de Dieu, que le tout soit accepté avec soumission et douceur.

///







## L'ORAISON DU CŒUR.

---

**O**'ORAISON est un des exercices les plus importants de la journée. Il importe donc d'implorer singulièrement à ce sujet les lumières du Saint-Esprit, l'onction de sa grâce, pour que les vérités qu'on y considère fassent impression dans le cœur, et sa bénédiction, afin d'en retirer le fruit qu'on y cherche, à savoir : un grand amour de Dieu.

On pourra se comporter de la sorte dans l'exercice de l'oraision : après avoir imploré les lumières et la grâce du Saint-Esprit, nous nous humilierons devant Dieu à la pensée de notre rien, de nos ténèbres, de notre incapacité, de notre impuissance. Nous commencerons

ensuite à nous établir dans l'oraision du cœur, qui est une manière d'oraision qu'on peut faire parmi les distractions les plus crucifiantes de l'esprit. Il faut, pour cela, s'établir dans cette disposition de cœur et de volonté de *vouloir être là, durant tout le temps de l'oraision, pour aimer, pourprier, pour demeurer aban-* donnés à la volonté divine, quelles que soient les dispositions dans lesquelles elle nous laisse.

Nous devons nous souvenir, en effet, et demeurer convaincus, pour une bonne fois, que l'amour n'est qu'un acte intérieur de notre volonté: *Amare est velle bonum.* Nous aimons, par conséquent, tant que nous sommes là, à vouloir aimer. Nous devons nous souvenir aussi que, puisque Dieu, à la différence des hommes, regarde principalement ce que nous avons dans le cœur: *Deus autem intuetur cor,* il nous regarde aussi comme priant et comme

abandonnés par amour à sa volonté tant qu'il nous voit dans cette disposition de volonté de vouloir être là pour le prier et demeurer abandonnés à sa volonté.

Alors les distractions peuvent venir, soit par infirmité ou par légèreté naturelle, soit par l'opération du démon ; si elles ne nous font pas changer de volonté et ne nous tirent pas de cette première disposition de cœur qui fait que nous nous sommes mis dans cette place et dans cette posture et que nous y sommes encore, elles n'interrompront pas notre oraison du cœur, quoi qu'elles puissent interrompre et discontinuer l'oraison de l'esprit.

Il est donc très important de toujours commencer les exercices de l'oraison par l'oraison du cœur, afin qu'un si saint et si important exercice soit toujours bien fait et que, si l'âme n'est pas toujours unie à Dieu par l'esprit, à cause des

distractions qui l'en empêchent, elle ait toujours l'avantage et la consolation de lui être unie de cœur et de volonté. Or, c'est ici-bas la sainte, l'importante, la nécessaire et la plus sanctifiante de toutes les unions.

Après avoir ainsi commencé par l'oraision de cœur, il faut ensuite passer à l'oraision de l'esprit ou à la méditation. On considérera donc, et on pèsera attentivement toutes les vérités enseignées dans les méditations de cette retraite.





## LA SAINTE MESSE

ET LA COMMUNION.

---

**H**il convient aux âmes qui suivent la retraite, comme d'ailleurs à toutes les âmes chrétiennes, d'assister, chaque jour, au saint sacrifice de la messe. Or, pour sanctifier cet exercice et le faire dans l'esprit du pur amour, il importe d'expliquer deux choses : l'une sur l'intention particulière que l'on doit avoir en assistant à ce divin sacrifice, l'autre sur la manière dont on doit se comporter intérieurement à la communion, qu'on supposé devoir être fréquente.

Une âme qui veut vivre dans l'amour de Dieu, ne doit point trop penser à faire des demandes pour elle-même pen-

dant ce divin sacrifice ; elle doit penser surtout et s'unir elle-même à Jésus-Christ, dans l'intention qu'il a eue dans ce sacrifice, extension du sacrifice de la croix. Ainsi, comme Jésus-Christ, et sur la croix et sur l'autel, s'offre et se présente en victime à la volonté de son Père céleste pour satisfaire à sa justice et obtenir le salut des pécheurs, il faut aussi que l'âme s'unisse à Jésus-Christ dans ce même esprit de victime.

S'unissant ainsi à Jésus-Christ, afin d'entrer autant qu'il est en elle dans ses divins desseins pour le salut des pauvres pécheurs, elle proteste à Dieu qu'elle consent que sa volonté sainte se venge et se satisfasse sur elle autant qu'il sera de son bon plaisir. Elle consent à être victime pour les péchés et les iniquités des hommes, afin que Dieu leur accorde, à ses propres dépens, la miséricorde que la charité lui fait ainsi demander pour

eux. C'est là une des manières les plus parfaites d'assister à ce divin et adorable sacrifice de la messe.

Quant à la communion, je ne voudrais point que l'on fit ni tant de lectures, ni tant de prières vocales avec lesquelles le cœur demeure assez souvent le même, je veux dire aussi engagé dans ses imperfections et par conséquent très peu et très mal préparé pour recevoir un Dieu de sainteté. Mais je voudrais que l'on s'y préparât par deux pratiques qui, purifiant parfaitement le cœur et dénuant l'âme de sa propre volonté, rendent notre préparation parfaite et telle que Dieu la veut de nous.

La première, c'est de nous occuper, pendant cette matinée où nous devons communier et même la veille, à détacher notre cœur et notre volonté de toutes nos imperfections, en sorte que, si elles sont encore en nous et qu'elles se fassent

encore sentir, elles n'y soient plus que comme des suites de la fragilité de notre misérable nature et de sa corruption, mais nullement avec attache, engagement ou affection de cœur ou de volonté. Oui, c'est là l'une des grandes préparations pour recevoir ce divin hôte et ce Dieu de sainteté dans une âme, puisque c'est la préparation que lui-même nous demande quand il nous dit de lui donner notre cœur : *Fili, præbe mihi cor tuum.*

Si, en effet, dans l'état de corruption où nous sommes, nous ne pouvons lui présenter une nature qui soit sans imperfections, sans penchants au mal et sans répugnance au bien, donnons-lui, du moins, puisque nous le pouvons, un cœur et une volonté dégagés de toutes ces misères et de toutes ces imperfections de la nature. Bien loin d'avoir encore pour elles de l'attache, de l'affection et des complaisances, qu'elles nous

soient au contraire autant de sujets de croix, d'humiliations et de gémisssements.

Mais que faut-il faire pour ainsi dégager ce cœur et cette volonté de toutes ces imperfections de la nature, puisqu'on convient que c'est là assurément l'une des grandes, et peut-être la plus grande de toutes les préparations à la sainte communion? A cela je réponds que, pour dégager et détacher le cœur de cette sorte, et avoir même quelques marques qu'il est heureusement dégagé, il faut que l'âme fasse et soit toujours disposée à faire à Dieu cette protestation : « Délivrez-moi, Seigneur, de tout ce qui pourrait vous déplaire dans mes imperfections, mais délivrez-moi à tel prix qu'il vous plaira, à telles conditions que vous voudrez, je suis prêt à tout, pourvu qu'il ne reste plus rien en moi qui déplaît à votre regard. » Or, comme il n'y a pas d'amour plus grand, ainsi que Jésus-

Christ nous l'a dit, que celui qui nous porte à tout sacrifier pour celui que nous aimons, il n'y a pas non plus de détachement de cœur plus sincère à l'égard de tout ce qui peut déplaire à Dieu dans nos imperfections, que cette volonté d'en demander à Dieu la délivrance à tel prix qu'il lui plaira.

Mais ce n'est pas encore là tout ce qu'il y a à faire dans la matinée de la communion pour préparer son cœur à un si adorable sacrement. Il est bien vrai que c'est là la préparation nécessaire, la préparation que Dieu nous demande, et sans laquelle on retire ordinairement si peu de fruits de la communion, pour s'en être approché avec un cœur non dégagé des imperfections volontaires.

Cette préparation nécessaire n'est pas tout ce qu'il y a de plus parfait; il y a encore une deuxième pratique qui nous

prépare bien plus parfaitement, parce qu'elle nous dépouille en réalité, ou nous aide merveilleusement à nous dépouiller et à nous purifier de notre propre volonté. Or, c'est en cela que consiste la parfaite préparation pour recevoir un Dieu qui, n'aimant en nous que ce qui est de lui, ne peut y voir aussi qu'avec horreur et avec haine cette maudite propre volonté qui n'est pas de lui, mais seulement de nous : *Deus amat sua, odit tua, odit ea quæ fecisti et amat ea quæ fecit.*

Cette pratique n'est autre que de soutenir, supporter et accepter même tout ce qui nous arrivera de crucifiant dans la matinée ou la veille encore de la communion, mais de le soutenir et l'accepter dans l'ordre de la divine volonté. En acceptant ainsi la volonté de Dieu aux dépens de la nôtre, nous y faisons mourir la nôtre par soumission à la sienne et pour préférer amoureusement la sienne

---

à la nôtre. Oui, c'est là la plus belle préparation de l'âme pour faire ensuite une très fructueuse communion, que de passer la veille et toute la matinée en croix de quelque nature qu'elles puissent être : embarras d'esprit, infirmités, ennuis, humiliations, aridités ou délaissé-  
ment intérieur, et, en tout cela, de se tenir en paix, le soutenant, le supportant,  
l'acceptant pour Dieu, sacrifiant ainsi notre propre volonté à celle de Dieu. Ces croix, Dieu les ordonne pour notre sanctification et pour nous purifier de notre propre volonté qui, seule, peut souiller l'âme et l'empêcher d'être telle qu'elle doit être pour être dignement préparée à un si saint et si adorable sacrement. Cela, dis-je, est la meilleure préparation de l'âme pour bien et saintement communier, puisqu'elle nous sanctifie en nous purifiant de tout ce qui pourrait déplaire aux yeux de Dieu.

Quant à la manière de communier, il me semble qu'elle ne saurait être plus conforme à cette pureté d'amour que si nous demandons à Jésus-Christ, au moment où nous recevons son corps sacré comme sacrement, qu'il lui plaise de nous communiquer son esprit de victime et de revêtir notre âme de cette riche qualité. Protestons que, pour vivre de sa vie et ne plus respirer que par son esprit, nous ne voulons plus vivre à l'avenir que comme autant de victimes d'amour de la divine volonté, consentant d'avance à tous les sacrifices qu'il lui plaira de faire en nous et de nous.

Pour faire enfin l'action de grâce dans ce même esprit de pureté, d'amour et de pur abandon, nous pourrons, durant tout ce temps, en manière de remerciement, nous offrir à Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, en cette même qualité de victime ; nous nous abandonnerons à sa

divine volonté pour tout ce qui lui plaira de faire en nous par cet auguste et divin sacrement. Nous lui demanderons d'y être traités selon son bon plaisir et son saint service, protestant que si c'est son bon plaisir de nous laisser après la communion encore plus pauvres spirituellement de grâces sensibles, plus abandonnés extérieurement, nous y consentons de tout notre cœur, n'ayant qu'un seul désir, celui d'aimer Dieu et de l'aimer comme il nous a lui-même aimés, je veux dire en victime et à nos dépens.

Voici maintenant ce que je pense quant à l'usage plus ou moins fréquent de ce sacrement durant le temps de la retraite, ainsi que pendant tout le reste de la vie.

Une âme qui est dans les sentiments que nous avons marqués pour la préparation à la communion, c'est-à-dire qui tient son cœur et sa volonté toujours

bien dégagés de toutes les imperfections, en sorte qu'elles ne soient en elle que comme autant de sujets de gémissements, et qui en demande sans cesse à Dieu la délivrance, au prix qu'il voudra; une âme, dis-je, dans ces sentiments, doit communier le plus fréquemment qu'elle pourra. Son cœur, en effet, qui est le sanctuaire où cet hôte divin doit reposer, étant pur et dégagé, quelque défectueuse que puisse être encore la nature, il n'y a rien à craindre alors dans les approches fréquentes de ce divin sacrement, mais bien plutôt à mériter et à profiter.

C'est principalement à l'égard des âmes qui sont dans ce sentiment qu'il faut entendre les paroles que la Sagesse incréeé adressa autrefois à notre bienheureux Henri Suzo. Ce saint homme, désirant savoir si l'était bon de communier souvent, la divine Sagesse lui dit intérieurement qu'elle était un pain de vie, qui augmen-

tait à l'égard de ceux qui en usaient et qui diminuait aussi pour ceux qui négligeaient de s'en servir.





## LA PRIÈRE

ET LES AMES DU PURGATOIRE.

---

 La prière est un des exercices les plus fréquents de la vie chrétienne ; il est donc utile de donner quelques conseils à son sujet :

1<sup>o</sup> Nous prierons pour satisfaire à notre commun devoir de chrétien qui est de nous aider et de nous secourir comme membres d'un même corps, de nos prières et de nos suffrages.

2<sup>o</sup> Nous aurons l'intention d'apaiser par nos prières la colère et la justice de Dieu si justement irrité contre la plupart des chrétiens par tant de péchés et de désordres.

3<sup>o</sup> Nous le ferons encore pour nous ob-

tenir, à nous-mêmes, l'esprit de Jésus-Christ, son Fils, quand il était vivant et conversant sur la terre. Cet esprit a été par-dessus tout un esprit d'amour pour la pauvreté, pour la souffrance et la mort de la propre volonté. *Elegit quod carni molestius erat.*

4<sup>e</sup> Mais surtout nous chercherons à faire cet exercice, aussi bien que les autres, dans cet esprit de pur amour que l'on s'est proposé pour fin et but de cette retraite.

Il importe d'avoir et de conserver dans nos prières cette intention qui marque une grande pureté d'amour pour Dieu et pour ses intérêts, à savoir, de louer et glorifier Dieu, non pas seulement pour nous, mais pour tous ceux qui ne le louent pas. Mettons-nous, pour cela, en esprit et en désir à la place de tous ces idolâtres, de ces hérétiques, de ces mauvais chrétiens qui offensent continuellement le Seigneur

au lieu de le bénir et de le louer, et disons bien à Dieu, en commençant nos prières, que notre intention est de le louer et de le bénir pour tous ceux qui ne le louent pas, afin qu'il soit ainsi, en quelque manière, loué et pour tous et par tous.

N'oublions pas que dans cet exercice de prière, aussi bien que dans tous les autres, nous avons trois droits : 1<sup>o</sup> le droit de nous mériter la vie éternelle et une augmentation de grâce aussi bien que de gloire; 2<sup>o</sup> le droit de demander, soit pour nous, soit pour les autres, des grâces temporelles et spirituelles, mais toujours avec relation au salut; 3<sup>o</sup> le droit de satisfaire à la justice de Dieu pour les peines dont nous lui sommes redevables en expiation de nos péchés.

Ceci posé, nous pourrons, pour augmenter en nous la charité parfaite, protester à Dieu que nous consentons de bon cœur, si tel est son bon plaisir, qu'il

applique tout ce qu'il y a de satisfactoire dans tous nos exercices, au soulagement et à la délivrance de ces pauvres âmes qui souffrent au purgatoire. Au sentiment du grand saint Augustin et du Docteur angélique saint Thomas, elles souffrent des peines terribles parce qu'elles leur sont infligées par la pure justice de Dieu, sans mélange de sa miséricorde. Tout ce que l'on peut s'imaginer d'affligeant en ce monde n'est rien en comparaison de leurs souffrances. C'est à tel point, dit saint Thomas, que les peines et les angoisses de Jésus-Christ lui-même, dans le temps douloureux de sa Passion, quoi qu'elles fussent en toute manière excessives, ne sauraient pourtant entrer en comparaison avec les peines et les angoisses de ces pauvres âmes que Dieu purifie en l'autre monde dans le creuset de sa justice.

Oh ! n'hésitons donc pas à faire un acte

si juste de charité à l'égard de ces pauvres âmes ! Contentons-nous de l'augmentation de cette divine vertu de charité que nous acquérons si nous le faisons ; privons-nous généreusement nous-mêmes de ce droit de satisfaire pour nous par tous nos exercices, pour en appliquer la satisfaction au soulagement et à la délivrance de ces âmes infortunées qui nous demandent à grands cris, par la bouche du prophète, notre secours au milieu de ces flammes qui les purifient d'une manière si terrible : *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me!*







## LE SOUVENIR DES CROIX PASSÉES.

---

**C**ET exercice a une grande importance pendant la retraite, il est des plus conformes à la fin pour laquelle on la fait.

C'est un des plus importants puisqu'on peut réparer, en le bien faisant, l'une des plus grandes pertes spirituelles que l'on a faite dans le passé. Qui de nous, en effet, a fait un saint usage de ses croix? Qui de nous a su s'en servir, les accepter, en expiation de ses péchés, en réparation de la gloire de Dieu offensé et pour acheter le ciel? Oui, toutes les occasions de croix que la divine Providence nous a fournies dans le passé étaient autant de pierres précieuses, aux yeux de la foi, qui nous étaient présentées afin que nous

---

puissions, en les acceptant en union aux souffrances de Jésus-Christ, racheter nos fautes et nous retirer de l'état malheureux où nous étions engagés par le péché. Elles nous étaient offertes afin que nous puissions nous appliquer la vertu et le mérite de la Passion si salutaire du Sauveur qui, comme le dit notre angélique Docteur saint Thomas, se communique d'autant plus abondamment que nous lui devenons plus conformes en participant davantage à ses peines. Elles nous étaient offertes enfin, comme une riche monnaie pour acheter et conquérir le royaume éternel qui n'a d'autres bornes que celles du ciel, ni d'autre durée que celle de l'éternité.

Cependant, quel est celui de nous qui, durant le cours de sa vie passée, a fait ce saint usage de toutes les croix que la Providence paternelle de Dieu lui a offertes? Qui a su, en les acceptant avec

douceur et joie, se procurer, par elles, tous ces grands biens?

Or, nous pouvons faire aujourd'hui ce que nous avons manqué de faire par le passé, je veux dire nous rappeler, du moins en général, les croix passées, les accepter, adorer la volonté sainte de Dieu qui nous les a envoyées, et racheter, dans une certaine mesure, ce temps d'aveuglement et de ténèbres où nous ne pensions rien moins qu'à une telle acceptation.

J'ajoute que cet exercice est un des plus conformes à la fin que l'on s'est proposée dans cette retraite, qui est de se bien établir dans l'abandon à la divine volonté. C'est en vain, en effet, que l'on protestera à Dieu qu'on ne veut que sa volonté et qu'on l'aime plus que soi-même, tant qu'on fuit les croix que cette divine volonté nous envoie et qu'on aura du rebut pour celles qu'elle nous a envoyées.

Aimer Dieu et sa volonté plus que nous-mêmes, c'est vouloir bien l'aimer jusqu'à lui sacrifier ce que nous aimons et ce que nous estimons le plus au monde. Or ce n'est que sur l'autel de la croix, qui détruit et anéantit ce qu'il y a de plus cher à notre propre volonté, que ce pur et amoureux sacrifice est fait et consommé.

Il est donc très important de se rappeler souvent, du moins en général, tant d'occasions de croix que j'appellerai volontiers autant de providences que nous avons manqué d'accepter par le passé, afin qu'en les acceptant et en y adorant maintenant la volonté de Dieu, nous réparions un temps si précieux et si malheureusement perdu, et que nous obtenions, par ce sacrifice, cette si riche, si divine et si sanctifiante qualité de victime d'amour que nous ambitionnons.





## L'ACCEP TATION

DES CROIX A VENIR.

---

**E**'EST en vain, que l'on prétend et que l'on croit avoir atteint cette belle disposition du pur abandon à la divine volonté, si l'on n'envisage cette volonté et si on ne l'accepte dans les croix. On a pu dire que cet abandon est en quelques sorte un paradis anticipé, un avant-goût du royaume des cieux, à cause de la paix, du repos et de l'union avec Dieu que l'âme y possède; mais on peut dire aussi que le royaume des cieux n'est pas pour tous ceux qui disent: *Domine, Domine!* pour toutes ces âmes qui se répètent à elles-mêmes et aux autres qu'elles ne veulent que Dieu et sa volonté; le royaume des cieux est pour celles qui bénissent

cette adorable volonté lorsqu'elle les mortifie, les humilie, les expose à la persécution et à la tentation, lorsqu'elle les fait passer par l'eau et par le feu de toutes les tribulations intérieures et extérieures.

Il est pour ces âmes qui, sous le divin pressoir de la croix, ne cessent pas un instant de bénir la volonté adorable de Dieu. Ces âmes pratiquent vraiment le pur abandon, voulant la volonté de Dieu, et l'acceptant en tout ce que la nature repousse et jusque sur la croix.

Mais il est certain que, pour accepter la volonté de Dieu jusque sur la croix, dont la nature a horreur, il faut avoir envisagé cette croix de loin et s'être habitué à y adorer et accepter la volonté de Dieu, quand elle est encore à venir. C'est alors, en effet, que nous pouvons tranquillement, en paix et sans aucun trouble, en découvrir les beautés et en considérer les avantages.

Mais il n'est guère possible qu'une âme qui ne connaît la croix que quand elle la sent, et qui apprend à accepter la volonté de Dieu lorsque cette main divine l'écrase du poids de la croix, il n'est guère possible, dis-je, que cette âme ne fasse bien des faux pas dans la voix de l'abandon. Il est à craindre que, sentant l'amertume de la croix sans en avoir auparavant reconnu les beautés, les avantages et l'importance, elle ne cherche à en descendre et à s'en décharger. C'est en vain qu'on l'assurera que c'est par l'ordre de la volonté de Dieu qu'elle y est, que c'est une occasion de sanctification et de mort de sa propre volonté, puisque c'est une croix; la nature sans doute parlera plus haut dans cette âme que la grâce de Dieu!

C'est donc un exercice des plus importants que celui de prendre, chaque jour de sa vie, quelques instants pour envisa-

ger tranquillement toutes les beautés et les amabilités de la croix, afin qu'ensuite, lorsqu'elle viendra jusqu'à nous, nous y adorions la main de Dieu. C'est ainsi que nous préparerons notre âme à porter ces croix qui la purifient et la sanctifient, bien qu'elles affligent et écrasent la nature. C'est ainsi que nous deviendrons, avant le temps, en pensée et en désir, victimes d'amour de la volonté de Dieu, méritant par là qu'elle nous conserve cette riche qualité, quand nous serons dans le combat et que le temps sera venu pour nous d'être victimes en réalité.





## LE TRAVAIL MANUEL.

---

**T**es occupations extérieures et le travail manuel tiennent une grande place dans notre vie. Chacun, selon sa profession et son état, doit y consacrer une partie de son temps. Or, on ignore beaucoup trop que ces occupations et ce travail, loin de dissiper l'âme et de lui faire perdre son recueillement, peuvent être, pour elle, la source des plus grandes richesses spirituelles. Il suffit, pour cela, de s'appliquer à un travail qui nous convienne, qui soit conforme à notre profession et à notre état, et de le faire par soumission à la volonté de Dieu. En nous y appliquant avec joie et de bon cœur, dans ce souvenir que c'est la volonté de Dieu



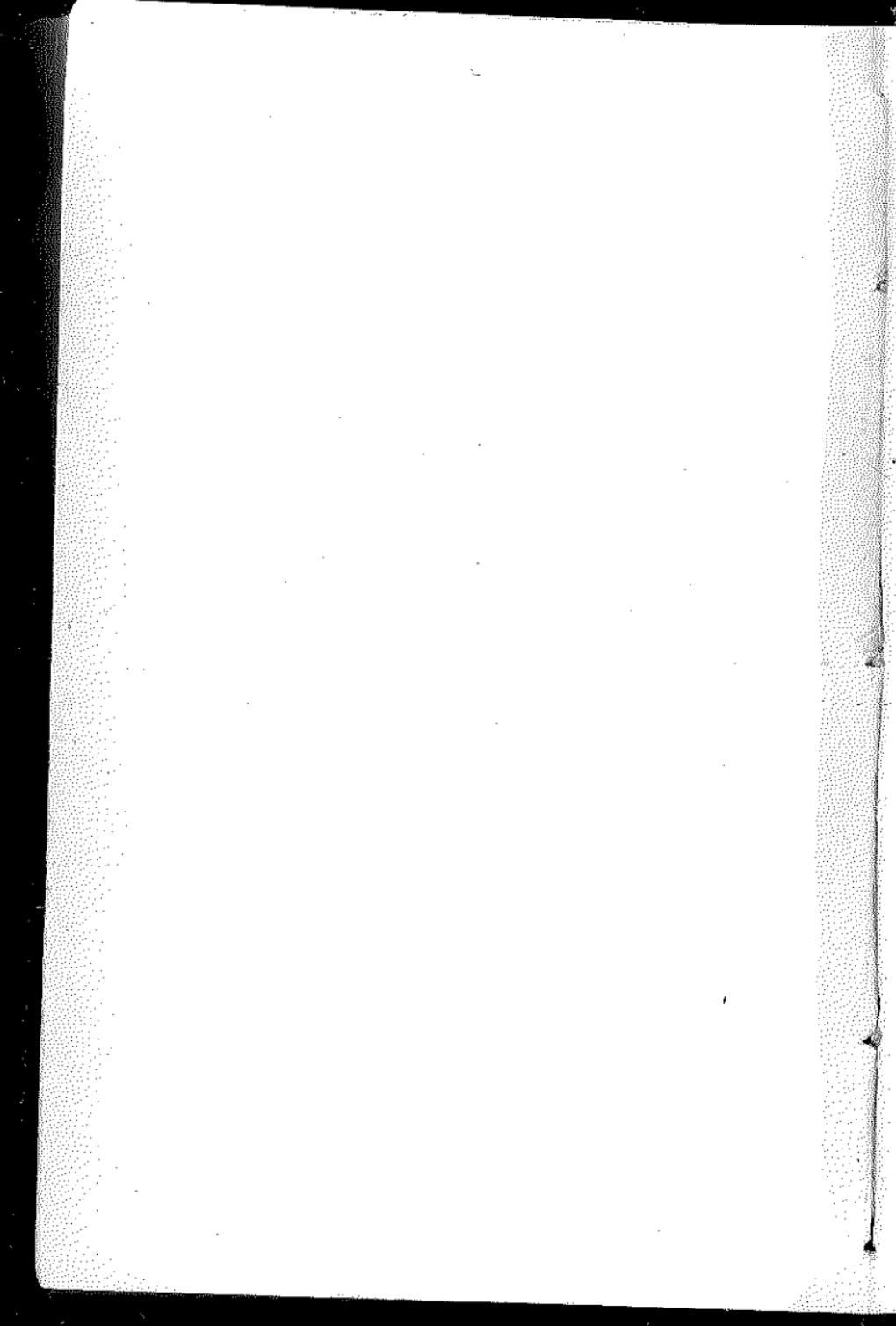
que nous le fassions, nous y exerçons le pur amour qui fait tout avec joie quand il peut voir la volonté de Dieu en ce qu'il fait. C'est cette vue qui nous doit rendre même agréable et aimable la peine du travail, comme dit saint Augustin : *Ubi amatitur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatetur.*

Oh ! plutôt à Dieu que cette manière d'aimer en travaillant, ou de travailler en aimant, fût aussi connue qu'elle l'est peu ! Plut à Dieu que ceux qui sont voués au travail, aux occupations extérieures, voulussent bien se souvenir que c'est par la volonté de Dieu qu'ils sont dans cette manière d'occupation, puisqu'ils y sont engagés par l'état où Dieu les a mis ! Mais plutôt encore à Dieu que, se souvenant de cela, ils s'employassent à leur travail avec paix et de bon cœur, dans cette vue que Dieu le veut ! Je ne leur demanderais pas d'autre amour pour

Dieu, d'autre union avec Dieu, ni d'autre oraison que l'amour, l'union et l'oraison qu'ils posséderaient en remplissant ainsi leur emploi avec joie et en vue de la volonté de Dieu, bien qu'il puisse quelquefois être pénible à la nature.

Il est donc très utile de s'habituer ainsi saintement à aimer en travaillant et à travailler en aimant et c'est ainsi qu'on peut transformer peu à peu son travail et ses occupations extérieures en actes du plus pur abandon à la volonté divine.







## LES REPAS.

---

**L**A réfection du corps semble n'être que pour le corps et les sens : il est pourtant vrai que l'âme peut y trouver également sa nourriture et son soutien. L'apôtre saint Paul nous a, en effet, enseigné que le temps des repas peut être un temps de sanctification pour nous, si nous les prenons dans l'esprit qu'il nous indique quand il nous dit : soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la plus grande gloire de Dieu. *Sive ergo manducatis, sive bibitis, omnia in gloriam Dei facite.*

Il faut prendre garde de ne point rechercher exclusivement, pendant ce temps, la satisfaction que les sens pour-

ront y trouver. Une âme qui a commencé à aimer Dieu doit garder inviolablement cette sorte de mortification des sens. Reconnaissant combien c'est une chose indigne d'elle, de se contenter ici-bas en autre chose que dans le bon plaisir de Dieu et l'accomplissement de sa volonté, elle ne doit plus rien vouloir à cette fin et pour le seul motif de se satisfaire.

Alors le temps des repas n'étant plus consacré à la satisfaction des sens, bien que cette satisfaction ne puisse être complètement exclue, devient un temps de sanctification pour l'âme. Elle accomplit, en effet, l'ordre de la divine volonté qui veut qu'on ait soin d'entretenir le corps afin qu'il puisse servir aux fonctions et aux opérations de l'âme. Dans cette disposition, on ne laisserait pas de prendre cette réfection quand même on n'y trouverait aucune satisfaction sensuelle, puisqu'on la prend afin d'accomplir la

volonté de Dieu et afin d'y trouver des forces pour travailler à la gloire de Dieu et s'acquitter dans ce but de ses obligations et de ses devoirs.

Il faut remarquer que l'on doit agir de même dans toutes les autres occasions qui peuvent satisfaire la nature, comme dit encore le même Apôtre : *Sive quodcumque aliud facitis.* Mais il est encore plus à remarquer que cet exercice, que tous peuvent pratiquer, est d'une vertu admirable pour attirer bientôt sur nous les bénédictions du ciel. En échange de satisfactions sensuelles et passagères, il nous procurera bien d'autres satisfactions plus salutaires qui sont les consolations divines et intérieures, l'attrait pour les choses de Dieu et les exercices spirituels et la facilité pour bientôt parvenir à la contemplation des vérités éternelles.

Oui, c'est la grande voie pour bientôt goûter et savourer intérieurement com-

bien Dieu est doux à ceux qui le cherchent uniquement, et combien il est bon et consolant. C'est un Dieu de toute consolation pour ceux qui le cherchent avec droiture de cœur et d'intention, au point de ne pas vouloir se satisfaire humainement et naturellement, pour le motif de se satisfaire : *Quam bonus Israël Deus his qui recto sunt corde!* Ceux-ci, laissant bien loin ce motif bas et indigne d'une âme chrétienne et d'une âme épouse de Jésus-Christ, qui n'a jamais voulu se complaire humainement en rien : *Christus non sibi placuit*, prennent à la vérité ces satisfactions humaines naturelles, mais dans la seule vue que telle est alors la volonté de Dieu, parce que c'est une nécessité de les goûter et de les prendre et parce qu'en les prenant ils peuvent encore les faire servir à la gloire de Dieu. Oui, encore une fois, c'est la grande voie à suivre

pour que Dieu nous fasse bientôt part de ses consolations célestes, nous fasse bientôt entrer dans les contemplations lumineuses et ardentes de ses vérités éternelles qui combleront notre âme, alors que les satisfactions humaines et naturelles la laisseront toujours inassouvie.

Dieu, qui est une plénitude de bonté et qui, en cette qualité, ne demande qu'à se communiquer, n'attend, pour ainsi dire, qu'à trouver l'âme dans ce vide de consolations et de satisfactions humaines, du moins comme recherchées et désirées, pour la combler et la remplir de ses consolations célestes. Ou, ce qui vaut mieux encore en ce monde, séjour d'exil, de privations et de souffrances, il lui donne une force intérieure extraordinaire et une foi assez vive pour préférer encore la privation de toutes ces consolations célestes au bonheur d'en jouir, si telle est la volonté de Dieu.

Donc, réfection du corps, satisfaction même dans la réfection, mais pour tout tout autre motif que celui de se satisfaire, nous souvenant encore à ce sujet de ce qui fut dit autrefois par Jésus-Christ même à un de nos saints, le bienheureux Henri Suzo. Il l'assura que c'était une des marques de la prédestination d'une âme lorsqu'il ne cessait de la presser, et par des remords, et par des lumières intérieures, de se défaire de toutes les satisfactions humaines et naturelles, de n'en plus prendre aucune dans ce dessein et de ne plus vouloir ici-bas en tout que la volonté de Dieu.





## LES RÉCRÉATIONS.

---

**D**OIT passer le temps de la récréation dans l'esprit du pur amour, il n'y a qu'à se récréer saintement dans les joies de Dieu, je veux dire qu'il faut se souvenir, pendant ce temps, des biens et des richesses de notre Dieu, de sa gloire qui est si grande que tout ce qu'il y a d'honneur et de gloire dans tous les êtres créés n'a d'autre but que de l'honorer et le glorifier plus encore : *Soli Deo honor et gloria*, de son bonheur qui est par lui-même le comble du bonheur et le bonheur même du ciel, sans aucun besoin des biens de la création : *bonorum meorum non indiges*. Il faut se souvenir de cette vaste et infinie immensité qui le rend

présent partout et en toutes choses, se souvenir qu'il est celui qui est : *Ego sum qui sum*, et qui, dans l'universalité de son être, renferme tout ce qu'il y a de beau, de grand, de riche et de parfait. L'âme doit donc se souvenir des perfections, des richesses et des biens infinis de son Dieu, mais elle doit le faire amoureusement.

Comme dans le monde, lorsque nous aimons véritablement quelqu'un, nous nous faisons une joie et un plaisir de penser qu'il est riche, grand, heureux et puissant, il faut aussi que l'âme pense à toutes les richesses de son Dieu, de manière à faire sa joie de ses joies. Elle doit se complaire à la pensée que celui qui est son Dieu, son Père, son époux, son centre et sa fin, et dans le sein duquel elle doit se reposer toute l'éternité, est si grand, si heureux, si glorieux et si parfait qu'on trouve en lui tout ce qu'il y

a de parfait et de beau dans le reste des êtres.

Oh ! qu'une âme qui passe ainsi sa récréation dans ce souvenir amoureux des perfections et des richesses de son Dieu, et qui fait sa joie de ses joies, occupe saintement ce temps ! Mais aussi ne me sera-t-il pas permis de m'écrier à ce sujet : Étrange aveuglement des hommes, ignorance extrême et jamais assez détestée, qui fait que nous passons si malheureusement le temps de notre pauvre vie, pendant que nous pourrions le passer si heureusement et si saintement ! Ne sommes-nous pas sans cesse dans l'agitation et le trouble de nos passions, jamais assouvies, sans cesse dans le crime, dans le désordre et dans les remords ? Au lieu de cela, nous pourrions passer le temps de cette vie, dans une joie tranquille, dans une paix continue, si nous voulions faire la volonté de Dieu

qui nous veut pour lui-même : *Omnia propter semetipsum*, si nous voulions ainsi nous occuper amoureusement de Dieu et nous souvenir, le plus continuellement que nous pourrions, que ce grand Dieu est pourtant notre Père et nous a admis au nombre de ses enfants : *Ut filii Dei nominemur et simus.*

La récréation, prise de cette manière, est non seulement des plus douces et des plus consolantes, mais encore l'un des exercices les plus sanctifiants de la journée, puisqu'on y exerce le plus pur amour, en se réjouissant et en se complaisant dans les biens de celui que l'on aime. L'âme en arrive facilement à cette sainte joie, car il est naturel, quand on a le cœur bien tourné, de se réjouir du bien et du bonheur de ses proches et de ceux qu'on aime. Or, Dieu nous est si proche, si intime, si ami, que nous trouvons en lui tout ce qui peut nous appartenir,

puisque nous trouvons en lui notre principe, notre fin, notre Père, l'époux de nos âmes, notre véritable ami, notre félicité et celui dans lequel nous devons nous reposer, dans le comble de tous les biens, pendant l'éternité.

Mais il y a une chose à remarquer sur ce sujet qu'il importe beaucoup de savoir. Cette joie que nous devons prendre en Dieu pour passer ainsi saintement notre récréation, et qui est trop sainte et trop parfaite pour que toutes les âmes y soient également appelées, ne doit pas toujours être sensible ; je veux dire qu'on ne laissera pas d'avoir cette véritable joie et ces complaisances dans la vue des richesses de Dieu, quoiqu'on ne se sente pas dans la joie, et quoiqu'on soit parfois, pendant ce temps, dans des ennus et des tristesses, quant au sensible, très grandes.

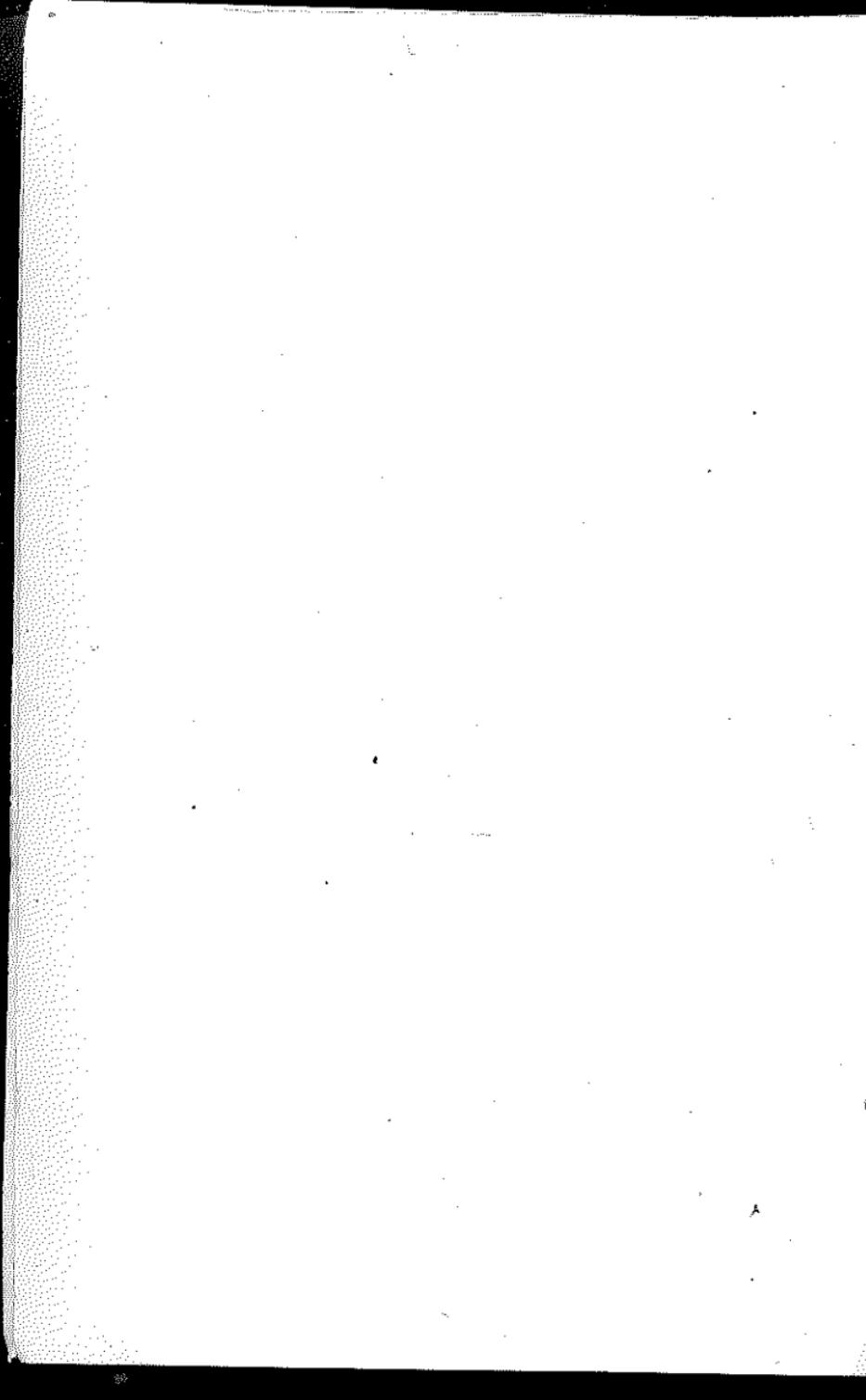
Ainsi Jésus-Christ, qui est notre grand

---

modèle en tout, ne laissait pas, quant à la partie intellectuelle de son âme, de se complaire dans le bonheur de Dieu, son Père, dans le temps même qu'il était dans le plus profond ennui, au temps de sa Passion, alors qu'il confessait que son âme était triste jusqu'à la mort. De même, notre âme peut se trouver parfois dans l'ennui jusqu'à se sentir comme écrasée de tristesse, sans même en savoir la cause; la main de Dieu qui veut la purifier par là, se faisant bien sentir, mais ne se faisant pas voir. Mais cette tristesse n'empêche pas que la volonté, la partie intellectuelle de l'âme, ne puisse encore jouir, dans toute son étendue, de cette joie dont nous venons de parler; elle n'a qu'à consentir tranquillement aux volontés de Dieu et à vouloir de tout cœur, accepter cette tristesse qu'elle a méritée par ses péchés, heureuse que celui qu'elle aime

jouisse des joies de l'éternité et soit comme il est, dans le comble du bonheur et de la félicité.







## LA PENSÉE DE LA MORT.

**L**a pensée de la mort doit tenir la place la plus importante dans la vie du chrétien. Il y a pourtant un grand nombre d'âmes qui se disent abandonnées à la volonté de Dieu, qui donnent, pour tous les événements de cette vie, de grandes marques d'amour et de préférence à la divine volonté, qui acceptent les croix que la Providence leur envoie, mais, quand la mort vient à la traverse, les voilà saisies d'une répugnance extrême, les voilà tout hésitantes à accepter et à bénir la volonté de Dieu, dans la mort comme dans la vie !

Mais alors qu'est-ce donc que l'abandon, si on n'abandonne pas tout ce qu'on a, la vie avec le reste ?... si on demeure

à tel point propriétaire de soi, qu'on n'ait pas le courage de dire : *Amen !* sur son décret de mort ?

Pour éviter ces craintes, prenons chaque jour un certain temps, pendant lequel nous nous mettrons la mort devant les yeux ; nous nous la rendrons comme présente, en esprit et en pensée. Protétons à Dieu de notre abandon, lui faisant chaque jour le sacrifice volontaire de notre vie, de cette vie qu'il nous a donnée, et qui est à lui. Acceptons d'avance sa volonté sainte sur le genre, le temps, le lieu et les circonstances de notre mort. Ainsi nous lui donnerons sans cesse et toujours notre vie, et, comme il l'a dit lui-même, il n'y a pas d'amour plus grand que celui qui sacrifie sa vie : *Majorem charitatem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis !*





## ACTE D'ABANDON.

---

*Je proteste, ô grand Dieu, que si tout le mal que j'ai fait contre votre divine Majesté était à refaire, je demande et demanderais que la mort et l'anéantissement même me prévinssent, plutôt que de le commettre, et je vous fais cette protestation du même cœur qui vous supplie de m'en accorder le pardon et l'oubli !*

*Après quoi, je déclare, à la face du ciel et de la terre, que je m'abandonne pour toujours à votre adorable volonté.*

*Qu'elle fasse de moi tout ce qui lui plaira. Je suis prêt à l'accepter en tout, avec bonheur, d'un cœur joyeux de vous plaire, ô mon Dieu ! Vous voulez que je travaille ? Que votre volonté soit faite !*

*Vous voulez que je souffre, vous m'envoyez la douleur et la maladie? Que votre volonté soit faite! Vous me privez des joies humaines, des consolations de votre grâce, que votre volonté soit faite! Et quand l'heure viendra de la mort, oh! Seigneur, d'avance je m'écrie mille fois pour le cas où je ne pourrais pas le faire à ce terrible instant: Que votre volonté soit faite!*

*Je m'estime encore trop heureux qu'un pauvre petit rien, cendre et poussière que je suis, puisse procurer, en s'abandonnant à lui, un peu de joie à un Dieu de grandeur et de majesté, comme vous l'êtes.*

*Donc, mon Dieu, c'est pour la vie et pour la mort: Sicut fuerit voluntas in cœlo, sic fiat!*





## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                               | Pages |
|-------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Approbations de la première édition . . . . .                                 | v     |
| Approbation de la nouvelle édition . . . . .                                  | viii  |
| Lettre du T. R. P. Boulanger, Provincial<br>de la Province de France. . . . . | ix    |
| Préface. . . . .                                                              | xxiii |

---

### MÉDITATIONS SUR LES DIFFÉRENTS MOTIFS D'ABANDON A LA VOLONTÉ DIVINE

---

#### *Premier jour.*

|                                                                                                                  |   |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|
| MÉDITATIONS POUR LE SOIR. -- Du grand<br>bonheur que l'abandon à la volonté de<br>Dieu procure aux âmes. . . . . | 3 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|

#### *Second jour.*

|                                          |    |
|------------------------------------------|----|
| PREMIÈRE MÉDITATION. — La bonté de Dieu. | 23 |
|------------------------------------------|----|

|                                                                                             | Pages |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| DEUXIÈME MÉDITATION. — La miséricorde de Dieu. . . . .                                      | 39    |
| <i>Troisième jour.</i>                                                                      |       |
| PREMIÈRE MÉDITATION. — Dieu est notre Père . . . . .                                        | 57    |
| DEUXIÈME MÉDITATION. — La Passion du Sauveur. . . . .                                       | 77    |
| <i>Quatrième jour.</i>                                                                      |       |
| PREMIÈRE MÉDITATION. — L'amour que Jésus-Christ nous témoigne dans l'Eu charistie . . . . . | 97    |
| DEUXIÈME MÉDITATION. — La grandeur et l'excellence infinie de Dieu. . . . .                 | 113   |
| <i>Cinquième jour.</i>                                                                      |       |
| PREMIÈRE MÉDITATION. — Notre néant et notre fragilité. . . . .                              | 129   |
| DEUXIÈME MÉDITATION. — Les maux que le péché nous cause en cette vie . . . . .              | 147   |
| <i>Sixième jour.</i>                                                                        |       |
| PREMIÈRE MÉDITATION. — L'obligation de satisfaire à Dieu pour nos péchés. . . . .           | 167   |
| DEUXIÈME MÉDITATION. — Le bonheur et la gloire du paradis . . . . .                         | 189   |
| <i>Septième jour.</i>                                                                       |       |
| PREMIÈRE MÉDITATION. — Les peines de l'enfer. . . . .                                       | 209   |

---

|                                                    | Pages |
|----------------------------------------------------|-------|
| DEUXIÈME MÉDITATION. — La gloire de Dieu . . . . . | 227   |

*Huitième jour.*

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| PREMIÈRE MÉDITATION. — Le désir de notre perfection . . . . . | 243 |
| DEUXIÈME MÉDITATION. — L'amour de Dieu. . . . .               | 257 |

*Neuvième jour.*

|                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------|-----|
| PREMIÈRE MÉDITATION. — La pratique des plus excellentes vertus. . . . . | 271 |
| DEUXIÈME MÉDITATION. — La souffrance. . . . .                           | 289 |

*Dixième jour.*

|                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| MÉDITATION DU MATIN. — Sentiment de l'âme dans l'état du pur abandon. . . . . | 306 |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|

---

**CONSEILS DE PIÉTÉ**


---

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| Méthode pour commencer saintement la journée . . . . . | 319 |
| L'oraision du cœur . . . . .                           | 327 |
| La sainte messe et la communion. . . . .               | 331 |
| La prière pour les âmes du purgatoire. . . . .         | 343 |
| Le souvenir des croix passées . . . . .                | 349 |
| L'acceptation des croix futures. . . . .               | 353 |

---

|                                                            | Pages |
|------------------------------------------------------------|-------|
| Le travail manuel ou les occupations extérieures . . . . . | 357   |
| Les repas. . . . .                                         | 361   |
| Les récréations. . . . .                                   | 367   |
| La pensée de la mort. . . . .                              | 375   |
| Acte d'abandon à la volonté de Dieu. . . . .               | 377   |



PARIS (VI<sup>e</sup>)  
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR  
10, rue Cassette, 10

---

## LA JOURNÉE DOMINICAINE

Troisième édition entièrement recomposée  
*Augmentée de l'Office des morts et de l'Ordinaire de la messe*  
Ouvrage approuvé

Par le R. P. André FRUHWIRTH

Maitre général des Frères Prêcheurs

Beau volume in-16, orné de jolies vignettes. . . . . 4.00

*Reliures diverses. — Prospectus spécial sur demande*

---

## MANUEL DE PIÉTÉ

à l'usage des élèves des Dominicaines

Beau volume in-18, orné de gravures . . . . . 3.00

*Reliures diverses. — Prospectus spécial sur demande*

---

## MÉDITATIONS SUR LA VIE ET LES VERTUS

DES SAINTS ET DES BIENHEUREUX

de l'Ordre de Saint Dominique

Précédées de notices sur la vie et suivies de méditations préparatoires aux fêtes de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne

*Troisième édition augmentée des nouveaux Saints et Bienheureux. In-18 (XVI-536 pp.). . . . . 3.50*

---

## ENTRETIENS & AVIS SPIRITUELS

Par le R. P. LEGUYER, de l'ordre de St Dominique

Introduction par le R. P. LIBERCIER, du même Ordre

In-12 écu. . . . . 2,00

*Du même auteur:*

## Le Prêtre éducateur

Introduction par le R. P. REYNIER, du même Ordre

In-12 . . . . . 3.00

---

*Ouvrages du T. R. P. CHARDON, de l'Ordre de Saint Dominique*  
revus par le T. R. P. Bourgeois, du même Ordre

MÉDITATIONS SUR LA PASSION DE N. S. J.-C., pour tous les jours de l'année

Fort volume in-18° (680 pp.). . . . . 3.00

## A CROIX DE JÉSUS.

eux forts volumes in-18°. . . . . 6.00

**P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (6<sup>e</sup>).**

*Ouvrages du R. P. BILLECOCQ  
de l'Ordre de Saint Dominique  
Revus par le T. R. P. BOURGEOIS, du même Ordre*

**LA CHRÉTIENNE PARFAITE**  
*INSTRUCTIONS FAMILIÈRES  
SUR LES PRATIQUES DE LA VRAIE DÉVOTION*  
In-18 broché, 2.00 ; en reliure toile. . . . . 3.00

**LA RELIGIEUSE PARFAITE**  
*OU  
LA PIÉTÉ DANS LE CLOITRE  
Nouvelle édition, revue, augmentée de sujets  
de méditations  
pour une retraite de religieuses*  
In-18 broché, 2.00 ; en reliure toile. . . . . 3.00

*Ouvrages de la Rde Mère A.-T. DRANE  
Prieure générale des Dominicaines d'Angleterre*

**HISTOIRE DE SAINT DOMINIQUE**  
*Fondateur de l'Ordre des Frères-Précheurs  
Traduite de l'anglais par M. l'abbé CARDON, du diocèse d'Autun  
Seule traduction française autorisée  
Beau volume in-8° cavalier, orné d'un portrait. . . . . 7.50*

**Histoire de Sainte Catherine de Sienne**  
*ET DE SA FAMILLE RELIGIEUSE  
Traduite de l'anglais par M. l'abbé CARDON, du diocèse d'Autun  
Seule traduction française autorisée  
Deux beaux volumes in-8° écu ornés de gravures . . . . . 8.00*

**Dialogue de Sainte Catherine de Sienne**  
*Traduit de l'italien par E. CARTIER  
In-8° écu . . . . . 4.00*

**MOIS DU ROSAIRE**

*Par le R. P. MORAN, de l'Ordre des Frères Prêcheurs  
Ouvrage traduit de l'espagnol par un ancien Directeur de Séminaire  
Beau volume in-32 (420 pp.). . . . . 1.75  
Le même, en reliure toile. . . . . 2.25*

**Le Rosaire, son excellence, son actualité, sa pratique,**  
*par le R. P. Florent CHENÉ, des Frères Prêcheurs  
In-18 broché. 1.25 ; le même; en reliure toile. 2.00*

